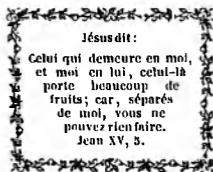


LA
BONNE NOUVELLE

annoncée aux enfants.



TREIZIÈME ANNÉE

1873

VEVEY
J.-A. RECORDON, ÉDITEUR

Vevey. — Imprimerie Alph. Recordon.

LA BONNE NOUVELLE

annoncée aux enfants.

TREIZIÈME ANNÉE.

L'an passé et le nouvel an.

- Ce mois-ci vous sera le commencement des mois ; il vous sera le premier des mois de l'année. •

(Exode XII, 2.)

Au nouvel an, on est porté à réfléchir sur beaucoup de choses. Ainsi chaque lettre qu'on écrit au commencement de l'année rappelle la date qui vient de changer : c'est encore un chiffre ajouté au nombre déjà grand des années qui se sont écoulées depuis que notre bien-aimé Seigneur et Sauveur naquit sur cette terre, où Il a marché et prêché, et où il a terminé sa vie sur une croix, en prenant sur lui tous nos péchés. Les hommes l'ensevelirent, mais Dieu le ressuscita d'entre les morts, et il est monté au ciel d'où il redescendra de la même manière que ses disciples l'ont vu monter, quarante jours après sa résurrection. Il n'est pas encore revenu, et nous sommes à présent dans l'année 1873 de sa naissance, ou 1840 de sa mort et son ascen-

sion; — et chaque jour nous rapproche du moment où « tout œil le verra. » — Encore une année de moins avant son retour. Pouvez-vous vous réjouir, chers enfants, à cette perspective? Etes-vous à Lui, — rachetés au prix de son sang précieux? L'attendez-vous avec transport, ou avec tristesse?

Nous comptons les jours et les années; et nous trouvons le temps peut-être bien long; mais devant le Seigneur mille ans sont comme un jour, et bientôt nous apprendrons à compter le temps comme Lui. « Le Seigneur ne tarde pas pour ce qui concerne la promesse, comme quelques-uns estiment qu'il y a du retardement; mais il est patient envers vous, ne voulant pas qu'aucun périsse, mais que tous viennent à la repentance. » (2 Pierre III, 9.)

Le Seigneur attend jusqu'à ce que le nombre de ses rachetés soit complété; et dans ce but Il fait annoncer partout le message de sa grâce, que quelques âmes reçoivent avec joie, et que les autres repoussent, préférant ce monde et ses vanités. Ceux-ci seront surpris par l'avènement du Seigneur qu'ils ont méprisé, et qui viendra comme un larron pour les punir d'une perdition éternelle (2 Thess. I, 7-9). Où serez-vous, chers enfants, dans ce jour-là? Avez-vous appris à compter les années comme Dieu les compte? Avez-vous commencé la vie avec Lui? Si c'est le cas, vous êtes déjà bienheureux; sinon, prêtez attention à ce que nous allons vous dire, relativement à ce que Dieu appelle « *le premier mois de l'année.* »

Le peuple de Dieu, Israël, avait été longtemps en esclavage au pays d'Égypte. Le roi de ce pays était cruel et méchant, et faisait subir aux enfants d'Israël une

dure servitude, en les y contraignant par des punitions sévères et peu méritées. C'est pourquoi le peuple soupira, et leur cri monta jusqu'à Dieu qui ouït leurs sanglots, et s'interposa pour les délivrer. Il envoya donc sur le roi d'Égypte et sur son pays dix plaies, toutes plus terribles les unes que les autres, jusqu'à la dernière qui n'était rien moins que la destruction du fils premier-né dans chaque maison. A plusieurs reprises, le roi avait promis de laisser aller le peuple, mais chaque fois que la plaie était ôtée, il refusait de tenir parole; néanmoins sous le coup de cette dernière manifestation de la colère de Dieu et de sa main pesante, ni le roi, ni les Égyptiens n'osèrent plus mettre aucun obstacle à la délivrance des enfants d'Israël de dessous leur joug.

La main de Dieu triompha; Il voulait la délivrance des enfants d'Abraham, et l'ange destructeur, envoyé pour opérer cette délivrance, devait frapper les maisons des Égyptiens sans toucher celles des Israélites. Mais comment l'ange pourrait-il savoir quelles étaient les maisons qu'il fallait épargner? A quoi reconnaîtrait-il les habitations du peuple de Dieu? Voici comment :

Il y avait quatre jours déjà que, selon l'ordre de Dieu, chaque famille d'entre le peuple d'Israël avait mis à part un agneau, ou un chevreau; et, si la famille était très peu nombreuse, deux familles voisines pouvaient se mettre ensemble, selon le nombre de personnes qu'il fallait pour manger un agneau tout entier dans un seul repas. Puis, la veille de la nuit fatale étant arrivée, Dieu leur commanda d'égorger l'agneau, et de faire l'aspersion de son sang sur les deux poteaux et sur le linteau, c'est-à-dire tout autour de la porte extérieure de



la maison ; ensuite, après avoir rôti au feu la chair de l'agneau, ils la mangèrent avec des pains sans levain et des herbes amères, — ayant leurs reins ceints, leurs souliers aux pieds, leur bâton à la main ; en un mot, en étant dans l'attitude de gens tous prêts à partir.

Ainsi donc, durant cette terrible nuit, l'ange de Dieu fit son œuvre de destruction ; et d'un bout à l'autre du pays d'Égypte s'élevèrent des cris amers et perçants. Ce n'était pas la maladie, qui aurait au moins laissé quelque espoir de guérison ; non, c'était la mort, la mort elle-même, qui pénétrait dans chacune des maisons de tout le pays, excepté celles dont le portail avait été aspergé du sang de l'agneau. Car Dieu avait dit : « Le sang vous sera pour signe sur les maisons dans lesquelles vous serez ; je verrai le sang, et je passerai par dessus vous, et il n'y aura point de plaie à destruction

parmi vous quand je frapperai le pays d'Égypte. » Malheur à celui qui n'avait pas pris garde à la parole de Dieu ! L'ange ne s'arrêtait pas pour s'informer du caractère ou de la nationalité des habitants de chaque maison ; il n'y avait qu'une seule chose à considérer : le sang est-il sur le portail ? est-ce qu'on est à l'abri du sang de l'agneau immolé ? Si le sang y est, le destructeur passe outre ; sinon, la mort entre sans miséricorde. Quelle confusion, quelle douleur désespérée ! Et ce fut au milieu des cris de détresse des Égyptiens que le peuple d'Israël quitta le pays ; les Égyptiens eux-mêmes, sous l'effet de la terreur, les pressant de s'éloigner, de crainte que des jugements plus effroyables encore ne fondissent sur eux. Quelle nuit solennelle de jugement et de délivrance !

Le matin arrive, le soleil se lève comme d'habitude sur le pays d'Égypte ; et c'est alors que le roi et ses sujets peuvent constater l'étendue et les véritables effets du coup terrible qui vient de les frapper : dans chaque famille, le premier-né, la joie, l'espérance, la force de la maison git à l'état de cadavre. Le deuil est général, et le silence de mort qui règne partout est augmenté, semble-t-il, par celui des demeures, maintenant vides, des Israélites.

Quelle n'est pas cependant la dureté du cœur de l'homme ! Un jour ou deux suffirent pour faire presque oublier la mort des premiers-nés. Israël s'était échappé, mais ils n'étaient pas encore bien éloignés. Avec tant de femmes, de petits enfants, et de bétail, on ne pouvait pas marcher bien vite, ni bien longtemps ; il faudrait au moins deux ou trois jours pour arriver sur les bords de la mer Rouge ; puis ne semblait-il pas que

les pauvres malheureux s'étaient trompés de chemin, qu'ils avaient tiré trop au midi, et que la mer Rouge les arrêterait. — Egypte ! à la vengeance ! oui, à la vengeance ! La mort des premiers-nés sera effacée de nos esprits par le sang de toute la multitude du peuple d'Israël ! Accourez à leur poursuite ! — Mais, ô Égyptiens ! n'y a-t-il aucun de vous qui réfléchisse sur ce qui vient d'arriver : une peste ordinaire frappe-t-elle uniquement le premier-né de chaque famille ? N'est-ce qu'un effet du hasard seulement ? Allez-vous faire la guerre à Dieu ? Arrêtez-vous un instant, et réfléchissez ! — Mais non ! Il n'y en a pas un qui écoute ; ils accourent, ils se mettent en ordre, tous les chariots sont attelés, les chevaux et les hommes sont équipés, il n'y a pas un moment à perdre ! ils se mettent en route, et à force de marcher il aperçoivent bientôt les extrémités du camp d'Israël, et, à l'horizon, l'étendue de la mer Rouge ! Tout est arrivé comme on le pensait. La victoire est déjà assurée ; impossible que le peuple échappe ; on partagera leur butin, on sera assouvi de leur sang !

Le soir approche, et la nuit ajoutera aux horreurs d'un carnage impitoyable : — Courage, Égyptiens ! marchez toujours ! le moment de la vengeance est arrivé !

Mais quelle nuit ! Ses ténèbres rappellent presque ces trois jours durant lesquels l'avant-dernière plaie s'appesantit sur le pays d'Égypte, alors que personne n'osait bouger de sa maison ; de plus, pour compléter la ressemblance, on dirait qu'une étrange clarté illumine le camp d'Israël ! Et puis, chose étonnante ! il semble qu'ils s'avancent dans la mer ; comment cela se peut-il ? La mer n'est peut-être pas très profonde ? Ou bien

ils la traversent à la nage? — Qu'importe, disent les Egyptiens, nous avons des chariots, des chevaux, nous irons plus vite qu'eux, nous les atteindrons sans doute!

Arrivés aux bords de la mer, ils sont témoins d'une autre merveille! Les eaux mêmes ont oublié les lois de la nature! Malgré les ténèbres épaisses de cette nuit, la clarté qui se projette sur la longue file des enfants d'Israël montre aux avant-coureurs de l'armée égyptienne que les eaux se sont amoncelées à droite et à gauche, et qu'il y a un chemin tracé au milieu de la mer. Il n'y a plus de temps à perdre maintenant; et ils se précipitent en avant avec une énergie redoublée, et l'armée tout entière se précipite après eux dans le chemin périlleux. Vains efforts! Déjà les chariots perdent leurs roues; les chevaux fougueux les traînent à grand'peine, et leurs cavaliers les fouettent avec fureur; on ne peut plus avancer. Que faire? Encore une fois ils sont aux prises avec ce Dieu redoutable! « L'Eternel combat pour son peuple contre les Egyptiens; fuyons de devant Lui, » — retournons! Hélas! c'est trop tard! Les eaux reprennent leur niveau ordinaire, et les Egyptiens sont engloutis sur place. Pas un n'échappe. Le roi Pharaon, avec toute son armée, reste au fond de la mer Rouge: et le pays qu'ils avaient quitté pour ne plus y rentrer, est maintenant plongé dans le deuil mille fois davantage, par la mort de tous ces gens d'élite qui avaient voulu combattre contre Dieu.

Quel contraste de l'autre côté de la mer Rouge! Là la joie, les louanges, le cantique de triomphe, s'élèvent vers Dieu. Son peuple est racheté; il est à Lui. Il est vrai que l'affreux désert est là, et reste à traverser, désert aride et sans eau, où rien ne croît; mais le peuple

a commencé le chemin de la vie avec Dieu, et Celui qui les a rachetés d'une manière si merveilleuse, ne les abandonnera jamais. Il les nourrira du pain du ciel, Il les abreuvera de l'eau qui jaillit du rocher. Celui qui a dressé un chemin dans la mer saura aussi réduire le désert en étangs d'eaux, et la terre sèche en sources d'eaux (Esaïe XLI, 18).

Les terreurs de la nuit où se fit la traversée de la mer Rouge dépassèrent celles de la nuit de la destruction des Egyptiens premiers-nés. Le danger, le jugement, la délivrance se manifestèrent d'une manière plus frappante dans la seconde ; mais le motif de la délivrance fut mis en évidence dans la première, lorsque l'agneau de la Pâque fut égorgé ; et c'est de cette nuit-là que Dieu dit qu'elle doit être soigneusement observée à l'honneur de l'Éternel, parce qu'*alors* il retira son peuple du pays d'esclavage (Exode XII, 42). C'est par rapport à elle qu'Il dit : « Ce mois-ci vous sera le commencement des mois ; il vous sera le premier des mois de l'année. »

Chers enfants, êtes-vous à l'abri du sang de « l'Agneau de Dieu qui ôte le péché du monde » (Jean I, 29) ? Vos péchés sont-ils effacés par le sang de Jésus-Christ ? Êtes-vous délivrés de la puissance de Satan, le prince de ce monde, par la rédemption qui est dans le Christ Jésus ? Êtes-vous nés de nouveau (Jean III) ? Pouvez-vous regarder en arrière, comme vers un esclavage terminé, et chanter le cantique de délivrance en regardant en avant, vers le pays de la promesse ? Est-ce que cette nuit merveilleuse a eu lieu dans *votre* histoire ? Oh ! pouvez-vous parler ainsi de l'an passé et du nouvel an ?

Job.

En nous entretenant avec vous du livre de Job, nous ne pourrons pas, chers enfants, entrer dans beaucoup de détails. Nous essayerons de vous donner une idée générale du livre, en trois paragraphes dont voici les sujets :

I. La patience de Job et son épreuve.

II. Le discours d'Elihu.

III. La fin du Seigneur.

La patience de Job et son épreuve, ainsi que les entretiens qu'il eut avec ses trois amis, font le sujet des trente et un premiers chapitres.

Le discours d'Elihu occupe les six chapitres suivants; puis cinq chapitres, qui traitent de la réponse de Dieu et de la manière dont Il tira Job de sa misère, terminent le livre. C'est là ce qui est appelé en Jacques V, 11, « la fin du Seigneur, » — la fin bienheureuse qu'Il accorda en grâce à son serviteur éprouvé, après avoir sondé son cœur, et lui avoir fait comprendre ce qu'était sa propre nature d'un côté, et la grâce divine de l'autre.

I.

La patience de Job et son épreuve.

* Vous avez appris quelle a été la patience de Job « (Jacq. V, 11).

Job était un homme puissant du pays de Huts, un patriarche ou chef de tribu, peut-être « un roi » tel que ceux mentionnés dans Jérémie (XXV, 20): « tous

les rois du pays de Huts, » si toutefois c'est le même « Huts. »

Quant à son caractère extérieur, Job était un homme irréprochable. Ses richesses n'avaient en aucune manière détourné son cœur de Dieu. Non-seulement il prenait garde à sa propre conduite, mais il veillait aussi avec beaucoup de soin sur celle de ses enfants; et quand l'occasion s'en présentait, il offrait à Dieu des holocaustes selon le nombre de ses enfants, de peur que quelqu'un d'eux n'eût péché en secret. Job n'était pas un orgueilleux pharisien; il comprenait la justice de Dieu; il voyait que Dieu ne pouvait pas tolérer le péché; il avait saisi la signification du sacrifice; il croyait que le sang faisait l'expiation pour l'âme, que la mort était les gages du péché, et que Dieu pouvait accepter la mort d'une victime, substituée à l'homme pécheur, comme efficace selon la justice de Dieu pour effacer le péché que le pécheur avait à confesser. Job voyait tout cela clairement du côté de la justice de Dieu; mais il ne connaissait pas encore la *grâce* de Dieu, et il n'avait pas la conviction que la nature humaine en elle-même est totalement dépravée et perdue. Sa propre justice à lui l'empêchait beaucoup de comprendre cette vérité. Si quelqu'un eût pu lui citer les premiers versets du premier chapitre d'Esaië, Job ne se fût jamais imaginé que ce fût là son portrait, mais plutôt celui de quelques méchants hommes qui n'étaient pas dignes de vivre sur la terre. C'est ainsi que David, aveuglé une fois par la puissance du diable de manière à ne pas voir son propre péché, s'écrie avec une vertueuse indignation, et dit au prophète Nathan : « L'homme qui a fait cela est digne de mort; » mais David ne s'attendait

guère en ce moment à la réplique de Nathan : « Tu es cet homme-là » (2 Samuel, XII).

Job n'avait pas péché comme David, mais il avait au fond la même nature méchante et rebelle contre Dieu. Il ne le croyait pas du tout ; mais Dieu voulait le lui enseigner, tout en lui faisant comprendre la grâce qui pouvait lui pardonner et le soutenir.

C'était en effet une leçon bien difficile pour un homme intègre et droit comme Job. Comment faire comprendre, en effet, à un homme qui n'avait pas péché d'une manière ouverte et grossière, que son cœur était rusé et désespérément malin par dessus toutes choses ? Le lui dire ? Il ne le croirait nullement. Mais Dieu pouvait le lui enseigner. La leçon serait nécessairement bien pénible pour Job ; mais Dieu prendrait soin de lui tout le long, et l'amènerait à cette fin triomphante et glorieuse qu'il avait d'avance préparée pour son serviteur.

D'abord il fallait le dépouiller de tout ; pour cela Dieu le livre entre les mains de Satan, retenant toutefois le pouvoir de l'adversaire, comme Il retient les vagues de la mer : « Tu viendras jusque-là, et tu ne passeras point plus avant ; et ici s'arrêtera l'élévation de tes ondes. » (XXXVIII, 11.) Dieu permet que Satan touche les enfants de Job et toutes ses possessions, et qu'il touche plus tard Job lui-même ; mais Dieu met une limite au pouvoir du diable en disant : « seulement ne touche point à sa vie. » (II, 6.)

Mais quelque malignes que fussent être les pensées de l'adversaire, en mettant sa main sur Job, sa famille et ses biens, Dieu comptait tout ce que son serviteur possédait et pouvait perdre ; et enfant pour en-

fant, bête pour bête, Il lui rendrait le double un autre jour. Pour le moment, il fallait tout perdre; de plus ces pertes terribles lui arriveraient coup sur coup le même jour, et se succéderaient plus vite même que les messagers réchappés qui venaient les lui raconter. Effectivement, ceux de Séba s'emparèrent des bœufs et des ânesses; le feu de Dieu tombant du ciel embrasa les brebis et les bergers; les Caldéens se jetèrent sur les châteaux; enfin un orage épouvantable fit crouler la maison où les dix enfants de Job mangeaient ensemble chez leur frère aîné. Alors Job se leva, et déchira son manteau, et rasa sa tête en signe de douleur; et, se jetant par terre, il se prosterna devant l'Éternel, et dit: « Je suis sorti nu du ventre de ma mère, et nu je retournerai là. L'Éternel l'avait donné, l'Éternel l'a ôté; le nom de l'Éternel soit béni! » Quelle patience exemplaire! Suivant le commentaire de l'Esprit de Dieu, « en tout cela Job ne pécha point, et il n'attribua rien à Dieu d'indigne de lui » (I, 20-22).

Il restait encore le dernier coup de l'épreuve. Satan toucha le corps de Job, et il fut frappé d'un ulcère malin depuis la plante de son pied jusqu'au sommet de sa tête. Extérieurement, il répondait au tableau du premier chapitre d'Ésaïe, auquel nous avons déjà fait allusion (Ésaïe I, 6). Ce que Job voyait au dehors, Dieu le voyait au dedans; et Il voulait faire du corps de son serviteur un tableau vivant de l'état de son cœur. Pauvre Job! il n'avait pas encore les yeux dessillés pour comprendre la leçon, aussi souffre-t-il avec patience jusqu'à ce que sa propre nature, toujours faible dans tout homme, soit obligée de se montrer. Sa femme lui tendit un piège diabolique, eu lui disant: « Mau-

dis Dieu, et meurs ; » et il y résista avec indignation ; il ne pécha point jusque-là par ses lèvres. Ses trois intimes amis, ayant entendu parler de son affliction, vinrent pour le consoler. Ils s'assirent à terre avec lui pendant sept jours et sept nuits ; et aucun d'eux ne lui dit rien, parce qu'ils voyaient que sa douleur était fort grande. Le deuil qu'il menait sur ses enfants n'était pas à comparer aux cruelles souffrances de son pauvre corps, augmentées encore par l'irritation de sa femme ; mais pendant une semaine entière, Job supporta tout avec patience. Aussi l'épreuve de Job, et sa patience, ont été inscrites dans les registres de Dieu ; et à travers les siècles Dieu nous redit : « Voici, nous disons bienheureux ceux qui endurent l'épreuve avec patience : Vous avez appris quelle a été la patience de Job. » (Jacq. V, 11.) — Quelle leçon pour vous et pour moi !

Hélas ! la nature humaine n'en pouvait plus. Job ouvre la bouche, et maudit le jour de sa naissance ; il se plaint d'être venu au monde. Ses trois amis en prennent occasion pour le juger bien à tort, et en l'accusant injustement de toute sorte de crimes, ils veulent tâcher d'expliquer les voies de Dieu à son égard. Il disent que Dieu le punit à cause de sa mauvaise conduite ; qu'il a été sans doute un hypocrite, conservant un extérieur de sainteté en vivant tout le temps loin de Dieu ; et que s'il se repentait, Dieu aurait sans doute pitié de lui et le rétablirait.

Rien ne saurait excuser Job, lorsqu'il se plaint de Dieu ; car Dieu ne peut pas mal agir, cela est évident ; mais la conduite des amis de Job était bien moins ex-

cusable encore; car ils le condamnaient sans raison, et ils ne faisaient qu'aggraver sa douleur. Tout cela touchait Job au vif, mais le touchait justement par le côté où il avait besoin d'apprendre à se connaître. Dieu veillait sur lui; et Il laissa parler les trois amis jusqu'à ce qu'ils fussent forcés de se taire, n'ayant pas de quoi répondre aux raisonnements de Job; et pourtant ils le condamnèrent. (Voyez chap. XXXII, 1-3.)

Job maintient son droit tout le long, et jusque-là il ne comprend rien au pourquoi Dieu l'avait affligé. Ensuite le discours d'Elihu vient exposer avec ordre les voies de Dieu à l'égard de Job, et préparer celui-ci à la réponse que Dieu lui-même va lui faire, réponse que le pauvre Job avait si ardemment désirée, mais qu'il trouva tout autre qu'il ne l'avait pensé.

Job est un exemple remarquable pour nous; non-seulement sous le rapport de sa confiance en Dieu, laquelle allait au delà de la mort,* mais aussi pour nous montrer combien notre cœur naturel est foncièrement mauvais, et combien il est important que nous lâchions le dernier reste de notre propre justice, afin de pouvoir jouir pleinement de la justice de Dieu.

Dieu justifie les impies qui croient en Jésus. Le Dieu d'amour aime les pécheurs, tellement qu'il a envoyé son Fils unique mourir sous le poids de sa douleur, comme leur remplaçant. En même temps le Dieu saint hait les péchés, au point qu'Il ne pouvait absolument plus les supporter; et Il a accepté le seul sacrifice qui pouvait les effacer. Coûte que coûte, il fallait que cette œuvre se fît, et ce fut par le sacrifice de son Fils bien-aimé.

* Chap. XIII, 15; XIX, 25-27.

Puisque Dieu a dû en agir de la sorte vis-à-vis des péchés et des pécheurs, il est évident qu'Il ne peut pas et qu'Il ne veut pas que l'homme fasse valoir devant Lui sa propre justice, car elle n'est que comme le linge le plus souillé. C'est Dieu qui sauve; et c'est Christ qui a accompli l'œuvre de la rédemption.

Le Dieu saint nous connaît : il sait ce que nous sommes.
A toute heure il nous voit ; et quand, du haut des cieux,
Son immense regard s'abaisse sur les hommes,
Il n'en trouve pas un qui soit juste et pieux.

Heureux donc si, sentant vivement nos misères
Avec un cœur contrit et des larmes amères,
Nous allons, en pécheur humilié, confus,
Demander, avec foi, grâce au nom de Jésus !

(A suivre. D. V.)

L'histoire de la petite Minka.

Je vais vous raconter, chers enfants, l'histoire vraie d'une petite fille qui désirait beaucoup d'être comme Jésus. Je suis sûr que si vous aviez connu ma petite amie Minka, vous n'auriez pas pu vous empêcher de l'aimer. Il y a bien des années que je la rencontrai pour la première et la dernière fois, mais il me semble entendre encore sa douce voix, et les traits de son visage souriant sont gravés dans mon souvenir.

Minka naquit dans ce pays froid et neigeux qu'on appelle la Russie. Tandis qu'elle était encore en bas âge,



il plût à Dieu de retirer à Lui sa mère chérie. Mais elle avait un tendre père. C'était un personnage noble, et possédant une très grande fortune. Il aimait Jésus, et son bonheur était d'employer son argent à faire du bien. Il bâtit des maisons d'école sur ses terres, pour les enfants pauvres ; et distribua des Bibles à leurs parents.

Deux ou trois ans après la mort de sa mère, Minka partit avec son père pour un long voyage ; c'était dans le but d'aller voir leurs amis chrétiens en Suisse.

Minka aimait tant son père, qu'elle tâchait de lui

obéir en toutes choses. Par une de ces belles journées où les fleurs remplissent l'air de leur parfum odorant, elle fut invitée à la campagne, avec beaucoup d'autres dames et de messieurs. Il y avait aussi là des enfants de son âge, avec lesquels elle pouvait causer, car Minka avait appris à parler très joliment l'anglais et le français.

On se mit bientôt à table pour souper. Le père de Minka était assis à l'une des extrémités, et la petite fille à l'autre bout. Un monsieur prit place à côté d'elle; et les gentilles et gracieuses manières de l'enfant lui plurent beaucoup. Il pensa qu'elle devait être une aimable enfant, et bientôt un petit incident vint lui montrer qu'il ne se trompait point; et que non-seulement elle était obéissante à son père, mais qu'elle avait aussi la crainte de Dieu. Il y avait sur la table un beau rayon de miel, blanc comme de l'argent, et découlant d'un suc des plus appétissant. Le monsieur invita Minka à en goûter; et comme il pensait qu'elle n'oserait pas en prendre elle-même, il lui en servit un morceau.

— Minka, dit-il, vous n'avez jamais goûté d'un miel pareil, ce sont les abeilles de la Suisse qui le préparent avec les fleurs qu'elles trouvent sur les montagnes de ce beau pays. Mangez-en, il ne vous fera pas de mal.

Mais Minka ne voulut pas le toucher, au contraire elle demanda qu'on ôtât de dessus son assiette le morceau si doux qu'on venait d'y mettre. — S'il vous plaît, Monsieur, dit-elle à son voisin, ne m'en donnez pas; je n'en veux pas.

— Pourquoi Minka? vous n'aimez donc pas le miel. Toutes les petites filles que je connais en font leur régal. Les enfants russes n'aiment-ils pas ce qui est doux?

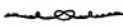
— Oh! j'aime beaucoup le miel, Monsieur, mais mon papa dit qu'il n'est pas bon pour moi; ainsi je ne dois pas le toucher.

Le monsieur fut frappé de cette réponse, néanmoins il voulut presser encore la jeune fille à en accepter. Il n'aurait pas dû agir ainsi, car c'était la pousser à désobéir; mais voyons comment elle se montra ferme et résolue.

— Votre père, dit-il, ne saura pas que vous avez eu du miel; je veux seulement vous le faire goûter. Laissez-moi vous en donner un très petit morceau.

Que pensez-vous que fit alors la petite russe? En mangea-t-elle, oui ou non? Minka fixa très calmement ses yeux bleus sur le monsieur, et le regardant avec une expression pleine de candeur, elle répondit: — Mais Dieu me voit! Monsieur, et Il le saura.

Comme je l'ai dit plus haut, je ne revis jamais Minka depuis ce jour-là. Son père retourna en Russie, et Minka avec lui. Mais je pense souvent à cette chère enfant, et j'aime à croire qu'elle a grandi dans la crainte de Dieu, et dans la connaissance de Son amour. — Chers lecteurs, voulez-vous demander à Dieu qu'Il vous accorde Sa grâce, non-seulement pour que vous puissiez être comme la petite Minka, dont je viens de vous parler, mais surtout afin que vous soyez rendus capables de ressembler à Jésus?





Job.

(Suite de la page 17.)

Pour ceux d'entre vous, chers amis, qui seraient désireux d'approfondir l'étude du livre de Job, et qui sont assez avancés pour le faire, nous ajoutons ici un résumé indiquant le genre des arguments échangés entre Job et ses trois amis. Ce résumé, nous l'espérons,

vous aidera dans la lecture et l'intelligence de ce livre.

Eliphaz (chap. IV, V). — L'homme sera-t-il plus juste que Dieu? confesse tes péchés, et Dieu bandera tes plaies.

Job (chap. VI, VII). — Je n'ai rien à confesser. Pourquoi Dieu ne me laisse-t-il pas tranquille? c'est ce que je ne puis comprendre.

Bildad (chap. VIII). — C'est l'hypocrite qui est puni; l'intègre fleurit. Si tu étais pur et juste, Dieu se réveillerait pour toi.

Job (chap. IX, X). — Au fond, personne n'est pur vis-à-vis de Dieu. Je n'ai point commis de crimes, mais Dieu est plus puissant que moi; Il fait ce qui Lui plaît, et il n'y a point de Médiateur entre nous.

Tsophar (chap. XI). — Tes menteries feront-elles taire les gens? Il serait à souhaiter que Dieu Lui-même parlât contre toi pour te convaincre. Sache donc que Dieu exige de toi beaucoup moins que ton iniquité ne mérite. Eloigne de toi l'iniquité; tu pourras alors élever ton visage. Les yeux des méchants seront consumés.

Job (chap. XII-XIV). — Vous inventez des mensonges; vous vous moquez de l'homme qui est juste et droit. Aussitôt que j'aurai déduit par ordre mon droit, je sais que je serai justifié.

Eliphaz (chap. XV). — C'est ta propre bouche qui te condamne. Tu fais la guerre à Dieu, et tu retiens ta prière. L'homme est impur. Humilie-toi.

Job (chap. XVI-XVII). — Si vous étiez à ma place je vous consolerais, au lieu d'agir comme vous le faites à mon égard. Dieu m'écrase sans sujet. Je vais mourir.

Bildad (chap. XVIII). — Bien. C'est ce que nous te

disons. La lumière des méchants sera éteinte. Ceux qui sont venus après lui seront étonnés de son jour.

Job (chap. XIX). — Jusqu'à quand m'affligerez-vous? Ayez pitié de moi. La main de Dieu m'a frappé; vous aussi vous vous élevez contre moi. Je sais pourtant que mon Rédempteur est vivant, et je le verrai aux derniers jours.

Tsophar (chap. XX). — Le triomphe des méchants est de courte durée. Quand sa hauteur monterait jusqu'aux cieux, son iniquité sera découverte, et il sera anéanti.

Job (chap. XXI). — Heureusement que ma plainte ne s'adresse pas aux hommes! Vous ne ferez pas de règle pour Dieu. Il y a tel méchant qui meurt dans toute sa vigueur, tranquille et en repos; il y en a tel autre qui meurt dans l'amertume de son âme. Dieu réserve à chacun sa juste punition. Les jugements que vous portez contre moi sont faux.


Eliphaz (chap. XXII). — Toi, Job, as été oppresseur des chétifs, hautain, injuste, cruel. Si tu retournes au Tout-Puissant avec confession, tu seras rétabli.

Job (chap. XXIII, XXIV). — Encore aujourd'hui ma plainte est pleine d'amertume. Oh! si je savais comment trouver Dieu! J'irais jusqu'à son trône. J'exposerais mon droit devant Lui, je remplirais ma bouche de preuves; je sais qu'Il me justifierait plutôt que de m'écraser. Mais Il se cache; c'est pourquoi je suis troublé, je suis effrayé à cause de Lui; car le Dieu Fort m'a fait fondre le cœur, le Tout-Puissant m'a étonné. Du reste, c'est dans la mort que le méchant trouve sa récompense. Dieu laisse souvent les méchants faire à

leur guise pendant leur vie, mais ses yeux prennent garde à leurs voies.

Bildad (chap. XXV). — Comment l'homme qui n'est qu'un vermisseau se justifierait-il devant Dieu? Comment celui qui est né de femme serait-il pur?

Job (chap. XXVI), répond enfin avec ironie à son ami, en disant: « Oh! que tu as été d'un grand secours à l'homme destitué de vigueur! Oh! que tu as donné de bons conseils à celui qui manquait de sagesse! » — Puis, reprenant son discours dans les chapitres XXVII-XXXI, il réitère avec beaucoup de détail l'assertion de son intégrité. Il déclare qu'aussi longtemps que le souffle de Dieu sera dans ses narines, il ne lâchera jamais sa propre justice; et qu'il n'aura jamais rien dans le cœur à se reprocher! Il a marché dans la crainte de Dieu, — ce chemin merveilleux qu'aucun œil n'a vu, qu'aucune sagesse humaine n'a su trouver, mais que Dieu Lui-même a révélé à celui qui est obéissant. Pourtant il lui semble que Dieu l'a renversé et jeté dans la boue sans cause et sans pitié. Il ne comprend pas pourquoi Sa main s'est appesantie sur lui. Tout son désir est que le Tout-Puissant lui réponde, et que sa partie adverse fasse un écrit contre lui. Il a confiance qu'il sortirait en vainqueur, qu'il serait justifié sur tous les points.



Le son de la flûte et le chant des plaintes.

(Matt. XI, 17.)

Qui de vous, mes jeunes amis, n'aime à voir ses parents lui parler avec douceur, et le sourire sur les lèvres ? Qui de vous préférerait la gronderie aux caresses, la discipline aux doux épanchements ? Eh ! bien, chers jeunes lecteurs, soyez aussi assurés que vos parents aiment à ce que vous marchiez comme des enfants dociles et affectueux, et que c'est au contraire une grande affliction pour eux s'ils voient surgir en vous, et s'y développer, des caprices ou une volonté qu'ils doivent réprimer. Vous ne comprenez guère la souffrance morale que vous leur causez, et votre jugement, peu sain, vous trompe sur leur manière de faire avec vous. L'ennemi de votre bonheur, Satan, en profite ; il exploite toutes les occasions, et vous suggère une foule de mauvaises pensées ; il introduit dans vos cœurs des sentiments d'aigreur et de haine. Si l'on vous contrarie dans vos goûts, dans vos projets mondains, dans votre volonté, d'une manière quelconque, vous pensez que c'est un effet du caprice de ceux qui veulent votre bien, parce qu'ils vous aiment ; et vous vous mettez à bouder, ce qui est très mauvais devant Dieu, et ne peut qu'affliger vos parents.

Avez-vous jamais réfléchi à la nature de leur amour ? Cet amour les a portés à prendre soin de vous avec une tendre sollicitude, il vous a comblé des soins que réclamait votre faiblesse. A-t-il jamais failli ? Non. — Et quand vous étiez dans la maladie, avec quelle anxié-

té, il en suivait toutes les phases ! Or le véritable amour revêt ce caractère de désintéressement ; et loin de s'altérer, il augmente et se développe. Vos chers parents ont agi à votre égard comme Dieu envers ses enfants ; ils vous ont aimés les premiers, aussi ne sont-ils pas maintenant en droit d'attendre que vous les aimiez en retour ?

Mais, je le crains, vous avez peut-être une haute opinion de votre amour pour eux. — Or, voici quels sont les traits saillants de l'amour vrai, et selon Dieu : « L'amour use de longanimité, il est plein de *bonté* ; il ne s'enfle pas, n'est pas *déshonnéte* ; ne cherche pas son *propre intérêt*, ne s'aigrit pas, etc. » (1 Cor. XIII, 4-6.) L'amour porte ceux en qui il est, à se dépenser pour les autres, en renonçant à leur satisfaction personnelle. Il fait agir avec délicatesse de sentiments. Quand on aime, cela résout bien des difficultés ; notre volonté naturelle se soumet ; et loin d'affliger le cœur de ses parents, on préfère se priver de ce qui pourrait plaire à soi-même pour leur faire plaisir. Que Dieu vous donne de vous rappeler sans cesse que vous leur devez l'obéissance (Eph. VI, 1-4).

Afin de vous faire mieux comprendre les quelques remarques que je viens de vous présenter, je veux vous raconter l'histoire d'un jeune homme, par laquelle vous verrez en même temps comment Dieu est obligé de procéder quelquefois envers ceux qu'il veut amener, malgré eux, à la connaissance bénie de l'œuvre de son Fils.

Etienne B. était fils de parents chrétiens, et il avait suivi assidûment, pendant des années, les instructions bibliques du dimanche. Il avait entendu dire, et avait

lu dans la Parole, que l'homme est naturellement pécheur, perdu, sans ressource, n'ayant rien autre à attendre que le jugement, mais son âme ne s'en préoccupait pas. La vérité de Dieu avait toujours glissé sur son cœur. Sans doute, être pécheur, avoir à comparaître un jour devant un Dieu saint et juste, est chose bien sérieuse, mais il avait lu dans la Bible, et entendu répéter maintes fois, que Dieu aussi est amour. Quand Jésus était ici-bas, ne pardonna-t-il pas à la Samaritaine et à la pécheresse, comme au paralytique ? Le fils prodigue ne fut-il pas reçu par le père avec joie ; et le brigand, en rendant le dernier soupir, n'entra-t-il pas au Paradis ? C'est ainsi qu'Etienne raisonnait en lui-même ; il voulait goûter du monde, et jouir du présent siècle mauvais. Or, depuis qu'il a rejeté le Fils de Dieu, le monde est sous le jugement (Jean XII, 31). Il se réjouit, pendant que le chrétien est dans la tristesse (XVI, 20) ; mais bientôt les rôles changeront, et malheur à quiconque aura fait du monde son *tout*. Souvenez-vous, jeunes gens, que si quelqu'un aime le monde ou les choses du monde : convoitise des yeux, convoitise de la chair et orgueil de la vie, celui-là n'est pas de Dieu (1 Jean II, 14-18). Le monde tout entier est plongé dans le mal ; et, s'il est votre portion actuelle, vous aurez plus tard votre part avec lui.

Etienne était jeune encore, il espérait avoir de longues années à passer ici-bas. N'aurait-il pas le temps de penser au salut de son âme, de tourner, dans ses vieux jours, ses pensées et ses affections vers le Dieu de la grâce ? Il pourrait alors lui consacrer le reste de sa vie. Ces sentiments-là sont produits dans les cœurs par celui qui est le menteur et le meurtrier (Jean VIII,

14). Nulle âme, connaissant un peu sa misère et la sévérité de la justice divine, ne voudrait mourir sans avoir la paix avec Dieu ; mais la légèreté lui fait tenir intérieurement ce langage : « Pourvu que je me convertisse avant que la mort ferme ma paupière, cela suffira, je serai sauvé. » Et l'on n'a pas honte de traiter aussi légèrement l'acte bienveillant de la patience de Dieu ! Que penserions-nous du langage impudent d'un désœuvré, à qui nous offririons du travail, s'il nous répondait : « Pour le moment je n'ai que faire de votre offre, je préfère vagabonder ; mais plus tard, quand avec la vieillesse, les infirmités m'auront atteint, je viendrai me recommander à votre bienveillance et à vos soins ? » Assurément nous dirions qu'une telle personne court à sa perte, le sachant et le voulant. Eh ! bien, mes chers amis, n'est-ce pas ainsi que Dieu peut considérer le refus tacite que vous faites, de répondre aux appels de la grâce ? Aujourd'hui est le jour favorable, le jour du salut ; et je vous supplie, pour votre bien présent et votre bonheur éternel, de ne pas temporiser, en écoutant le monde et votre méchant cœur. Souvenez-vous que Satan a des agents tous prêts à lui faciliter ses desseins de méchanceté contre vous, et que les mauvaises compagnies corrompent les bonnes mœurs. Il essaie peut-être de souffler dans vos cœurs un ardent désir de tremper vos lèvres dans la coupe des plaisirs de ce monde, coupe aux bords mielleux, mais dont le contenu est trompeur, car il est amer et empoisonné. S'il y a ce désir insensé dans votre cœur, vous voilà en lutte contre l'autorité paternelle de ceux qui, sentant leur responsabilité devant Dieu, ne veulent pas se rendre coupables de faiblesse ; et qui, parce

qu'ils vous aiment, voudraient vous épargner la cruelle expérience des pièges du diable.

Ecoutez l'instruction d'un père à son fils ; elle a sa valeur pour le temps actuel : « Mon fils, écoute l'instruction de ton père, et n'abandonne point l'enseignement de ta mère.... Mon fils, si les *pêcheurs* te veulent attirer, ne t'y accorde point » (Prov. I, 8 et 10). Si donc, l'on cherche à vous procurer des amis mondains, sachez voir derrière ses agents, Satan, votre plus grand ennemi, sous quelque belle apparence qu'il puisse se cacher. Il veut ourdir par leur moyen une trame, pour vous lier plus fortement aux roues de son char, et vous mener plus facilement vers l'étang de feu. Au lieu de prendre plaisir à leurs propos séduisants, demandez à Dieu de vous délivrer de leur influence, et fuyez autant que possible toute occasion de vous trouver avec eux.

Nous aimons naturellement la flatterie ; c'est d'elle que Satan se sert, et nous donnons tête baissée dans son panneau ; tandis que nous sommes facilement portés à fuir, et même à haïr ceux qui nous parlent en vérité. Etienne se laissa prendre dans le piège ; et afin de pouvoir marcher selon son cœur, il résolut de rompre le joug paternel.

Grand de taille, robuste de tempérament, plein de confiance en lui-même, et excité par de prétendus amis, il crut ne pouvoir mieux faire que d'abandonner la maison pour aller habiter la ville voisine. Son père fut profondément affecté en apprenant cette détermination ; et il versa beaucoup de larmes. Le jour du départ, il accompagna son fils, le cœur rempli de tristesse en pensant aux conséquences de cette rupture pour cet enfant qui allait être ainsi livré à lui-même. Mais tout

sentiment d'affection filiale n'était pas éteint chez Etienne, et celui-ci rebroussa chemin vers la maison paternelle ; les larmes du père avaient touché le cœur du fils, mais non la conscience du pécheur ; car peu à peu Etienne se donna tout à fait au monde. Les promenades, les amusements, la danse furent ses délices ; il abandonna les réunions, et marcha selon que son cœur le menait, c'est-à-dire sous la direction de Satan.

On aurait pu croire, en le voyant, que tout allait pour lui au gré de ses souhaits. N'avait-il pas sa pleine liberté ; et livré tout entier, comme il l'était, aux plaisirs mondains, sa conscience n'était-elle pas réduite au silence ? Il pouvait sembler aux enfants des autres chrétiens que Dieu avait fermé les yeux sur la révolte de ce jeune homme ; il pouvait leur sembler qu'on pourrait suivre sans crainte son exemple dans le chemin de la volonté propre. Que d'arguments leur fournissait la conduite d'Etienne ! quels motifs n'y puisaient-ils pas pour justifier leurs prétentions à l'indépendance et à l'émancipation. Que pouvait signifier cette parole : « Afin que bien te soit, et que tu jouisses de *longue vie* sur la terre ? » (Eph. VI, 3). Lui ne faisait que sa volonté, ce qui ne l'empêchait pas de grandir, de prendre de l'embonpoint, et de se bien porter ; aussi ne pouvait-on pas faire de même ? « Tu as fait ces choses-là, et je m'en suis *tû* ; et tu as estimé que véritablement je fusse comme toi, mais je t'en *reprendrai*, et je déduirai le tout par ordre en ta présence » (Ps. L, 21). — Or, les jours d'Etienne allaient être tranchés comme la toile du tisserand (Esaïe XXXVIII, 12).

Actuellement, nous avons affaire avec le Dieu de la grâce, dont la patience est à toute épreuve ; s'il n'en

était pas ainsi, que d'âmes précipitées dans la mort, et plus tard, dans l'étang de feu ? mais la bonté de Dieu, chers amis, vous convie à la repentance (Rom. II, 4). Sachez bien que si sa parole de jugement est retardée, c'est qu'il use de patience envers vous (2 Pierre III, 9). Jusques à quand ? nul homme vivant ne saurait vous le dire. Mais ce que nous pouvons vous dire, c'est de ne pas vous bercer dans des illusions ; de ne pas vous faire un oreiller de sécurité avec la patience de Dieu, comme si elle devait durer indéfiniment. Souvenez-vous de ces paroles : « Je l'en reprendrai, et je déduirai le tout par ordre en ta présence. » Que les vierges folles vous servent d'exemple ; elles avaient toujours cru avoir assez de temps devant elles, mais la porte fut fermée, et bien fermée pour toujours. Craignez de leur être faits semblables, et d'entendre ces paroles irrévocables et justes : « Je ne vous connais point. » Par votre cœur sans repentance, n'amassez pas sur vous la colère pour le jour où le juste jugement de Dieu sera révélé (Rom. II, 5).

Dieu se plaît à vous faire annoncer la bonne nouvelle de son salut, et du pardon que vous pouvez recevoir par la *foi* au sang de Christ. Cette bonne nouvelle, c'est le *son* doux et mélodieux de la *flûte*. Le ministère du Seigneur Jésus a été un ministère de grâce, et le ministère chrétien l'est aussi ; c'est pourquoi nous pouvons, comme l'apôtre Paul, vous supplier pour Christ, de vous réconcilier avec Dieu (2 Cor. V, 20), et répéter avec lui que si notre Évangile est voilé, il est voilé pour ceux qui périssent, chez lesquels le *dieu de ce siècle* a *aveuglé* les pensées des incrédules (2 Cor. IV, 3, 4). Dieu a fait tous les frais pour opérer la réconciliation ;

et toutes les fois qu'il vous fait annoncer sa grâce, vous entendez le *son* de la flûte. Ne vous laisserez-vous pas gagner par ce *son* si agréable, et qui répond si bien aux besoins d'un cœur angoissé ?

Ce son ne produisit aucun effet sur Etienne, et bien que ce jeune homme n'aimât, sans doute pas plus que vous, le *son des plaintes*, Dieu voulait le lui faire entendre. La cognée allait être mise à la racine de l'arbre, et l'arbre qui ne portait pas de bon fruit être coupé ; quelles sérieuses paroles ! Ce n'est plus Dieu appelant en grâce les pécheurs, mais Dieu sondant de son profond regard les dispositions des cœurs, et prononçant son jugement. Et pourtant le *son lugubre* qu'entendit Etienne fut le moyen dont Dieu se servit pour lui manifester sa miséricorde et sa riche grâce, ce dont nous eûmes sujet de bénir le Seigneur.

C'était en mai 1869 ; et rien ne faisait présumer un travail de conscience chez ce jeune homme. Sa force n'était pas diminuée, ni sa santé altérée ; son avenir s'ouvrait sous un brillant horizon, il s'ouvrait devant lui sans aucun nuage ; du moins il le semblait ainsi à ceux qui enviaient un pareil sort, et qui n'avaient pas de collyre sur leurs yeux, pour voir les choses comme Dieu les voit (Apoc. III, 18). Et si, à cette époque, quelqu'un eût pu prédire que, peu de jours plus tard, Etienne entrerait dans la poussière de la mort, ni celui-ci, ni personne n'aurait voulu le croire, et tous, s'en seraient moqués. Mais Dieu parle à la conscience, au milieu même des plaisirs auxquels on se livre, et nous savons quels efforts surhumains l'homme est capable de faire pour tâcher de chasser toute pensée importune. Ah ! il importe de se soumettre aux avertis-

sements de la conscience, en y étant attentif ; si on lui impose silence, on la martyrise, et l'on s'expose à voir s'accomplir pour soi-même la prophétie d'Ésaïe, dont l'application se trouve en Matthieu XIII, 15, en ces mots : « ils ont ouï dur de leurs oreilles, et ont fermé leurs yeux comme s'ils étaient assoupis, de peur qu'ils ne voient des yeux, et n'entendent des oreilles, et ne comprennent du cœur, et ne se convertissent, et que je ne les guérisse. » Apprenez, mes amis, à être sérieux ; et si Dieu parle à votre conscience, ne fermez pas votre oreille, ne forcez pas Dieu à vous faire entendre la complainte.

Si vous n'êtes pas en règle avec Dieu, le mot seul de *mort* vous importune ; vous n'aimez pas le trouver dans vos lectures, l'entendre prononcer ; vous désirez même le bannir de votre esprit. Mais en supposant que cela fût possible, seriez-vous pour cela à l'abri de la mort et de ses conséquences ? Par le fait qu'une personne est sur un navire qui va sombrer, elle est en danger imminent. En admettant pour un moment, que dans son *exaltation*, ou dans son *calme stoïque*, elle parvint à se persuader qu'elle ne court aucun danger ; ou bien que, s'enfermant dans sa cabine, elle fermât les yeux pour ne pas voir la terrible situation, cela empêcherait-il le vaisseau de disparaître, cela mettrait-il cette personne à l'abri de la mort ? Eh ! bien, malgré vos efforts à vous persuader que la mort est loin pour vous, vous ne pouvez empêcher qu'elle ne vous talonne, ni retarder d'une minute ses terribles effets.

Le 23 mai, qui était un dimanche, Etienne s'amusa tout le jour, et les chrétiens qui l'auraient vu alors,

causant, riant, et tournoyant dans ses plaisirs, auraient eu le pénible sentiment qu'il s'enfonçait toujours plus dans le borbier du monde. Ce jour-là, il dansa beaucoup ; mais nous devons ajouter ces mots qui résonnent comme un glas funèbre : ce fut la dernière lois de sa vie. Le lendemain soir, je le rencontrai sur la route, et je ne le reconnus qu'à sa voix. L'ayant prié de saluer ses parents, je continuai mon chemin, car il se faisait tard. Notre jeune ami était déjà indisposé, mais je l'ignorais. Enfin le dimanche suivant, au matin, je reçus de son père un petit billet, ainsi conçu :

Cher frère, mon fils Etienne est très malade, faites-le savoir aux frères, et priez pour lui.

Dans leur laconisme, ces lignes étaient très expressives ; je compris la gravité de la maladie, et le danger que courait ce jeune homme. On sentait dans ces mots : *priez pour lui*, combien le père était préoccupé du sort de l'âme de son fils. Nous partageâmes cette sollicitude, et nous fîmes monter au trône de la grâce, devant lequel on ne se présente jamais en vain, des supplications en faveur du malade. Nous ne sûmes rien de plus ce jour-là, et il me tardait de voir le lendemain pour aller moi-même auprès de la famille affligée. Tandis que je gravissais la colline sur laquelle était située leur demeure, mille pensées diverses se pressaient dans mon cœur ! La mort serait-elle entrée dans la maison pour moissonner ce jeune homme ? Dieu lui aurait-il accordé la grâce de porter avec foi un regard sur Christ mourant à la croix pour l'expiation du péché ? Avant d'expirer, aurait-il reçu ce témoignage que reçut le brigand : « Tu seras aujourd'hui avec moi en Paradis ? » Préoccupé de ce qui avait pu se passer de-

puis la veille, j'atteignis la maison; et du corridor j'aperçus dans la chambre le père en pleurs. Que s'était-il passé?... je n'osais avancer, à l'idée que le fils n'était plus; je n'osais interroger, craignant d'élargir une plaie ouverte; pourtant je rompis le silence en disant: Eh! bien, qu'est-il arrivé? et le père, tendant ses deux bras vers le lit où était son fils, me répondit: Voyez! — Il est de ces moments où une foule de pensées, de questions, d'impressions s'agitent dans l'esprit et dans le cœur. On voudrait avoir la solution de tout, et en même temps ne rien savoir; ce fut un de ces moments pour moi. Je redoutais de sortir de l'incertitude, craignant de ne voir qu'un cadavre. Je m'approchai hésitant; mais quel ravissant spectacle j'eus devant moi, je ne l'oublierai jamais. Le jeune homme était passé de la mort à la vie; il avait été perdu, et il était retrouvé (Jean V, 24; VI, 47; Luc XV, 24). Assis dans son lit, appuyé sur des bras amis, son visage radieux témoignait qu'une opération intérieure et divine avait eu lieu dans son âme. Dès qu'il m'aperçut, il me tendit la main, m'attira vers lui, et me dit avec effusion: « Je peux maintenant vous saluer comme frère, le Seigneur m'a fait du bien, il a opéré dans mon cœur, et m'a donné sa paix. » La joie inondait son âme; c'était le résultat des premiers rayons de la lumière divine, et avant de quitter ce monde, il avait éprouvé le besoin de m'en faire part. Dans ce but, il avait dépêché chez moi une messagère, mais à peine venait-elle de partir que, sans l'avoir rencontrée, j'étais près du lit de ce cher malade.

Quel changement le Seigneur opère dans les pensées et les affections! Naguère, ce jeune homme eût été

importuné d'une conversation sur son état, et maintenant c'était lui qui en faisait les frais. Toute sa joie était de parler du grand amour de Dieu pour lui ; son bonheur était de rendre hommage à cette riche grâce dans laquelle il était ; arraché aux plaisirs du monde d'une manière si subite, il s'était vu en face de l'éternité dans toute sa misère, et maintenant il pouvait envisager d'un cœur serein le moment où il quitterait la terre pour s'en aller auprès de Jésus. Ses péchés, obstacle infranchissable pour s'approcher de Dieu, avaient été ôtés par le sang de Christ ; ils avaient été engloutis dans l'océan de la miséricorde divine, et jetés au fond de la mer ; maintenant il était revêtu de la justice de Dieu, et il pouvait, comme le fils prodigue, entrer dans la maison du Père, tout le passé étant divinement réglé. N'y avait-il pas là de quoi se réjouir ? La conversation se prolongea ; mais avant de nous séparer, le besoin de remercier Dieu vint remplir nos cœurs ; et nous fléchîmes les genoux devant le Père des miséricordes, et le Dieu de toute consolation. Pendant que nous nous répandions en actions de grâce, des pas se firent entendre : c'était un ami du malade, qui venait s'enquérir de sa santé. Après la prière, il s'approcha d'Etienne pour l'embrasser, mais ô surprise ! notre malade ne pouvait plus articuler un mot. Son regard expressif se portait sur son ami, puis vers le ciel ; sa physionomie reflétait le bonheur dont il jouissait ; et, ne pouvant parler, il voulait par ses gestes lui faire comprendre qu'il s'en allait là-haut ; il eût voulu lui communiquer la même espérance. Quand je me retirai, il me tendit la main et me montra le ciel avec son doigt, comme pour dire : le rendez-vous est là-haut.

Après mon départ, il entra dans un état de prostration qui dura près de trois heures ; à chaque instant on s'attendait à le voir rendre le dernier soupir ; mais le moment n'était pas encore venu ; Dieu avait à rendre témoignage par son moyen. Au sortir de ce sommeil, Etienne, revenu à la conscience de ce qui se passait autour de lui, fit appeler ses anciens camarades de plaisir, pour les supplier de se tourner sans retard vers le Dieu de la grâce, avant qu'Il ne revête son caractère de Dieu de justice. On dut les aller quérir tous, quelque éloignées que fussent leurs demeures. Etienne fit aussi venir auprès de son lit tous les habitants du hameau, et rassemblant le peu de forces qui lui restait, il ne craignit pas de confesser devant eux tous sa conduite passée, et de s'en humilier. Comme la Samaritaine, il pouvait dire en parlant du Seigneur : « Il m'a dit tout ce que j'ai fait » (Jean IV, 29). Il leur raconta en même temps les grandes choses que le Seigneur lui avait faites (Luc IX, 30). Personne ne songeait à l'interrompre, en le priant de s'arrêter, pour ne pas se fatiguer, mais eût-on voulu le faire qu'il aurait répété avec les apôtres : « Nous ne pouvons ne pas parler des choses que nous avons vues et entendues » (Actes IV, 20). Et, sous l'effet de l'immense grâce dont il avait été lui-même l'objet, il les conjura tous de ne pas rejeter les appels que Dieu leur adressait, car c'était le jour de la grâce, le jour du salut ; il parla pendant plus d'une heure et demie ; et tous, dans l'étonnement de ce qui s'était opéré en lui, étaient suspendus à ses lèvres. Ces auditeurs ont-ils profité de ce qu'ils entendirent ? je ne le sais, mais le jour de Christ le mettra en évidence. Toutefois une grande responsabilité de-

meure sur tous ceux que notre ami fit appeler, ainsi qu'il eut l'occasion de le leur faire entendre. En faisant allusion aux trois heures de sommeil léthargique dont il venait de sortir, il leur disait : Vous m'avez vu mort ; et je suis un mort revenu à la vie , afin de vous parler du salut de vos âmes.

L'énergie avec laquelle ce cher malade leur avait rendu témoignage de sa foi, l'avait beaucoup épuisé, et une grande faiblesse s'en suivit. Néanmoins j'eus la joie de le voir encore plusieurs fois dans la semaine ; sa paix ne se démentit point, et la sérénité de son cœur ne subit aucune altération ; il s'ancrait toujours plus dans la grâce. Les forces de notre ami baissaient de jour en jour, mais son désir était de déloger pour être avec Christ.

Enfin arriva le 6 juin. C'était le dimanche, appelé dans le Nouveau Testament le premier jour de la semaine, dont le souvenir est si doux pour le chrétien ; jour où le Sauveur, rompant les liens de la mort, sortit triomphant du tombeau, en dépit de la puissance du diable. Et maintenant Il est vivant aux siècles des siècles, et les clefs du hadès et de la mort sont en ses mains (Apoc. I, 18). Etienne devait avoir la joie d'aller rejoindre ce jour-là son Sauveur béni. Le soir, vers 6 heures, j'entrai dans la chambre du mourant. Ses parents me dirent : Il est très mal, et ne reconnaît plus personne ; c'était une erreur, car notre cher malade se rendait compte de tout ce qui se passait autour de lui. Quand je parus sur le seuil de la porte, il me salua par mon nom, mais il articulait très difficilement chaque syllabe. Ses mâchoires fermées annonçaient que la mort allait bientôt s'emparer de sa victime. Il


prononça de temps en temps quelques phrases pour témoigner de la joie qu'il éprouvait de nous devancer de quelques instants auprès du Seigneur, puis il s'endormit à l'âge de vingt ans, vers 7 heures et demie. Son corps repose dans le sépulcre, en attendant le jour où le Seigneur, revendiquant ses droits sur ses bien-aimés, fera retentir la trompette de Dieu (1 Thess. IV, 16).

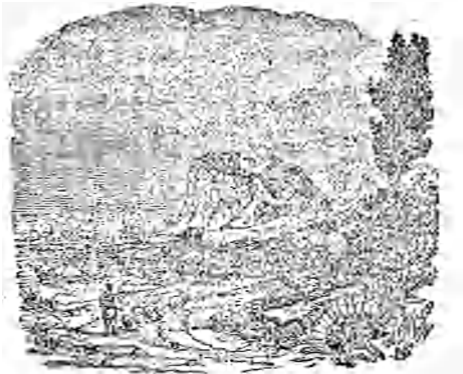
Nous aurions voulu pouvoir garder Etienne ; car il nous semblait qu'une conversion si remarquable, et le témoignage si clair qu'il rendait de sa foi, auraient pu déterminer des âmes à se tourner vers Dieu ; mais telle ne fut pas la volonté du souverain Maître dont les voies sont droites et justes ; et qui retira notre ami de ce monde pour le mettre, sans doute, à l'abri de beaucoup de pièges, et parce que, pour lui, être avec le Seigneur était ce qu'il y avait de beaucoup meilleur.

Chers jeunes lecteurs, Etienne avait été averti bien des fois, et je voudrais vous poser une question, et vous prier, en la laissant agir sur votre conscience, de sonder vos voies pour y répondre : Combien de fois chacun de vous a-t-il été averti ???.....

La patience de Dieu a nécessairement un terme, et c'est au moment où l'impiété se flatte de la voir durer encore, qu'elle prend fin. Personne ne voulut croire à la prédication de Noé ; pareillement, les habitants de Sodome continuaient leur mauvais train, et même les gendres de Lot considérèrent ses paroles comme une moquerie. Toutefois le jugement vint surprendre et les uns et les autres au milieu de leurs plaisirs. « On mangeait, on buvait ; on se mariait, on donnait en mariage, jusqu'au jour où Noé entra dans l'arche ; et le

déluge vint et les fit tous périr. Et ainsi qu'il arriva aux jours de Lot : on mangeait, on buvait, on achetait, on vendait, on plantait, on bâtissait ; mais au jour où Lot sortit de Sodome, il plut du feu et du soufre qui les fit tous périr (Luc XVII, 27-30). Vous le voyez, pas un seul n'échappa, et les regrets sont hors de saison quand Dieu accomplit son œuvre étrange, quand il vient trouver celui qui se réjouit (Esaïe XXVIII, 21). Ne craignez-vous pas de lasser la patience de Dieu ? Lecteur, si jusqu'à présent vous n'avez pas écouté le son de la flûte, ce sont les chants lugubres des complaintes que je vous fais entendre maintenant ; mais, croyez-le, c'est dans votre intérêt. Si ces avertissements sérieux pouvaient vous amener à justifier Dieu, comme le firent les publicains (Luc VII, 29) ; si pareillement aux Ninivites, qui à l'ouïe de ces paroles funèbres : « Encore quarante jours et Ninive sera détruite, » se couvrirent de sacs, et crièrent à Dieu de toute leur force, vous étiez dans l'angoisse et vous vous lamentiez, une réponse de grâce vous serait faite. Mais si vous raidissez votre cou, craignez ; car Dieu a fait écrire au sujet des fils d'Héli le sacrificateur : « J'honorerai *ceux* qui m'honorent, mais *ceux* qui me méprisent seront traités avec le dernier mépris » (1 Samuel II, 30).





Venez tels que vous êtes.

La touchante histoire que vous allez lire, chers jeunes amis, tout empreinte de l'amour d'une mère et de la tendre miséricorde de Dieu, est à la fois instructive et encourageante. Elle est authentique, et nous vous la retraçons de mémoire.

C'était de nuit ; la pluie battait les vitres de la petite chaumière, et le vent secouait la porte sur ses gonds. La mère ne pouvait dormir : elle pensait à son enfant qui avait quitté la maison paternelle, et s'était fourvoyée dans les sentiers du mal. Cette mère ignorait où et comment était sa fille ; elle se la représentait grelottant de froid, sans abri contre la pluie, sans toit pour se couvrir. Cette crainte éveilla les plus tendres senti-

ments de son cœur. — Ah ! pensait-elle, que n'est-elle sous mon toit ! — Tendre mère ! c'était là, sans doute, son plus ardent souhait. L'ingratitude de la fille n'avait pas éteint l'amour dans son cœur maternel ; au contraire cet amour augmentait avec l'affliction, et son cœur brisé par la douleur n'en était que plus compatissant. Inquiète et agitée, elle se leva et se mit à prier. Refuge béni pour un cœur déchiré ! Nous ignorons les mots par lesquels elle répandit son cœur devant Dieu. Mais les parents qui ont passé par cette même épreuve, et qui ont souvent aussi épié le moment du retour d'un fils, d'une fille prodigue, peuvent facilement s'imaginer l'ardeur d'une telle prière, et comprendre l'angoisse de cette pauvre femme ! Mais si nul ici-bas n'entendit sa requête, il en est Un dont les oreilles sont toujours tendues vers les soupirs de Ses enfants, et qui fait concourir toutes choses à leur plus grand bien.

Pendant que la mère priait encore, et que l'orage grondait toujours, elle entendit frapper à la porte. Elle ouvre aussitôt, et une voix bien connue résonne à ses oreilles, et lui demande bien bas : « Mère, me pardonnes-tu ? » — Oh ! quelle entrevue ! Ces exclamations de la mère : « Mon enfant, mon enfant ! » entrecoupées par ces mots de la fille : « Mère, me pardonnes-tu donc ? » durent inonder de joie ces deux cœurs. La fille était nu-pieds, en haillons, et trempée par la pluie, mais elle était maintenant dans les bras de sa mère, sous le toit de sa mère ; et après tout, et malgré tout, elle était encore sa fille !

Mais une joie plus grande encore était réservée à la mère. Tandis que, pleine de reconnaissance, elle rendait grâces à Dieu pour le retour de sa fille, et Lui de-

mandait de pardonner ses péchés et de sauver son âme, sa fille murmura tout bas : « Mère, je suis déjà sauvée. » C'en était assez, plus qu'assez pour faire éclater une seconde fois le cœur d'une mère, mais, à présent, c'était de honneur. Son enfant continua : « Il y a une semaine environ, j'entendis un homme qui prêchait ; je m'arrêtai pour écouter. Alors tous mes péchés s'élevèrent devant moi ; et j'en fus si effrayée que je courus m'enfermer dans ma chambre ; et, me jetant à genoux, je suppliai Dieu de me pardonner. Il le fit, et Il m'accorda la grâce de croire, par la foi, que tous mes péchés étaient effacés dans le précieux sang de son Fils Jésus-Christ. Aussitôt la paix descendit dans mon âme, et mon premier besoin fut de revenir de suite à la maison ; et j'ai marché tout le long du chemin. »

Chers enfants, chers jeunes gens, chers lecteurs jeunes ou vieux, qui que vous soyez, vous avez besoin de la grâce de Dieu. Ah ! si vous y êtes encore étrangers, vous avez dans le récit que vous venez de lire une belle image de la vraie manière dont un pécheur doit venir à Christ. La jeune fille revint chez sa mère *telle qu'elle était*, et elle revint *de suite*. Elle était le portrait vivant de la pauvreté et de la misère. Sa condition était une preuve de sa prodigalité. Elle n'eut pas besoin de dire un mot ; elle n'eut qu'à se jeter dans les bras miséricordieux qui lui étaient tendus. Elle n'avait uniquement que cela à faire. Ses haillons en disaient assez, — oui, ils parlaient assez haut et assez clairement au cœur maternel ; et la pauvre pécheresse vint à la vraie place, à la vraie personne où il fallait venir ; et elle y vint de suite. Elle n'aurait pu agir différemment, sans agir mal. Fût-elle demeurée éloignée, jusqu'à ce qu'elle

eût pu se procurer des souliers et d'autres vêtements, elle aurait risqué de ne jamais venir réjouir le cœur de sa mère dans ce monde ; et certes, c'était là son premier devoir. Il importait qu'elle soulageât au plus tôt ce cœur angoissé et brisé, et chaque heure de retard eût été d'une grande dureté, d'une extrême cruauté.

Et sûrement, il en devrait être de même pour le pécheur perdu. Quand Jésus lui dit : *Viens*, il devrait venir *de suite*, et *tel qu'il est*. Tout autre manière de faire est mauvaise. Beaucoup d'âmes, lorsqu'elles entendent les appels de l'Évangile, pensent qu'elles doivent tâcher, en quelque mesure, d'être meilleures avant d'y répondre. Elles s'imaginent qu'il faut au moins avoir des souliers et un vêtement convenable, et se donner ainsi un air respectable avant de venir. Mais c'est une profonde erreur ; et chaque heure de délai de la part de celui qui tarde, non-seulement est du temps perdu, mais témoigne qu'une telle âme méprise l'amour pur, gratuit, parfait de Jésus, comme n'étant pas pleinement suffisant pour la sauver.

Ah ! chères âmes qui lisez ces lignes, si tels sont vos raisonnements, rejetez-les loin de vous comme de folles pensées. Allez à Jésus à l'instant même, car il vous dit : « Viens ! » Allez à Lui telles que vous êtes ! Ne croyez pas que le Père céleste permettrait à un fils prodigue repentant, de paraître en Sa présence avec la chaussure et les vêtements qu'il aurait réussi à se procurer dans le pays lointain ; non, car ils ne serviraient qu'à rappeler cette conduite passée que Dieu veut oublier. « Je ne me souviendrai plus de leurs péchés, ni de leurs iniquités » (Héb. X, 17). O vous ! qui entendez maintenant l'évangile du Dieu Sauveur, considérez

la folie, la dureté qu'il y aurait de votre part à différer davantage votre salut. Où que vous soyez, comme que vous soyez, répondez à la voix de Celui qui vous appelle ! Que rien ne vous arrête ; approchez-vous par la foi ! Venez à Jésus tels que vous êtes ; ne doutez pas de Son amour, et ne mettez pas en question Sa joie et Son bonheur à vous recevoir. — Et n'oubliez pas que quoi que ce soit que vous apportiez du pays lointain, tout cela doit être ôté, aboli, mis de côté. Aucun vestige du péché et de la honte de l'enfant prodigue ne peut subsister devant Dieu, et « le sang de Jésus-Christ, son Fils, nous purifie de *tout* péché. » Il n'y a pas de limites à la puissance purifiante de son sang ; et tout péché, tout haillon, tout signe du pays lointain ayant disparu, Satan n'aura aucun chiffon, aucun péché auquel il puisse s'accrocher.

Quelle glorieuse vérité, quelle certitude précieuse ! Partage béni de tous ceux qui croient. — Qui que tu sois, lecteur, si cette part n'est pas la tienne, eh bien ! ÉCOUTE, CROIS, VIENS ! Viens tel que tu es, en haillons, à pieds nus, trempé par l'humidité de la nuit ; qu'importe ? Viens seulement ! Il y a des souliers, des robes, des bagues, des veaux gras, et une joie et une allégresse sans fin dans la maison du Père. Viens seulement, je t'en supplie ; ne doute de rien, et viens à présent ! Pourrais-tu supposer un instant qu'il y eût plus d'amour dans le cœur de cette mère que dans celui de ton Père céleste ? Non, car tout l'amour qui se trouve dans le cœur des hommes vient de Lui ; et pourtant si tu parvenais à le rassembler tout ensemble, il ne serait, comparé au Sien, que comme une goutte d'eau ajoutée au trop plein de l'Océan. « Car Dieu a tant aimé le

monde, qu'Il a donné son Fils unique, afin que *quiconque* croit en Lui ne périsse pas, mais qu'il ait la vie éternelle. » Et après une telle déclaration, Il ajoute encore pour la joie et le bonheur de chaque enfant prodigue qui revient à Lui, et pour la honte et la confusion de toute âme qui demeure dans sa glaciale justice propre, ces paroles bénies : « Il est juste que nous fassions bonne chère, et que nous nous réjouissons, car celui-ci, ton frère, était mort, et il est revenu à la vie ; il était perdu, et il est retrouvé ! »

Un autre enseignement ressort de notre récit : c'est l'efficacité de la prière. La double réponse de Dieu à la requête de la mère est bien propre à encourager les cœurs à prier sans cesse, et tout particulièrement ceux qui prient pour une semblable bénédiction. Non-seulement la grâce divine arracha la pauvre fille aux sentiers du mal, mais elle sauva son âme du pouvoir de l'enfer. Le temps où Dieu agit, la place où Il agit, et les moyens qu'Il emploie sont toujours les meilleurs. Attendons-nous à Lui, par la foi, sans broncher. Il répond toujours à la foi ; et le jour heureux viendra, où celui pour qui nous avons longtemps prié sera amené au Seigneur, et compté au nombre de Ses rachetés. Nous pouvons être rappelés avant d'avoir vu la réponse à nos demandes, mais la prière de la foi est permanente, et Dieu ne peut la laisser dans l'oubli. « Celui qui n'a pas épargné son propre Fils, mais qui l'a livré pour nous tous, comment ne nous fera-t-il pas don aussi, librement, de toutes choses avec Lui ? » (Rom. VIII, 32). Le Seigneur soit béni, notre assurance peut être fermement ancrée sur cette promesse ; et si elle est ainsi fondée, aucune circonstance, quelque con-

traire qu'elle puisse paraître, ne pourra l'ébranler. Quel est le chrétien qui n'a pas quelque besoin, quelque demande particulière à présenter devant le trône de la grâce ? Puissions-nous tous honorer Dieu par une foi inébranlable, placer en Lui toute notre confiance, et rechercher en toute chose la gloire de Son nom.

Le fait historique que nous vous avons rapporté, chers lecteurs, renferme aussi un encouragement pour ceux qui, après avoir été eux-mêmes les objets de la grâce, sentent le besoin de la présenter aux âmes. Le prédicateur, instrument de la conversion de cette malheureuse enfant, ignore sans doute que Dieu s'était servi de lui pour arracher cette âme à la mort et à la perdition éternelles, et pour remplir une maison désolée, et le ciel aussi, de chants de joie et d'allégresse. Dérangé peut-être, durant sa prédication, par les distractions de ses auditeurs, ou par les bruits de la rue, il se peut qu'il soit rentré chez lui découragé, et qu'il n'ait trouvé du soulagement qu'en abandonnant tout à Dieu, comme d'autres l'ont éprouvé avant lui. Mais Celui qui n'oublie pas l'œuvre de la foi, ni le travail de l'amour, lui montrera plus tard les fruits de son œuvre. Et quand les monuments de bronze et de granit de la renommée du monde se seront évanouis pour toujours, le pécheur sauvé par grâce brillera sur les plaines de la gloire, comme monument éternel et impérissable de la propre œuvre de Dieu par le moyen de son faible serviteur. Aussi, qui ne préférerait être un moyen de salut, ne fût-ce que pour une seule âme, plutôt que l'objet, même le plus digne, de la plus grande renommée terrestre ?

Viens à Jésus !

Viens à Jésus ; viens, pécheur ! viens à Lui !
Pourquoi douter de sa tendre clémence ?
Pourquoi chercher un toujours vain appui
Loin de son cœur, de son amour immense ?

Quoi donc, crains-tu que son cœur soit glacé ?
Un seul regard, jeté sur le Calvaire,
Te dit que Dieu, loin d'être courroucé,
Te tend ses bras, veut s'appeler ton Père.

Viens maintenant ! Ah ! pourquoi tardes-tu ?
Son cœur te dit : Viens avec ta souillure ;
Viens, car Jésus au bois fut suspendu,
Pour les péchés, Lui, la victime pure.

ECOUTE, CROIS, VIENS ; ne diffère pas
De déposer à ses pieds ta misère,
Jésus t'invite au bonheur. Ici-bas
Tout est trompeur, vain, mortel, éphémère.

Si tu veux croire au Seigneur Jésus-Christ,
Tu passeras de la mort à la vie ;
Et tu pourras goûter, par Son Esprit,
Les vrais trésors de sa grâce infinie.

Hâte-toi donc, ami ; pour te bénir
Le Père attend, sa grâce t'est offerte,
La robe est prête, Il veut t'en revêtir.
Entre, tandis que la porte est ouverte !



Job.

II.

Le discours d'Elihu.

« Un interprète, un d'entre mille »
(Job XXXIII, 23 ; Ecclés. VII, 28).

Chap. XXXII-XXXVII.

Quelque injustes qu'aient été les accusations portées contre Job par ses trois amis, elles eurent néanmoins pour heureux effet de l'amener à se reconnaître ouvertement comme un homme qui se confiait dans sa propre justice. Cela mit au jour le mal qui était dans son cœur, et Job fut ainsi préparé à recevoir les paroles d'Elihu comme celles d'un messenger de grâce, envoyé vers lui de la part de Dieu.

Jusque là, Job n'avait pas encore fait la connaissance de son propre cœur, et c'est ce qui l'empêchait de comprendre les voies de Dieu à son égard. Pour les comprendre, il avait besoin d'un interprète qui les lui expliquât. Cet interprète fut Elihu, fils de Barakiel, Buzite, lequel s'était intéressé à la cause de Job, selon le désir de celui-ci (chap. IX, 33). — Et maintenant Elihu dit : « Voici, je suis pour le Dieu Fort, selon que tu en as parlé ; j'ai aussi été formé de la terre tout comme toi ; voici, ma frayeur ne te troublera point, et ma main ne s'appesantira point sur toi » (chap. XXXIII, 6-7).

Elihu était plus jeune que les amis de Job, de sorte qu'il garda le silence jusqu'à ce qu'ils n'eussent plus rien à dire. Alors, ayant entendu les raisonnements des deux côtés, il fut justement embrasé de colère, tant contre Job que contre ses amis : — contre Job, parce qu'il se justifiait lui-même plutôt que Dieu ; — contre les trois amis, parce que, non-seulement ils avançaient des arguments qui n'étaient pas propres à atteindre la conscience de Job, mais qu'ils accusaient celui-ci de toutes sortes de crimes, disant qu'il subissait de la part de Dieu les peines qu'il avait justement méritées.

Elihu savait que l'inspiration seule du Tout-Puissant rend les hommes intelligents ; c'est pourquoi, en se plaçant devant Dieu et en se confiant en Lui, il se sentit contraint d'exposer hardiment ce dont l'Esprit de Dieu l'avait rempli. Il n'avait pas une cause à lui à défendre, car personne ne lui avait rien reproché. Il était donc d'autant plus libre d'agir, comme dans la présence de Dieu, et sans acception de personnes. Et il était poussé à le faire par le fait que « les grands ne sont pas toujours sages, et les anciens n'entendent pas toujours le droit » (XXXIII, 9). Si Elihu n'avait pas les années des amis de Job, Dieu avait mis dans son cœur l'esprit de sagesse ; et cet esprit le fit parler au moment convenable.

La réponse d'Elihu porte sur les deux grands torts qu'avait eus Job dans tous ses discours * :

- * « Faites-moi entendre en quoi j'ai erré. » VI, 24.
- « Pourquoi m'as-tu mis pour l'être en butte ? » VII, 20.
- « Il a ajouté plaie sur plaie sans que je l'aie mérité. » IX, 17.
- « Il se rit de l'épreuve des innocents. » IX, 23.

1° Job mettait en avant sa propre justice presque comme de l'infailibilité.

2° Il accusait Dieu de l'avoir écrasé à tort.

Il convient cependant de rappeler en passant que Job avait dit beaucoup de bonnes choses à côté de ce qui était censurable : au fond il avait une grande confiance en Dieu, et comprenait les voies de Dieu beaucoup mieux que ses trois amis. C'est ce que Dieu, dans sa bonté, prit plaisir à reconnaître plus tard (XLII, 7).

- Tu sais que je n'ai point commis de crime, et qu'il n'y a personne qui me délivro de ta main. » X, 7.
- Montre-moi mon crime et mon péché ! Pourquoi caches-tu ta face et me tiens-tu pour ton ennemi ? » XIII, 25, 24.
- J'étais en repos, et il m'a écrasé ; il m'a saisi au collet, et m'a brisé ; et il s'est fait de moi une butte..... quoi - qu'il n'y ait point d'iniquité en mes mains.... » XVI, 12, 17.
- Je crie pour la violence qui m'est faite, et je ne suis point exaucé ; je m'écrie, et il n'y a point de jugement. » XIX, 7.
- Je ne me suis point écarté du commandement de ses lèvres ; j'ai serré les paroles de sa bouche plus que ma provision ordinaire ; mais s'il a fait un dessein, qui l'en détournera ? et ce que son âme a désiré, il le fait. Il achèvera donc ce qu'il a résolu sur mon sujet ;.... c'est pourquoi je suis troublé à cause de sa présence..... Car le Dieu Fort m'a fait fondre le cœur. » XXIII, 12-16.
- Le Dieu Fort a mis mon droit à l'écart..... J'ai conservé ma justice, et je ne l'abandonnerai point. » XXVII, 2-6.
- J'étais revêtu de la justice ; elle me servait de vêtement. » XXIX, 14.
- Dieu a changé mon vêtement par la grandeur de sa force. » XXX, 18.

Mais Job croyait que l'homme, par sa propre justice, pouvait mériter la faveur de Dieu; voilà où il avait tort, et ce qui le poussait à tenir des propos rebelles vis-à-vis de Dieu. Dieu voulait lui apprendre que l'homme est sauvé par la foi, par la grâce, et non pas par les œuvres de justice qu'il aurait pu accomplir, quelque excellentes que soient celles-ci comme *fruit* de la foi et de la confiance en Dieu. Job n'avait aucune idée de la grâce souveraine de Dieu, parce qu'il ne croyait pas que le cœur de l'homme est foncièrement corrompu, et que toutes nos justices sont devant Dieu comme le linge le plus souillé (Esaïe LXIV, 6). L'homme est déchu, conçu, né et élevé dans le péché (Ps. LI, 5; Ecclés. VII, 20; 2 Chron. VI, 36). Si Dieu le châtie, c'est parce qu'il veut l'amener à la connaissance de cette grâce merveilleuse qui efface le péché, et qui pardonne au pécheur (Ps. XXXII, 1-6; Jér. XXXI, 18; Esaïe XLIII, 25; Michée VII, 19).

Elihu répond à Job sous trois points de vue, ainsi qu'on le voit dans les chapitres XXXIII-XXXV. Puis, dans les chapitres XXXVI et XXXVII, il ajoute une esquisse très intéressante des voies de Dieu en gouvernement envers l'homme. Voici les trois points de sa réponse :

1^o Chap. XXXIII. La Souveraineté de Dieu, qui fait ressortir en même temps sa grâce.

2^o Chap. XXXIV. La justice de Dieu.

3^o Chap. XXXV. Sa divinité absolue.

Les discours de Job avaient porté atteinte à ces trois vérités. Job n'avait cessé de parler de la justice; mais Elihu lui montre que ses idées là-dessus étaient erronées; et, en traitant de ce sujet, il ajoute que Job a

parlé sans intelligence, et que la conséquence légitime de ses paroles serait de consacrer le péché, de faire primer l'iniquité (XXXIV, 35-37). La raison en était que Job n'envisageait la justice qu'à un point de vue entièrement humain. Aveuglé par cette préoccupation, son esprit ne pouvait pas se reposer sur la justice essentielle de Dieu Lui-même ; et il résistait en face à toutes les voies de Dieu à son égard, voies qu'il ne pouvait pas comprendre.

Le discours d'Elihu est un résumé admirable des principes du gouvernement de Dieu envers les hommes en tout temps, surtout envers ses enfants. Ces principes étant éternels ne sont nullement changés par la pleine manifestation de la vie, la grâce et la vérité que Jésus a mises en évidence par son évangile. Nous ajouterons donc quelques courtes considérations sur ces vérités, dont la connaissance et la réalisation par la foi font notre bonheur ici-bas.

§ I. LA SOUVERAINETÉ DE DIEU (XXXIII).

« Dieu sera toujours plus grand que l'homme mortel. » Il n'a pas à nous rendre compte de toutes ses actions (XXXIII, 12, 13).

Dieu considère les voies de l'homme ; Il sait à quoi tend l'orgueil du cœur naturel ; et souvent par le châtimement, par la maladie surtout, Il veut le détourner du mauvais chemin, ou bien l'empêcher d'y entrer ; car Il a des voies de grâce à son égard. Il le réduit jusqu'au bord de la tombe, et lui fait ainsi comprendre la vanité de toutes choses ici-bas. Quand on est en face de la

mort, on est bien obligé de reconnaître que, tôt ou tard, il faudra lâcher les choses auxquelles on tenait le plus. Dans cet état de faiblesse et de défaillance, l'homme est disposé à écouter le messager que Dieu lui envoie, — quelqu'un qui lui exposera les voies de Dieu à son égard, et qui lui parlera de la propitiation que Dieu a trouvée afin de garantir son âme de la fosse. Tel était Elihu pour Job qui, dans ce moment, souffrait si cruellement dans son pauvre corps meurtri. Tel a été maint enfant de Dieu, qui a apporté au malade, au mourant, les bonnes nouvelles de la grâce de Dieu, de cette merveilleuse rédemption que Christ a accomplie dans sa mort.

Combien de fois cette expérience n'a-t-elle pas été faite ? Quand on jouit de la santé, de la force de la jeunesse, on ne prête pas l'oreille à la grâce de Dieu. Ce n'est que quand Dieu nous a ôté tout ce en quoi notre âme se confiait si follement, qu'on accepte avec avidité la grâce et le pardon que Dieu nous offre. On voit alors qu'il n'y a pas de temps à perdre. Faut-il que Dieu en agisse ainsi vis-à-vis de vous, chers enfants ? ou voulez-vous vous rendre maintenant à son invitation, et venir à Jésus tels que vous êtes ?

Christ est la propitiation que Dieu a trouvée. Christ est aussi, dans un sens, le Messager, l'Interprète, un d'entre mille, pour annoncer la bonne nouvelle. « Étant venu, Il a évangélisé la paix à vous qui étiez loin et à ceux qui étaient près » (Eph. II, 17). « Il m'a parlé, et Lui-même l'a fait » (Esaïe XXXVIII, 15). Qui peut dire tout ce que Jésus a souffert, afin de nous amener à Dieu ? « Digne est l'Agneau qui a été immolé, de recevoir la puissance, richesse, et sagesse, et force, et

honneur, et gloire, et bénédiction » (Apoc. V, 12).

§ II. LA JUSTICE DE DIEU (XXXIV).

« Dieu ne peut pas faire de l'injustice » (XXXIV, 10). Quoiqu'il en soit, il faut donc que nous nous soumettions à Lui. — Si nous ne comprenons pas Ses dispensations, il faut également les accepter, parce qu'IL est juste et que toutes Ses voies sont parfaites. En acceptant le châtement comme bon, en reconnaissant qu'on a quelque chose à apprendre, il faut s'humilier en disant : « Je ne pécherai plus ; et toi, Seigneur, enseigne-moi ce qui est au-delà de ce que je vois ; et si j'ai mal fait je ne continuerai plus » (XXXIV, 31-32).

Celui qui confesse et qui délaisse ses péchés obtiendra miséricorde (Prov. XXVIII, 13). En outre le châtement est toujours une preuve de l'amour de Dieu ; car Il châtie tout enfant qu'Il agrée (Hébr. XII, 5-7).

§ III. LA DIVINITÉ ABSOLUE DE DIEU (XXXV).

Tout ce que l'homme peut faire, soit en bien, soit en mal, n'affecte Dieu en rien. On peut nuire à ses semblables, on peut leur être en bénédiction ; mais Dieu est de toute manière au-dessus de notre portée. Raison de plus pour chercher à comprendre toutes ses voies à notre égard, en s'humiliant devant Lui. Dieu est lumière, Dieu est amour : Il ne veut point le mal, Il se plaît pourtant à faire grâce.

§ IV. LE GOUVERNEMENT DE DIEU (XXXVI, XXXVII).

Dans son gouvernement envers le monde, Dieu ne fait pas de distinction entre ses enfants et les méchants. Il semblerait parfois que ce sont ses enfants qui trou-

vent le chemin le plus difficile à travers le monde. Est-ce que Dieu les abandonne ? Pas du tout. « IL NE RETIRE JAMAIS SES YEUX DE DESSUS LE JUSTE. » (XXXVI, 7). Quelque mauvais que soient les traitements que le juste rencontre de la part du monde, Dieu fait tout concourir au bien de celui qui L'aime (Rom. VIII, 28). Mais l'hypocrite n'invoquera pas Dieu au temps de sa détresse, et il périra.

Il se peut quelquefois qu'une nuée vienne intercepter les rayons de la gloire de Dieu dans nos cœurs. La communion avec Lui a été interrompue par quelque folie, quelque légèreté, quelque inconséquence, quelque marche à côté de la vérité qui est en Christ. Dieu veut dissiper cette nuée qui empêche la communion de ses enfants avec Lui ; « Il la dissipe à force d'arroser » (XXXVII, 11), et la pluie qui en résulte figure le châtiement tombant sur celui qui a mal agi. Mais quand la nuée est dissipée, le soleil resplendit de nouveau dans toute sa force, dans toute sa gloire. — Voilà l'heureuse fin que Dieu avait en vue depuis le commencement ; Il a appelé ses enfants à la communion avec son Fils, notre Seigneur Jésus-Christ ; Il est fidèle, Il veut donc qu'ils jouissent de cette communion. Quelle grâce, quelle bonté de sa part ! Qui connaît « le balancement des nuées, les merveilles de Celui qui est parfait en science ? » (XXXVII, 16).

La plupart d'entre vous, chers enfants, n'ont pas encore eu l'occasion de faire connaissance en pratique avec ces voies de Dieu. Mais si Jésus tarde quelque temps, et si Dieu vous accorde la vie sur cette terre, vous ferez sans doute ces expériences. Que Dieu vous

accorde de les faire en communion avec Lui, comme ses bien-aimés enfants ! Pour cela, il faut que vous donniez votre cœur à Jésus maintenant.

Mais il y a, dans ce qui vient de nous occuper, un enseignement dont vous pouvez dès à présent profiter pleinement. Il s'agit de l'exemple d'Elihu qui montre tant de respect pour les vieillards, et tant de confiance en Dieu. Il ne se met pas en avant jusqu'à ce que Dieu l'appelle et l'y contraigne.

Nous réservons pour le prochain numéro, si Dieu le veut, quelques remarques sur la fin des voies de Dieu envers son bien-aimé serviteur Job.



« Je viens, Maman ! »

I.

« Julie ! Julie ! » appela une voix du haut de l'escalier.

Point de réponse.

« Julie ! Julie ! » répéta la même voix plus haut qu'auparavant.

Cette fois encore il n'y eut aucune réponse. Où se tenait donc celle qu'on appelait ? — Elle était assise tranquillement dans un confortable fauteuil de la salle



à manger, et semblait plongée dans la lecture d'un livre qu'elle avait reçu de la bibliothèque de l'école. Néanmoins la petite Julie, qui avait douze ans, avait très bien entendu l'appel de sa maman ; mais elle avait la mauvaise habitude de ne jamais répondre immédiatement, et d'ordinaire elle n'obéissait que lorsqu'on n'avait plus besoin de ses services. Bientôt après la même voix cria : « Dina ! Dina ! » et au même instant une petite voix frêle répondit :

« Je viens, maman ! »

En même temps on entendit dans l'escalier le pas rapide d'une enfant. Au premier abord les joues de Julie se couvrirent d'une légère rougeur, quand elle

entendit sa petite sœur, qui avait plusieurs années de moins qu'elle, obéir aussitôt à l'appel de sa mère. Mais comme elle ne voulait pas se déranger, elle fut au fond bien aise de continuer sa lecture. Bientôt on entendit la petite Dina fredonner une chanson en berçant son petit frère, pour l'endormir ; et Julie se félicita d'être déchargée de ce soin ennuyeux.

« Où étais-tu ce matin, Julie ? » demanda la mère à dîner.

« Je n'étais pas dehors, maman, » répondit Julie un peu confuse.

« Dans tous les cas, il faut que tu aies été quelque part, » continua la mère. « Ton petit frère pleurait, et voulait qu'on le berçât ; c'est pour cela que je t'ai appelée, et si haut qu'on pouvait certainement m'entendre dans toute la maison. Ne m'as-tu pas entendue ? »

« Oui, maman, » dit Julie à voix basse ; « je t'ai entendue, et j'allais venir lorsque tu as appelé Dina. Comme elle est arrivée tout de suite, je suis restée assise, pensant que tu n'avais plus besoin de moi. »

« Je n'ai appelé ta petite sœur que parce que tu n'avais pas répondu, » dit la mère sérieusement. « Je n'aurais pas voulu déranger cette chère enfant, car je savais qu'elle désirait finir un petit sac à ouvrage pour sa tante. Mais, comme une enfant obéissante, elle a quitté son ouvrage pour arriver au premier appel. »

Julie rougit, écouta en silence les remarques de sa mère, et promit de faire mieux à l'avenir. Nous verrons bientôt, chers jeunes amis, si elle tint parole.

II.

Plusieurs mois se sont écoulés depuis cette pénible

conversation. L'hiver est venu avec ses flocons de neige et ses chandelles de glace. Julie est de nouveau assise dans le bon fauteuil, qui était proprement destiné à des gens plus âgés qu'elle, et qu'on plaçait près du poêle. Mais, hélas ! la pauvre enfant se laissait volontiers aller à la paresse, et elle trouvait même extrêmement fatigant de jouer avec son petit frère qui commençait seulement à marcher, et avait besoin d'une surveillance continuelle. Elle réfléchissait avec mauvaise humeur à sa position difficile. Combien elle enviait les enfants qui n'avaient pas besoin de s'amuser avec leurs petits frères et sœurs ! Dans ce moment sa mère appela de nouveau :

« Julie ! Julie ! »

Cette fois encore Julie ne répondit pas, mais elle resta assise sans bouger. Elle était tellement habituée à se laisser appeler deux ou trois fois, qu'il ne lui venait pas même à l'esprit de répondre ou d'aller. — Si maman a vraiment besoin de moi, pensa la désobéissante enfant, eh bien ! elle m'appellera encore une fois.

(A suivre, D. V.)



Erratum : Page 12, ligne 11 ; au lieu de : la justice de Dieu, lisez : la justice qu'exigeait la loi de Dieu.



Job.

III.

La fin du Seigneur.

« Vous avez vu la fin du Seigneur, savoir
que le Seigneur est plein de compassion
et miséricordieux » (JACQUES V, 11).

Chap. XXXVIII-XLII.

Quand Elihu « l'interprète » eut accompli sa mission auprès de Job, l'Éternel Lui-même prend l'affaire en main; et c'est du milieu d'un tourbillon qu'il vient parler à Job.

Elihu lui avait clairement exposé les voies de Dieu à l'égard de l'homme, en établissant que la base de ces

voies sont des desseins de grâce, et non point des voies arbitraires. A présent, Dieu va mettre à l'épreuve la science de Job, et cette propre justice dont celui-ci s'était tant vanté. Mais Dieu, en lui montrant les égarements de son intelligence, veut aussi atteindre sa conscience et gagner les affections de son cœur; et, tout à l'heure, nous verrons le résultat de cette intervention divine.

I. Dans les chapitres XXXVIII, XXXIX, l'Éternel s'occupe de la première question — celle de la science de Job : « Qui est celui-ci qui obscurcit le conseil par des paroles sans science? Ceins maintenant tes reins comme un vaillant homme, je t'interrogerai, et tu me feras voir quelle est ta science » (XXXVIII, 3).

L'Éternel parle ensuite de sept exemples de Sa sagesse infinie dans l'œuvre de la création, et dans la manière dont il gouverne les lois de la nature. Ce sont :

1° (vers. 4-7) La terre balancée dans l'espace, sans appui.

2° (vers. 8-11) La mer, renfermée dans ses justes limites.

3° (vers. 12-15) La lumière manifestant tout, et chassant le mal.

4° (vers. 16-21) Les ténèbres et l'ombre de la mort, qui existent malgré la lumière, mais qui se tiennent dans leur lieu assigné.

5° (vers. 22-30) Les trésors de la neige, de la grêle, du vent, des éclairs, des tonnerres, de la pluie et du froid.

6° (vers. 31-33) Les étoiles, leur arrangement, et l'ordre parfait du mouvement des planètes.

7° (vers. 34-38) Le pouvoir de faire pleuvoir à volonté.

Puis, au chap. XXXIX, l'Éternel donne dix exemples détaillés de son pouvoir sur les animaux, qui n'ont pas la capacité de raisonner, mais qui ne remplissent pas moins le rôle que Dieu leur a départi. Ce sont : le lion, le corbeau, le chamois, l'âne sauvage, la licorne, le paon, l'autruche, le cheval, l'épervier et le vautour.

Job n'avait, jusqu'ici, nullement songé à se rendre compte des habitudes des animaux ; c'étaient de toute manière des choses au-dessus de sa portée. Ce n'étaient là cependant que de petits détails parmi les œuvres du Dieu Tout-puissant.

Tout cela fit sentir à Job sa petitesse et son ignorance ; il répond à l'Éternel, en disant : « Voici, je suis un homme vil ; que te répondrais-je ? Je mettrai la main sur ma bouche. J'ai parlé une fois, mais je ne répondrai plus ; j'ai même parlé deux fois, mais je n'y retournerai plus. » Pauvre Job ! Toute sa sagesse s'en est allée maintenant. Il est cependant sur le bon chemin. « Il devient fou afin de devenir sage » (1 Cor. III, 18).

II. Il restait encore la question de sa propre justice, — question beaucoup plus grave que celle de sa science. Job avait condamné Dieu pour se justifier lui-même. Dieu a déjà fait ressortir la folie d'un tel procédé, en montrant que Job ne possédait pas même la première qualité nécessaire pour juger des voies de Dieu, c'est-à-dire qu'il ne les *comprendait* pas ! Mais il restait à faire peser sur sa conscience le danger qu'il courait pour

lui-même, en osant ainsi résister à Dieu. — C'est là le sujet des chapitres XL et XLI.

L'Éternel lui dit, pour la seconde fois : « Ceins maintenant tes reins comme un vaillant homme ; je t'interrogerai et tu m'enseigneras. » Puis Il lui jette un défi de se parer de magnificence et de grandeur, de se revêtir de majesté et de gloire, — de répandre les ardeurs de sa colère, de mettre tout en règle sur la terre : « Regarde tout orgueilleux, abaisse-le, et froisse les méchants sur place. » Or Job savait qu'il ne pourrait, ni n'oserait le faire. Mais Dieu veut lui faire sentir plus vivement encore son manque de puissance et son manque de courage.

Dans ce but, Il lui parle de deux animaux : le bélémoth* à côté duquel le plus fort semble faible, et le léviathan**, cette bête terrible, en présence de laquelle le cœur du plus hardi est rempli d'effroi. « Il n'y a point d'homme assez courageux pour le réveiller : qui est-ce donc qui se présentera devant Dieu ? »

Sans force et sans courage, qui peut faire valoir la justice ? Comment donc oser se présenter devant Dieu ? Job se trouvait maintenant dans la présence de l'Éternel Lui-même, et jamais il ne s'était vu aussi misérable. — Dieu lui parlait en grâce ; Il ne voulait pas l'écraser comme Il aurait pu le faire. Mais la grâce ne faisait qu'augmenter sa confusion et sa détresse. Toutes les souffrances de son corps ulcéré n'étaient

* Il paraîtrait que le bélémoth est une espèce d'éléphant, ou bien l'hippopotame.

** Tout ce qui est dit du léviathan, a été remarqué également à l'égard du crocodile.

rien, en comparaison de ce que sa propre misère lui faisait ressentir au fond de son âme. Mais Dieu le soutient ; et la confiance que Job a en Lui resplendit dans tout son éclat. Il confesse son ignorance, sa folie et son péché. Il se jette entre les bras de l'Éternel en comptant sur sa grâce : « Écoute maintenant, dit-il, et je te parlerai ; je t'interrogerai, et tu m'enseigneras ; j'avais ouï parler de toi, mais maintenant mon œil te voit ; c'est pourquoi j'ai horreur de moi, et je me repens sur la poudre et sur la cendre » (chap. XLII, 5, 6). Job exalte Dieu : « Je sais que tu peux tout, et qu'on ne te saurait empêcher de faire ce que tu penses » (vers. 2), et il s'abaisse lui-même dans une sincère repentance. C'est tout ce que Dieu demandait, afin de pouvoir bénir son bien-aimé serviteur. Quel Dieu de grâce !

Une chose est digne de notre attention : c'est que, sauf une seule exception (chap. XII, 9), le nom de Jéhovah (l'Éternel) n'est pas mentionné depuis le chap. II jusqu'au chap. XXXVIII. Jéhovah est le nom de grâce que Dieu prend, quand Il entre en relation avec l'homme pécheur. Il est Celui qui ne change jamais de dessein — qui a le même vouloir pour accomplir ses bénédictions qu'Il avait de pouvoir pour les promettre. Dans tous les chapitres que nous avons passés en revue, Dieu prend le nom de Jéhovah. Il veut le bien, Il est amour. Il veut, par la repentance, préparer le cœur à recevoir ses bénédictions. Une fois qu'on a été amené là, Dieu est libre d'agir selon les besoins de son cœur d'amour.

La repentance est le jugement de soi-même, dans la présence de Dieu, en se plaçant sous l'effet de Sa pénétrante lumière ; tout en ayant le cœur rassuré par la

connaissance de Sa grâce. On ne peut pas se repentir loin de Dieu; car ce n'est que dans Sa présence qu'on peut apprendre à se connaître; ainsi que Job le dit : « Maintenant mon œil te voit, *c'est pourquoi j'ai horreur de moi.* »

Voilà, chers enfants, où il faut en venir si l'on veut la bénédiction. Le cœur est entièrement méchant; mais Dieu a voulu notre bien. Il nous invite à venir auprès de Lui. Il ne peut pas nous bénir aux dépens de la justice et de la sainteté. C'est pourquoi, ayant satisfait à la justice par le sacrifice de notre Seigneur Jésus Christ pour le péché, Il peut maintenant adopter comme enfant le pauvre pécheur, qui reconnaît son état de perdition, et qui se soumet à Christ.

L'histoire de Job ne se termine pas ici. « La fin du Seigneur » n'est pas encore manifestée. La colère de l'Éternel était embrasée contre les trois amis de Job. Ils avaient réduit celui-ci à l'extrémité, ils avaient ajouté à sa douleur, obscurci les voies de Dieu à son égard. Ils devaient maintenant présenter leur sacrifice, et Job prierait pour eux. L'Éternel donc exauça la prière de Job, et tira celui-ci de sa captivité quand il eut prié pour ses amis. Alors l'Éternel rendit à Job le double de tout ce qu'il avait eu.

Job avait auparavant tenu de Dieu tous ses biens. Il savait que Dieu donnait, et que Dieu pouvait ôter. Mais maintenant il a une connaissance personnelle de Dieu, qu'il n'avait jamais goûtée jusqu'alors. Dieu était son Libérateur, son Rédempteur, aussi bien que son Bienfaiteur. Job n'avait pas besoin de mettre en avant sa propre justice; car Dieu se chargeait mainte-

nant de lui donner un caractère, et de le faire valoir. Tous ses anciens amis, ses anciennes relations l'entourent de nouveau, et sa gloire temporelle est, de toute manière, doublée. La vignette, en tête de notre article, le représente, selon sa propre prière deux fois exaucée (voyez le chap. XXIX), non plus même comme il était auparavant, mais comme étant bien autrement béni et honoré. L'affligé et l'orphelin courent à lui pour des secours. Dieu lui donne le double des possessions qu'il avait eues (comparez XLII, 12-13 avec I, 2-3). Ses enfants seuls ne sont pas plus nombreux qu'auparavant, — preuve touchante que les autres lui étaient gardés pour le ciel.

Et Job vécut, après ces choses-là, 140 ans; et vit ses fils, et les fils de ses fils, jusqu'à la quatrième génération. Puis il mourut, âgé et rassasié de jours.

Quel récit merveilleux de la grâce et de la fidélité de Dieu nous avons dans cette histoire. Dieu aime nous amener dans sa proximité; et Il aime que nous le priions, afin de pouvoir exaucer notre prière.

Bien qu'il y ait, dans l'histoire de Job, beaucoup de choses au-dessus de la portée de plusieurs d'entre vous, chers enfants, je suis sûr que vous aimez néanmoins le livre de Job. Que de consolations on y trouve pour ceux qui sont affligés; que d'explications il renferme des voies de Dieu, en gouvernement et en grâce; que de secrets de notre cœur trompeur y sont dévoilés!

Chers enfants, Dieu veuille vous faire connaître, par le moyen du Saint-Esprit, ce que c'est que la repentance, et vous apprendre à reposer votre cœur dans la pleine révélation de Sa grâce et de Son amour, qu'Il a manifestés en Jésus-Christ!



« Je viens, Maman ! »

(Suite et fin de la page 60.)

Mais cette fois-ci sa mère n'appela pas deux fois. Au lieu de cela, Julie entendit des cris lamentables poussés par son petit frère ; et ces cris devinrent si forts que Julie se leva enfin pour s'informer de leur cause. En sortant de la salle à manger, elle s'aperçut que tout le personnel de la maison courait avec effroi vers la chambre des enfants. Que pouvait signifier tout ce bruit ? Elle se hâta aussi de monter. Mais quelle ne fut pas sa terreur quand, en entrant dans la chambre où l'enfant criait encore, elle vit sa mère étendue sur le plancher, près d'une chaise, et sans mouvement, pâle comme la mort, puis quelques pas plus loin, le petit qui se roulait avec ses vêtements enflammés, en poussant des gémissements douloureux. Quel spectacle ! — Par bonheur, on réussit à éteindre le feu. Aux appels des domestiques, le père était aussi arrivé. On envoya aussitôt chercher le médecin, lequel arriva bientôt dans sa voiture. Tandis qu'il pensait les brûlures de l'enfant, le père tâchait de rappeler à la vie sa femme évanouie. Après de longues tentatives, qui semblaient devoir rester inutiles, on parvint enfin à la ranimer, et elle ouvrit les yeux.

Lorsque tout fut un peu rentré dans le calme, la mère raconta qu'elle était occupée avec l'enfant, quand tout à coup elle éprouva un violent malaise, et se sentit tomber en défaillance. Au même moment l'enfant grimpait justement sur une chaise, et il étendait sa pe-

lente main pour attraper une boîte d'allumettes. Dans son angoisse, la mère avait encore trouvé la force de se lever de sa chaise, pour appeler Julie ; mais elle n'avait pu l'appeler qu'une seule fois, et elle était tombée à terre, évanouie.

« Peut-être, ajouta cette bonne mère, ma voix a-t-elle été trop faible pour se faire entendre ; car tout de suite après j'ai perdu connaissance. »

Julie pâlit beaucoup en entendant ces derniers mots. Mais lorsqu'elle vit le regard de son père s'arrêter sur elle, comme pour pénétrer jusqu'au fond de son cœur, il lui sembla que le plancher cédait sous ses pieds. Le reproche que ce regard exprimait devint insupportable pour elle. Couvrant alors sa figure de ses deux mains, elle s'élança hors de la chambre, et s'enfuit dans un endroit tout à fait retiré, au grenier. Là, pendant le reste de la journée, elle s'abandonna aux pensées les plus amères, et les remords ne lui laissèrent pas un instant de repos. Oh ! comme elle sentait douloureusement l'aiguillon de sa conscience coupable ! — Si Charles meurt, se disait-elle, ce sera ma faute. Je suis sa meurtrière, et je n'aurai jamais une heure de tranquillité sur la terre. Oh ! combien je suis malheureuse !

Aucune larme ne vint alléger sa douleur, car son angoisse était si grande qu'elle ne pouvait pas pleurer. Elle n'osait plus paraître devant son père et sa mère, quand même elle aurait tant aimé savoir quelque chose de son petit frère. Enfin le soir arriva, et la nuit sombre répandit l'obscurité dans la petite chambrette ; cependant Julie ne s'en aperçut point, car son pauvre cœur était trop préoccupé du malheur dont elle était la cause. Mais avec la nuit vint le froid, et elle com-

mença à grelotter de tous ses membres ; mais elle n'y fit pas attention, car les remords qui remplissaient son âme d'amertume lui faisaient oublier tout le reste.

« Oh ! si j'avais pourtant obéi à ma bonne mère ! » soupirait-elle, le cœur serré. « Oh ! quel affreux malheur, quelle affliction pour elle, et pour nous tous, si le petit Charles venait à mourir ! Oui, je suis une enfant méchante et désobéissante. Que de fois maman m'avait avertie, et que de fois j'avais promis de me corriger, mais jamais je n'ai tenu ma promesse ! »

Le vent froid de la nuit pénétra en mugissant par l'étroite lucarne, comme pour venir se joindre aux gémissements douloureux de Julie. Elle frissonna involontairement ; et, dans son angoisse, elle se mit à prêter l'oreille aux bruits de la maison, pour tâcher de savoir ce qui se passait. — Pauvre enfant !

III.

Au bout d'un moment, il lui sembla que des pas s'approchaient doucement de son obscure retraite. En effet, la porte s'ouvrit bientôt, et une main vint se poser affectueusement sur son épaule ; mais Julie ne put distinguer qui c'était ; et comme elle reculait pour se réfugier dans un coin, deux bras entourèrent tendrement son cou ; et aussitôt, reconnaissant sa chère mère, elle s'écria :

« Oh ? maman, que je suis malheureuse ! »

La mère pressa l'enfant repentante sur son cœur et dit d'une voix émue : « Je le crois, ma pauvre enfant. Tu as dû faire pénitence pour ta désobéissance. Mais viens ; je ne veux pas que tu restes davantage ici, au

froid; car tu tomberais malade. Tes mains sont déjà presque glacées.»

Julie ne s'était pas attendue à des paroles aussi douces et à un traitement aussi bienveillant. Elle savait qu'elle avait mérité d'amers reproches. Aussi la tendresse de sa mère remua son cœur plus profondément que ne l'eût fait la punition la plus dure. Elle se jeta en sanglotant dans le sein maternel, en disant :

« Oh maman ! j'ai mal agi envers toi et envers mon petit frère ! C'est par ma faute qu'il souffre tellement et qu'il ! »

« Console-toi, mon enfant ! » interrompit la bonne mère. « En effet tu as péché gravement, et ta désobéissance aurait pu avoir les plus tristes conséquences. Mais voici, Dieu a veillé sur la vie de ton petit frère. Quoiqu'il ait plusieurs brûlures, le médecin pense que le Seigneur nous laissera ce cher enfant. Oui, en effet, le Seigneur a détourné une grande affliction de notre maison. Qu'il en soit loué ! Après avoir crié pendant longtemps, le petit s'est endormi profondément, et ce sommeil lui fera du bien. J'ai envoyé la bonne auprès de lui, tandis que je venais te chercher. La petite Dina est bien inquiète à ton sujet, et elle désire te voir. »

Toujours sanglotant, Julie se serra contre sa mère ; et, durant bien des minutes, l'émotion l'empêcha de prononcer une seule parole. Enfin elle dit d'un ton plein de regrets :

« Ah ! je n'osais pas me présenter devant toi, j'avais peur que tu ne me pardonlasses jamais ma désobéissance. Et pourtant tu es si bonne. Oh ! que je suis peinée de t'avoir affligée si souvent — si souvent ! »

Les larmes étouffaient sa voix ; mais ces larmes di-

saient plus que beaucoup de paroles. Elles témoignaient d'un repentir sincère.

« Mais n'as-tu pensé qu'à ma propre tristesse, mon enfant ? » demanda la mère avec douceur.

— Non, maman, » répondit Julie. « Ma conscience me dit que j'ai péché contre le Seigneur. Je voulais prier, mais je ne le pus. Il me semblait que j'étais bannie de Sa présence. Oh ! maman, prie donc que Dieu me pardonne tous mes péchés, et qu'il fasse de moi une enfant docile et obéissante. »

« Le Seigneur Jésus était soumis à ses parents, lorsqu'il était un enfant ; et pendant toute sa vie il fit toujours la volonté de Son Père qui est dans les cieux. Mais maintenant, après avoir donné sa vie pour les pécheurs, et s'être assis à la droite de Dieu, Il donne à tous ceux qui viennent à Lui avec foi, une parfaite rémission, et une paix que le monde ne peut ni leur donner, ni leur ôter. Tourne-toi vers Lui, mon enfant ; confesse-lui tes fautes, ton égoïsme, ton amour pour tes aises, ton aversion pour servir les autres. Répands tout ton cœur dans le Sien. Celui qui a découvert à tes propres yeux ton cœur pécheur, et qui a détourné dans Sa miséricorde les tristes conséquences qu'aurait pu avoir ta désobéissance, sera encore plus disposé que moi à te pardonner les péchés. Son sang purifie de tout péché ; et Il appelle à Lui tous ceux qui sont fatigués et chargés. Si tu peux faire cela, ce jour de malheur se changera, pour notre joie à tous, en un jour de bénédiction pour toi. Car tu auras appris, non-seulement à obéir lorsqu'on t'appelle, mais à te rendre utile à ceux qui t'entourent, en les prévenant par

amour. Maintenant viens, mon enfant ; la petite Dina t'attend impatiemment.»

Julie suivit sa mère. A leur entrée dans la chambre, vous auriez dû voir le sourire radieux de la petite Dina. Alors Julie s'élança en pleurant dans les bras de cette sœur, qu'elle aimait maintenant doublement. Ensuite elle courut à la chambre des enfants, où était le petit malade souffrant. Il dormait encore ; et elle ne voulut pas que personne d'autre qu'elle le veillât pendant la nuit.

La mère rendit grâces à Dieu du changement béni qu'Il avait opéré dans le cœur de sa fille ; car, quoique Julie s'oubliât encore souvent par la suite, il demeura néanmoins toujours évident que l'œuvre opérée dans son âme n'avait pas été produite autrement que par le Saint-Esprit.



Le dernier cantique.

Lorsque, le dimanche après-midi, l'horloge d'une ville bien connue sonnait quatre heures, on voyait une troupe d'enfants se diriger du côté d'une maison située dans une ruelle. Là demeurait un cher monsieur, qui se faisait une joie de réunir autour de lui ces petits auditeurs, pour leur parler de Jésus, le grand et céleste ami des enfants. Et ce monsieur savait raconter d'une manière fort intéressante, et les enfants l'écoutaient avec la plus grande attention. Plusieurs d'entre eux furent amenés à réfléchir sérieusement aux paroles

qu'ils entendaient, et à ouvrir leurs cœurs de bonne heure au Sauveur.

L'écolier le plus attentif était le petit Jean. C'était un garçon extrêmement aimable. On ne pouvait le connaître sans l'aimer. Quand les quatre coups de l'horloge se faisaient entendre, il était déjà assis sur son banc; et quand le maître priait, lisait ou racontait, chaque mot touchait son jeune cœur. Les larmes de joie qui coulaient parfois sur ses joues pâles faisaient deviner ce qui se passait dans son cœur. Alors toute trace de chagrin disparaissait, comme le brouillard devant les chauds rayons du soleil.

Mais quoi? Est-ce que le petit Jean avait déjà des chagrins et des afflictions? Ceux d'entre vous, mes jeunes lecteurs, qui avez le bonheur d'avoir des parents pieux, vous ne pouvez guère vous représenter quelle était la position du petit Jean. Mais vous comprendrez, je pense, son chagrin, si je vous apprends que son père père était ivrogne. Combien de fois il avait vu couler les larmes de sa mère désolée, et entendu ses soupirs; que de fois il avait été témoin des querelles domestiques; que de fois il avait enduré lui-même les traitements les plus rudes de son malheureux père! Chez lui, il n'entendait point de prières, point de lectures de la Bible; rien que des juréments et des blasphèmes qui rendaient leur demeure semblable à une antichambre de l'enfer. Point de travail, mais la fainéantise et la prodigalité; aussi la ruine et la misère ne tardèrent pas à se montrer.

Ainsi, chers jeunes lecteurs, vous serez contents comme moi, de savoir que le petit Jean pouvait oublier ses chagrins durant une heure, chaque dimanche. Avait-il

donc trouvé dans son Sauveur bien-aimé la vraie source à laquelle il pouvait puiser de riches consolations et toutes forces. Oui, car ce qu'il entendait à l'école, il le serrait dans son cœur et l'emportait à la maison; et cela lui permettait de supporter facilement, et sans murmures, les mauvais traitements qu'il avait à endurer.

Et ce n'était pas tout. Il savait que le Seigneur était partout avec lui. Souvent même, tandis que le père vociférait dans la maison, le petit garçon à genoux, dans un coin reculé, priait pour le malheureux. C'étaient des moments bénis pour son cœur. Toute frayeur disparaissait alors, et son âme était abondamment consolée et soutenue.

Un soir le père rentra ivre, comme de coutume. La mère gronda, se répandit en lamentations; mais l'enfant alla dans son coin. L'ivrogne comprit-il l'intention de son enfant? Il le paraît. A peine Jean était-il agenouillé, et élevait-il son cœur en haut, que son père s'élança sur lui; et, le saisissant brutalement par le bras, il lui dit :

— Que fais-tu là, garçon?

Jean se leva tout confus et un cri de terreur s'échappa involontairement de ses lèvres. Mais bientôt il reprit courage, et fixant ses yeux bleus sur son père irrité, il lui répondit doucement :

— Mon père, je priais pour toi!

L'homme fit un pas en arrière. Quelque simples que fussent ces mots, ils ne manquèrent point leur effet. Les traits du buveur devinrent livides; il semblait qu'une épée à deux tranchants eût traversé son cœur. C'était donc pour lui, misérable père et mari dénaturé,

pour lui qui ne savait que jurer et blasphémer Dieu, que son enfant faisait monter des soupirs à Dieu. Il se tut pendant longtemps, et une violente lutte se passa en lui-même. Mais bientôt la rougeur de la colère reparut sur ses traits ; et il repoussa furieusement le petit garçon, en lui criant : — Que je ne te trouve plus à genoux, entends-tu, garçon ? Jamais, je te le répète, je ne souffrirai rien de semblable !

— O papa ! dit l'enfant, je t'aime beaucoup, j'aime aussi maman ; mais j'aime encore mieux le bon Sauveur, car il est mort pour mes péchés sur la croix. C'est pour cela que je ne peux pas cesser de le prier, même si tu me bats. Mais puisque tu me défends de prier ici, je ne le ferai plus.

Le père sortit de la chambre en grommelant. Le garçon tint parole. Et ce fut dehors, sous les arbres de la campagne, qu'il continua ses entretiens enfantins avec Dieu et son Sauveur, demandant avec ardeur la conversion de ses parents. Le Seigneur Jésus lui devenait chaque jour plus précieux. Dans ses entretiens avec Lui il oubliait ses peines et ses chagrins.

Mais ce cher enfant ne devait pas séjourner longtemps sur cette terre. Ses joues pâlissaient et maigrissaient de plus en plus, et ses forces baissaient visiblement. Enfin, il fut bientôt obligé de garder le lit. Mais qu'il faisait bon voir son joyeux regard ! Et sur ses lèvres il n'y avait pas une plainte !

— Ma chère mère, dit-il un soir, bientôt je quitterai cette chambre froide, pour aller dans ma céleste patrie, où il n'y aura plus de nuit, et où l'on n'a plus besoin d'une lampe. Je ne serai plus pour longtemps ici-bas. Je vais là où toutes les larmes seront essuyées, où je

serai toujours auprès du Seigneur. Mais, chère maman ! combien j'aimerais voir encore une fois mon père avant de m'en aller. Veux-tu lui dire de venir ?

Profondément émue, la mère sortit de la chambre, et fit appeler son mari, qui était attablé dans le cabaret voisin au milieu de ses camarades de plaisir. Plus vite qu'on n'eût osé l'espérer, il arriva auprès de son enfant ; et, appuyant son bras sur la cheminée, il dirigea ses regards ternes et à demi égarés vers le petit mourant.

— Viens plus près de mon lit, mon cher père ! murmura-t-il.

Le père s'approcha, et penchant sa tête sur le visage pâle de l'enfant, il dit :

— Tu veux donc nous quitter, mon garçon ?

— Je vais bientôt mourir, répliqua doucement le petit Jean. — Mais non, pas mourir, je vais dans ma chère patrie, qui est là-haut, au ciel, où il n'y a point de mort. Oh ! je voudrais chanter encore une fois le beau cantique :

« Je vais dans le ciel, ma patrie, où l'on ne meurt plus. » Veux-tu m'aider ?

— Mais je ne sais pas chanter, mon garçon, balbutia le père. Je ne connais pas ce cantique.

— Comment ? tu ne connais pas ce beau cantique ? demanda l'enfant du ton du plus grand étonnement.

— Eh bien, chante donc la basse pour m'accompagner. Veux-tu ?

L'œil de l'enfant mourant se fixait suppliant sur la figure silencieuse de son père. C'était trop pour le cœur de ce malheureux. L'expression de son visage, sur lequel les traces de l'ivrognerie n'étaient que trop

visibles, changea tout d'un coup. Il fondit en larmes; tandis que la mère, vaincue par son émotion, se sentait défaillir. Le doux regard de l'enfant demeurait fixé sur son père; jamais il n'avait vu de larmes dans ses yeux. Un silence solennel, qu'interrompaient seuls les sanglots entrecoupés de la mère, régnait dans la froide chambrette. Le petit rompit enfin le silence en disant : « Ne pleurez pas à cause de moi; je vais dans ma belle patrie, où il n'y aura plus de chagrins. » Puis, rassemblant toutes ses forces, il s'assit sur son lit, et entonna d'une voix faible, mais si tendre et mélodieuse, le cantique :

C'est dans le ciel, ma patrie,
Que je vais, Seigneur Jésus!
Dans le séjour de la vie :
Au ciel on ne gémit plus.

Dans ton beau ciel, ma patrie,
Avec toi, Seigneur Jésus,
Toute amertume est finie :
Au ciel on ne pleure plus.

Pour ton beau ciel, ma patrie,
Après toi, Seigneur Jésus!
Languit mon âme ravie :
Dans le ciel on ne meurt plus.

Quand il eut fini, le petit Jean, épuisé de fatigue, re-tomba sur son oreiller. Il avait chanté pour la dernière fois ici-bas son cantique favori. La mort vint poser une main glacée sur son front brûlant de fièvre. Ses lèvres, déjà blêmes, tâchaient encore de s'ouvrir, pour consoler ses parents désolés. Mais les forces étaient épuisées. Néanmoins sa figure reflétait le bonheur et la paix dont son cœur était plein. Le désir ardent qu'il

avait d'être bientôt auprès de Jésus, écartait en quelque sorte de lui toutes les frayeurs et les angoisses de la mort. Encore quelques instants, — et il entrerait dans la patrie désirée, où l'on ne gémit plus, où l'on ne pleure plus, et où l'on ne meurt plus.

Et le père ? Il entendit le dernier soupir de son enfant ; il vit s'éteindre son doux regard ; — alors son cœur se brisa. Suffoqué par les sanglots, il se précipita hors de la chambre ; et, dans ce même coin où son petit Jean avait prié pour lui, le malheureux homme s'agenouilla tout tremblant. La conscience, avec ses amères accusations, s'était réveillée. Derrière lui se déroulait toute une vie perdue ; devant lui se dressait le tribunal de Christ, où toute âme d'homme doit être manifestée. Une angoisse, pareille au désespoir, s'empara de son cœur.

Mais c'était la miséricorde de Dieu qui venait rencontrer un pécheur. Et lorsque, quelques jours plus tard, la mère aussi s'agenouilla à côté de son mari repentant, les rayons de la grâce divine pénétrèrent dans ces deux cœurs désolés. Aux pieds du Sauveur crucifié et ressuscité, ils trouvèrent tous deux la paix, et pour la première fois ils rendirent grâces et adoration à l'Agneau qui a été immolé, et qui a porté tous nos péchés. Béni soit son nom glorieux !

O chers enfants ! Qu'ils sont heureux tous ceux qui se réfugient dans le sein de Jésus ! Son sang précieux purifie de tout péché. Et *quiconque* s'approche de ce Sauveur ne sera pas repoussé ; *quiconque*, jeune ou vieux, riche ou pauvre, savant ou ignorant, honnête ou vaurien, *quiconque* vient à Lui est le bienvenu. En Lui, il y a une rémission parfaite de tout péché, puis

la gloire éternelle. Ce Sauveur est le Fils unique de Dieu : et Dieu lui-même a donné son fils bien-aimé, pour sauver des pécheurs perdus et rebelles. Chers enfants, ne méprisez donc pas ce don ineffable de la grâce de Dieu !

Le meilleur des désirs.


Seigneur ! toute ma prière,
Et que je t'offre ardemment,
C'est que mon cœur, ô bon Père !
Te soit soumis constamment.

Déjà je sais que la vie
N'est heureuse qu'en ta paix ;
Qu'autrement elle est remplie
De fautes et de regrets.

Je vois aussi ma faiblesse :
Je sens que je ne suis rien ;
Et devant toi je confesse
Qu'en moi n'habite aucun bien.

Je sais aussi que ta grâce
A daigné me recevoir ;
Et que ton amour surpasse
Ta grandeur et ton pouvoir.

Oh ! que cet amour m'apprenne
A t'aimer, mon Dieu-Sauveur !
Oui, que mon âme se tienne
Sous ton joug, ô Rédempteur !





Courage! pèlerins.

Jérémie XXXI, 12.

Jésus seul est notre lumière,
Et la foi, l'œil de notre cœur ;
Lorsque ce soleil nous éclaire,
L'œil est fixé sur le Sauveur.
Ce conseiller fidèle et sage
Nous dirige et conduit nos pas :

Dans le sentier du témoignage
 Avec Lui nous ne bronchons pas.
 Que son amour vous encourage,
 Qu'il vous soutienne de son bras,
 Qu'il vous console dans vos peines,
 Qu'il vous remplisse de sa paix,
 Que votre âme soit à jamais
 Comme un jardin plein de fontaines.

C.-F. R.



Les Proverbes de Salomon.

I.

PRÉFACE.

Chap. I, 1-7.

Nous allons maintenant, chers enfants, étudier ensemble les Proverbes de Salomon, — livre difficile sous quelques rapports, mais qui s'adresse spécialement à des enfants de tout âge. Vous aurez sans doute remarqué la répétition fréquente des mots : « *Mon fils* ; » et dans les chapitres IV, 1, et VIII, 32 : « *Enfants, écoutez.* » Ces expressions montrent clairement que l'écrivain inspiré a en vue les enfants et les jeunes gens. Cela ne veut pas dire que les instructions de la sagesse ne s'adressent qu'à ceux qui sont jeunes; et l'on trouve dans ce livre beaucoup de choses qui s'appliquent à tous les détails, à toutes les circonstances de la vie, choses qui sont, par conséquent, au-dessus de votre portée. Mais Dieu demande que le jeune enfant soit

instruit dès l'entrée de sa voie (chap. XXII, 6). C'est la « souveraine Sapience » qui se charge de le faire ; c'est à vous donc, enfants, de l'écouter. Que le Seigneur vous accorde des oreilles pour l'entendre, car bienheureux est celui qui écoute la Sagesse ! (chap. VIII, 34.)

Tâchons de recueillir ce qu'il y a de simple dans ce précieux livre. Nous dirons d'abord quelques mots sur le contenu et la division du livre entier.

Les neuf premiers chapitres forment une sorte d'introduction. A partir du chap. X, nous avons les Proverbes proprement dits. Le premier verset de ce chapitre commence textuellement ainsi : « Proverbes de Salomon. » Ces Proverbes occupent vingt chapitres, dont les cinq derniers ont été transcrits par les gens d'Ezéchias, roi de Juda. Puis, les deux chapitres qui terminent le livre sont ajoutés comme appendice ; ils contiennent, l'un (chap. XXX) les paroles d'Agur, l'autre (chap. XXXI) les paroles du roi Lémuel.

Le but des Proverbes est indiqué tout au commencement (chap. I, 2-4). Il y a quatre choses distinctes à réaliser : deux de principe, deux de pratique.

Il est dit que les Proverbes sont :

1. Pour connaître la sagesse et l'instruction ;
2. Pour entendre les discours d'intelligence ;

Ensuite :

3. Pour recevoir une instruction de bon sens, de justice, de jugement et d'équité ;
4. Pour donner du discernement aux simples, et de la connaissance et de l'adresse aux jeunes gens.

Les deux premiers sujets embrassent les principes

de la sagesse : ce qu'elle *est*, ce que l'on doit *connaître*, la manière dont elle *s'exprime*, ce que l'on doit *entendre*. — Puis, ayant connu et entendu, il faut apprendre à mettre en pratique cette sagesse, et comment l'on doit se conduire dans ce monde. Pour cela, la sagesse se met en devoir de nous donner une juste perception des choses comme Dieu les voit, — de nous instruire dans le bon sens, la justice, le jugement et l'équité ; — ensuite elle nous enseigne de quelle manière on doit se comporter dans toutes les circonstances de la vie, et elle nous donne le discernement et l'adresse nécessaires pour éviter les pièges de Satan et marcher comme les enfants de lumière.

Ne voyez-vous donc pas, chers enfants, combien il importe de bien écouter ? Sans la connaissance que Dieu nous donne, on ne sait rien, et, par conséquent, l'on ne peut rien faire qui lui soit agréable. Jésus lui-même est notre exemple parfait comme Homme dans ce monde. Il dit : « Je juge selon ce que j'entends » (Jean V, 30) ; et encore : « Selon que mon Père m'a enseigné, je dis ces choses ; et celui qui m'a envoyé est avec moi ; il ne m'a pas laissé seul, parce que moi je fais *toujours* les choses qui lui plaisent » (Jean VIII, 29). C'est de Lui aussi que parle l'Esprit Saint en Esaïe L, 4 : « Le Seigneur l'Éternel m'a donné la langue des savants, pour savoir assaisonner la parole à celui qui est accablé de maux ; chaque matin il me réveille soigneusement afin que je prête l'oreille aux discours des sages. »

Qu'il nous accorde la grâce d'être comme Lui ! Remarquez ce qui est dit ici, versets 5, 6 : « Le sage écoutera et deviendra mieux appris, et l'homme intelligent

acquerra de la prudence, afin d'entendre les discours sententieux et ce qui est élégamment dit, les paroles des sages et leurs énigmes. » N'est-il pas vrai, chers enfants, que ce qui prouve que l'on a écouté, c'est quand on met en pratique ce qui nous a été dit, c'est-à-dire quand on marche dans l'OBÉISSANCE? Comparez Jacques I, 22-25. C'est là le chemin de la liberté et le chemin du bonheur; la liberté de faire, non pas notre propre volonté, mais la volonté de Dieu, comme Jésus dit Lui-même: « Je fais toujours les choses qui Lui plaisent. » Le bonheur qu'on éprouve dans ce chemin n'est pas un bonheur passager, c'est la joie de savoir que l'œil du Seigneur est toujours sur nous; dans ce chemin, quoiqu'il arrive, Il nous sera toujours en aide, de sorte que nous n'avons rien à craindre. « Il ne retire jamais ses yeux de dessus le juste. » (Job XXXVI, 7.)

Le Seigneur Jésus prend plaisir en ceux qui marchent dans l'obéissance. Il dit que son Père les aimera, et que Lui et le Père feront leur demeure chez de telles personnes (Jean XIV, 23). Il les appelle « sa mère et ses frères, » savoir « ceux qui écoutent la parole de Dieu, et qui la mettent en pratique » (Luc VIII, 21). Dans un autre passage (Jean VII, 17), Il nous dit que le vrai moyen d'apprendre davantage et de comprendre bien quelle est la doctrine, c'est de *faire la volonté* de Dieu. Le pouvoir de faire Sa volonté, c'est de L'aimer (Jean XIV, 23).

Mais nous, qui sommes méchants, comment aimons-nous le Seigneur? C'est en apprenant que Lui nous a aimés, et qu'Il a donné son Fils unique, son Bien-aimé, pour porter nos péchés, pour souffrir à no-

tre place le jugement que nous méritons. « Nous l'aimons, parce que Lui nous a aimés le premier » (1 Jean IV, 19). Jésus est venu dans ce monde pour nous révéler tout l'amour de Dieu le Père. Il voulait nous faire entrer dans la jouissance de tout ce dont Il jouit Lui-même, en accomplissant les desseins éternels de Dieu et ce qui est dit de Lui (Prov. VIII, 31): « Mes plaisirs étaient avec les enfants des hommes. »

Le commencement de la science, c'est la crainte de l'Eternel (Ps. CXI, 10), comme la crainte de l'Eternel est la principale science (Prov. I, 7). C'est de marcher devant un Dieu que l'on connaît personnellement, en faisant ce qui Lui est agréable, comme Enoch (Gen. V, 22; Hébr. XI, 5). Ceux qui faisaient ainsi (Actes IX, 31) « croissaient par la consolation du Saint-Esprit. » C'est toujours un chemin de bonheur et de paix.

Ceux qui n'en veulent rien, Dieu les appelle des « fous. » Ils méprisent la sagesse et l'instruction. Jésus les appelle « fous et aveugles » (Matth. XXIII, 17, 19). Il se croyaient assez sages pour pouvoir se passer des enseignements du Seigneur Jésus-Christ. Ils ne voulaient pas aller à Lui pour avoir la vie (Jean V, 40). Ils croyaient voir, et ne voulaient pas aller à Jésus pour qu'Il leur ouvrit les yeux. Jésus leur dit donc : « Votre péché demeure » (Jean IX, 41); et « Vous mourrez dans votre péché » (Jean VIII, 21). Quelle terrible chose quand on sait qu'après la mort suit le jugement; et que de toute parole oiseuse même, qu'on aura dite, on rendra compte au jour de jugement (Matth. XII, 36)! Jésus nous déclare qu'il en sera ainsi.

Pensez-y, chers enfants. Dieu n'oublie pas les pé-

chés qui ne sont pas effacés par le précieux sang de Jésus. Si l'on n'est pas lavé dans ce sang efficace, tous les livres qui sont les registres de nos péchés seront ouverts contre nous, devant le grand trône blanc (Apoc. XX, 11-15). Comment pourra-t-on y répondre ? Ce sera chose impossible. Alors il s'en suivra une condamnation immédiate, et une punition pour toute l'éternité dans le feu qui ne s'éteint jamais ! Impossible d'y échapper. Nous avons à faire avec le Dieu Eternel, nous qui avons des âmes immortelles. Maintenant c'est le jour de grâce ; *aujourd'hui*, oui AUJOURD'HUI, c'est LE JOUR DE SALUT ; et Dieu ordonne aux hommes que tous, en tous lieux, *se repentent*, parce qu'Il a établi un jour auquel il doit juger en justice toute la terre habitée, par l'Homme qu'Il a destiné à cela (Actes XVII, 30, 31). *Maintenant* Jésus parle en disant : « En vérité, en vérité, je vous dis, que celui qui entend ma parole et qui croit celui qui m'a envoyé a la vie éternelle, et ne viendra pas en jugement ; mais il est passé de la mort à la vie (Jean V, 24). Oui, chers enfants, écoutez, et votre âme vivra (Esaïe LV, 3) ; écoutez, et le Seigneur vous enseignera comment il faut marcher devant Lui ; Il vous enseignera la crainte de l'Eternel (Ps. XXXIV, 11).

La crainte de l'Eternel, c'est de haïr le mal (Prov. VIII, 13) ; c'est le commencement de la sagesse (chap. IX, 10) ; c'est une source de vie pour se détourner des filets de la mort (chap. XIV, 27) ; c'est une instruction de sagesse (chap. XV, 33) ; c'est LA PRINCIPALE SCIENCE (chap. I, 7).

Que le Seigneur vous l'enseigne par son Saint-Esprit !

Voilà, dans ces sept premiers versets, ce que l'on peut appeler la préface du livre. C'est l'introduction aux neuf premiers chapitres, qui vont surtout nous occuper, si Dieu le permet. Les vingt chapitres, X-XXIX, sont le développement des quatre sujets que nous avons mentionnés plus haut, et qui sont indiqués, comme nous l'avons vu, dans les versets 2, 3, 4 du premier chapitre.



Extraits d'une correspondance.

... Je me rendis à Leipzig, et j'y séjournai du 1 au 9 octobre 187*, pour offrir au milieu du tourbillon de la foire la seule perle de grand prix à des acheteurs désireux de se la procurer sans argent et sans aucun prix (Esaïe IV, 1, 2).

Il est certainement difficile de présenter aux âmes le salut gratuit de Dieu par Christ, car elles croient toujours devoir mériter quelque chose; et il faut vraiment l'action du Saint-Esprit en nous pour nous apprendre à dire avec Paul ce qu'il exprime si fortement aux Philippiens, chap. III, 7-9: « Mais les choses qui pour moi étaient un gain, je les ai regardées, à cause de Christ, comme une perte. Et je regarde même aussi toutes choses comme étant une perte à cause de l'excellence de la connaissance du Christ Jésus, mon Seigneur, à cause duquel j'ai fait la perte de toutes, et je les estime comme des ordures, afin que je gagne Christ, et que je sois trouvé en lui n'ayant pas ma justice qui est de la loi, mais celle qui est par la foi en Christ, la

justice qui est de Dieu, moyennant la foi.» Qu'est-ce que le pauvre cœur humain aussi longtemps qu'il s'attache à ses propres œuvres et à ses mérites imaginaires?

... Pendant mon séjour, un Juif déjà âgé m'aborda, me demandant si je n'aurais pas de vieux habits à vendre.

— Je ne m'occupe pas de haillons, lui répondis-je ; j'ai à faire avec des habits qui ne s'usent et ne se déchirent jamais.

— Quels sont-ils, Monsieur?

— Esaïe les décrit au chapitre LXI^e de son livre, au verset 10, quand il parle du manteau de la justice et des vêtements du salut. Je vous demande, moi, que faut-il entendre par là?

— Je ne sais pas.

— Eh bien ! moi je le sais. Par ces expressions, le prophète désigne la grâce de Dieu que Jésus-Christ nous a acquise par ses souffrances et par sa mort, lorsqu'il est venu ici-bas ; et nous devons nous approprier cette grâce par la foi si nous ne voulons pas paraître pauvres et nus quand il reviendra pour le jugement. Lui-même l'appelle la robe de nocé sans laquelle personne ne peut entrer dans le royaume de Dieu. C'est pourquoi je vous prie de penser à vous la procurer.

— Je n'en ai pas le temps. — Et il s'en alla.

Peu de temps après (le 8 octobre), je m'approchai d'un marchand en lui disant : — Le jour de paiement est cette semaine. Le dernier jour de rétribution viendra aussi pour nous tous, mais quand?

— On n'en sait rien.

— Et puisqu'on ne le sait pas, on doit se tenir prêt pour ce jour. Cependant qui voudra et qui pourra satisfaire aux exigences de la justice de Dieu? Si vous pensez toujours pouvoir vous racheter par vos bonnes œuvres, vous êtes frappé d'aveuglement. Celui qui veut acquitter sa dette envers Dieu doit en être capable; et quel est l'homme qui puisse le faire envers Celui dont les yeux sont trop purs pour voir le mal (Hab. I, 13), et sont comme des flammes de feu (Apoc. I, 14; II, 18; XIX, 12); et qui dit à quiconque ne peut pas s'acquitter: « En vérité, je te dis: tu ne sortiras point [de la prison], jusqu'à ce que tu aies payé le dernier quadrant » (Math. V, 26)? Cher ami, pensons bien que, par nous-mêmes, et avec nos soi-disant bonnes œuvres, nous ne valons absolument rien aux yeux de Dieu. Aucun de nous n'a observé la loi, aucun de nous ne peut le faire; toutes nos justices sont comme le linge le plus souillé; nous sommes tous ensemble comme une chose souillée; et nous sommes tous flétris comme la feuille, et nos iniquités nous ont emmenés comme le vent (Esaïe LXIV, 6).

Il faut aussi, lui dis-je encore, conserver à cette parole de David sa profonde signification: « Tous se sont détournés, ils se sont tous ensemble corrompus; il n'y a personne qui fasse le bien, non pas même un seul » (Ps. XIV, 3). Or, comme nous avons tous une dette à acquitter envers Dieu, Jésus-Christ lui-même s'est offert pour la payer. Il est le souverain Sacrificateur éternel, et le seul médiateur entre Dieu et les hommes. Confiez-vous en Lui, comme Dieu vous y invite au Psaume II, 12, avant que le feu de sa colère s'embrace,

ce feu qui brûlera jusques au fond des plus bas lieux (Deut. XXXII, 22).

Là-dessus je quittai mon interlocuteur. Dieu veuille que Sa parole ne retourne point à Lui sans effet.



Le petit Willie qui prie.

Le soir.

— Nous n'avons pas dit notre prière, Maman.

— N'importe, mon enfant ; je l'entendrai demain.

— Oh ! Maman, aie la bonté de m'écouter à présent !

Le ton suppliant et l'instance avec lesquels ce désir était exprimé firent hésiter la mère pendant un instant ; puis, au lieu d'y répondre, elle dit : — Tu sais, mon chéri, il faut que Maman se dépêche ; mais elle l'entendra demain.

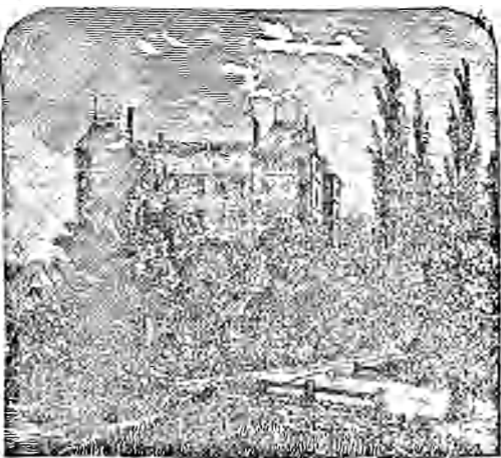
Puis, embrassant tendrement chacun de ses enfants, la jeune mère, aimable, gracieuse, mais un peu légère, sortit de la chambre et passa au salon, en laissant la porte entre-bâillée, afin que si les petits désiraient quelque chose, on pût les entendre facilement. Mais, au bout d'un moment, le vent qui jouait par cette ouverture, éteignit la lumière ; et tout était bien tranquille dans le dortoir, lorsqu'on entendit une voix douce, qui demandait : — Dors-tu frère ?

— Non, répondit-on.

— J'aurais aimé que la bonne fût à la maison.

— Pourquoi ?

— Parce qu'elle viendrait écouter ma prière. — Puis



il y eut encore un silence, et la même voix douce se fit entendre de nouveau :

— Frère ! levons-nous pour prier.

— La chambre est si noire, Willic !

— Cela ne fait rien, nous nous tiendrons par la main, et alors nous ne penserons pas aux ténèbres ; et tu sais, Dieu peut nous voir même dans les ténèbres, aussi bien que s'il faisait grand jour.

— Mais il fait si froid !

— Nous ne resterons pas longtemps au froid ; nous nous remettrons vite au lit pour avoir bon chaud ; voulons-nous nous lever un petit moment, frère ?

— Maman a dit que cela ne faisait rien, et qu'elle nous entendrait demain.

— Peut-être que Dieu ne nous prendra pas sous sa protection, si nous ne le Lui demandons pas ce soir. Veux-tu que nous nous levions ?

— Maman en sait plus que toi ; et elle a dit que cela ne faisait rien.

Et tout redevint silencieux dans la chambre. Puis, un peu après, on entendit un léger bruit.

— Où es-tu Willie ?

— A côté du lit ; je veux prier pour toi.

Dix minutes s'écoulèrent, puis on entendit de nouveau un léger mouvement ; c'était le petit garçon qui rentrait au lit.

— Oh ! Willie, que tu as froid, s'écria son frère, en touchant les pieds et les mains de Willie.

— Cela ne fait rien, frère ; je suis si heureux ; oh ! je voudrais que tu eusses prié ; mais j'ai prié Dieu de te prendre aussi sous sa protection pendant cette nuit ; et j'espère qu'il le fera. Si je mourais cette nuit, je n'aurais pas du tout peur, je ne crois pas que ce soit si difficile de mourir.

— Oui, bien moi alors, je le crois ; je n'aimerais pas mourir, et quitter maman et papa.

— Je serais prêt à tout quitter, pour aller demeurer avec le cher Sauveur dans le ciel, pour être toujours heureux, et jamais méchant. Qu'en penses-tu ?

— Moi, il me semble qu'il fait beaucoup plus beau ici ; tu n'aurais pas un cerf-volant, ou une toupie au ciel.

— Mais, ne te rappelles-tu pas que la bonne disait qu'au ciel les petits enfants avaient des couronnes d'or

sur la tête, et des harpes à la main ; et puis qu'on y entendait de si belle musique, et qu'on y chantait de si magnifiques cantiques. Oh ! que j'aimerais être avec eux au ciel.

— Moi, j'aime mieux faire danser ma toupie que de jouer sur la harpe.

— Oh ! mais ce n'est pas comme la musique ordinaire ; c'est un concert à la louange du Sauveur. O frère, si tu voulais seulement prier, tu aimerais aussi à Le louer ; je ne veux pas dire prier, en répétant seulement les prières que la bonne et maman nous enseignent avec tant de bonté, mais je veux dire prier Dieu, au nom de Jésus, pour quoi que ce soit que tu désires, exactement comme si tu le demandais à papa ou à maman ; et le prier de te rendre sage !

Le matin.

— Maman, où est la bonne ? elle n'est pas venue vers nous ce matin.

— Elle n'est pas rentrée à la maison hier au soir, parce qu'elle a trouvé sa sœur beaucoup plus malade, et elle a dû la veiller toute la nuit ; mais, dis-moi, où est Willie ?

— Il dort encore ; je l'ai appelé, mais il ne s'est pas réveillé.

— Eh bien ! je mettrai son déjeuner au chaud ; et on le laissera dormir autant qu'il voudra. Je crois que Willie n'est pas bien ; l'as-tu remarqué aussi ? continua la mère en se tournant vers son mari ; hier il avait les yeux tout abattus ; et quand je lui ai demandé s'il était malade, il m'a répondu : « Seulement un peu mal à la tête, maman, mais ce n'est rien. »

— Je n'ai pas remarqué qu'il eût l'air malade, répondit le père ; mais, s'il n'est pas mieux aujourd'hui, j'enverrai chercher le médecin.

— Oh ! j'ai fait un si drôle de rêve, à propos de Willie, dit le petit Franky.

— Qu'est-ce que c'était, mon enfant ? demanda le papa qui aimait à se récréer du babil de son enfant.

— Quand Maman nous eut quittés, hier au soir, la lumière s'est éteinte ; alors Willie aurait voulu que nous nous levions, malgré le froid et l'obscurité, pour prier ; mais je ne le voulus pas, puisque Maman nous avait dit que cela n'était pas nécessaire avant ce matin. Mais Willie s'est levé ; et lorsqu'il est rentré au lit, il avait si froid que je frissonnais quand il me touchait ; mais il disait que cela ne lui faisait rien d'avoir si froid ; il était si heureux ; et alors il se mit à me parler du ciel, de la mort, des enfants qui sont au ciel, jusqu'à ce que je finis par m'endormir. Et je crois que c'est ce qui m'a fait rêver. J'ai rêvé que Willie et moi nous nous couchions, tout-à-fait comme hier soir ; puis qu'il priait, mais pas moi ; puis que la fenêtre et les volets étaient tout ouverts, de sorte que je voyais le ciel depuis mon lit ; je regardais la lune et les étoiles, pensant combien tout cela était beau. Tandis que j'admirais ces choses, j'aperçus bien haut dans le ciel, beaucoup plus haut que les étoiles, deux ombres blanches qui descendaient ; quand elles furent arrivées à la dernière étoile, alors je vis que c'était deux anges ; mais, dans le lointain, ils avaient l'air d'être si petits que je les pris pour deux enfants. A mesure qu'ils s'approchaient, ils grandissaient, et à la fin ils entrèrent par la fenêtre dans notre chambre. Ils avaient l'appa-

rence de deux belles dames, avec des couronnes sur leurs fronts, exactement comme ces couronnes dont Willie m'avait parlé. L'un des deux me paraissait plus jeune que l'autre, et il avait l'air d'écouter l'autre ange, et de lui obéir. Ils avaient des voix si belles ! Quand ils parlaient, le son en était plus mélodieux que celui de l'orgue le plus suave. En s'approchant de notre lit, ils sourirent à Willie, et étendirent leurs bras vers lui ; mais moi j'avais peur, et je me cachai sous la couverture. J'avais peur qu'ils voulussent me prendre ; car la pensée d'avoir négligé de prier me faisait redouter d'être emmené jusque dans la présence de Dieu. Alors j'entendis une des douces voix demander : « Faut-il prendre les deux ? » Quelle voix harmonieuse c'était ! Tout dans la chambre résonna mélodieusement, puis j'entendis cette réponse : « Seulement un, celui qui prie ; il faut laisser l'autre encore sur la terre, dans l'espoir qu'il apprendra à prier, afin que nous puissions l'emmener aussi, et l'introduire dans la présence de Celui qui exauce les prières. » Ils s'étaient approchés de moi, et je tremblais de tous mes membres. Quand ils découvrirent mon visage, et me regardèrent, je n'osai pas élever mes regards vers eux ; mais je sentis une grosse larme tomber sur ma joue. Oh ! Maman, que j'avais de chagrin en pensant que j'avais affligé ces deux anges ; combien j'étais peiné de n'avoir pas prié. Dans ce moment-là j'aurais préféré avoir une couronne comme les leurs, et être aimable comme eux, et jouir de l'amour de Dieu, plutôt que d'avoir les cerfs-volants, les toupies et les billes de tout le monde ; mais ils allèrent de l'autre côté du lit, et j'ouvris mes yeux pour les observer. Alors ils sourirent à Willie ; et, en sou-

riant, tout leur visage devint de plus en plus éclatant, jusqu'à ce qu'il resplendit comme le soleil ; au même instant ils se baissèrent pour embrasser Willie, qui sourit aussi, et je vis que son visage rayonnait comme le leur. Puis il étendit ses bras vers eux, et le plus grand des deux anges le prit hors du lit, et le mit dans le sein du plus jeune, qui le caressa si amicalement, comme s'il l'aimait beaucoup. Et alors l'autre ange les entourait tous les deux de ses bras, et ils s'élevèrent les trois ensemble, et je les vis s'en aller bien loin, au-delà des étoiles ; jusqu'à ce que je n'aperçus plus qu'un point brillant, qui devint de plus en plus petit, et finit par s'évanouir. Pendant longtemps je restai immobile, à regarder la voûte lumineuse du ciel, dans l'espérance que j'allais les voir revenir avec Willie ; mais en vain, et bientôt je compris qu'ils ne voulaient plus revenir. Comme je me sentais abandonné ! Je pleurais amèrement, et je regardais la place vide de Willie, à côté de moi, et je pensais qu'il ne se coucherait plus là, et que j'allais désormais être toujours seul, et que je n'aurais plus de petit frère pour causer et pour jouer avec moi. Alors il me sembla que mon cœur allait se briser ; mais ce matin, lorsque je me suis réveillé, et que j'ai trouvé mon petit frère Willie à côté de moi, comme j'étais heureux ! Ses yeux étaient à moitié fermés ; c'est pourquoi j'ai pensé d'abord qu'il ne dormait pas ; et ses lèvres étaient entr'ouvertes ; et il y avait un si beau sourire sur son visage, comme pendant la nuit, lorsque les anges le regardaient : ce même sourire qui le faisait leur ressembler ; cela me remplit d'une admiration et d'un étonnement si particuliers que je n'osai pas lui parler à haute voix ; je murmurai tout bas : « Willie, »

mais il ne s'est pas réveillé ; j'ai pris sa main, et elle était si froide que j'en ai frissonné ; j'ai pensé qu'il avait eu froid toute la nuit, et je l'ai bien enveloppé dans la couverture, et je n'ai plus cherché à l'éveiller.....

Le cœur de la mère se serra à cette ouïe ; elle se leva précipitamment de table et courut à la chambre des enfants. Là, elle trouva le petit Willie couché dans son lit, le visage pâle, glacé, mais empreint d'une beauté céleste. Willie s'était endormi de ce sommeil, qui ne sera pas interrompu jusqu'au matin de la première et bienheureuse résurrection (Apoc. XX, 6).



Lettre à un enfant malade.

Mon cher jeune ami,

J'ai été bien affligé d'apprendre que tu étais malade.

Le Seigneur Jésus a pleuré avec ceux qui pleuraient.

Il connaissait la racine de toutes les souffrances, et Il avait le remède en Lui-même.

Et nous aussi, si nous connaissons la cause, nous serons bien vite conduits à chercher le remède où il est.

Nous savons que Dieu n'afflige pas volontiers (Lam. III, 33). Il y a bien des personnes qui trouvent étrange que Dieu envoie l'affliction à des enfants ; car, disent-elles, les enfants n'ont pas vécu assez longtemps pour être *très* pécheurs. Mais ce raisonnement montre de l'ignorance. Nous sommes tous également pécheurs ; seulement les uns n'ont pas commis un aussi grand nombre d'actes de péché que les autres. Mais *Dieu regarde au*

cœur. Il voit chez l'enfant le même *amour de sa volonté propre*, — le même éloignement du bon plaisir de Dieu, que si ces dispositions s'étaient développées avec l'âge, et se fussent manifestées par des offenses extérieures. C'est cette *propre volonté* qui fait notre malheur; — le bonheur ne se trouve que dans l'amour de Celui qui arrange pour nous toutes choses en amour. — Dieu ne peut pas reconnaître, ni bénir cela même qui nous rend malheureux; — mais Il nous appelle à Sa bénédiction, — et « Il a constaté son amour à Lui envers nous en ce que, lorsque nous étions encore pécheurs, Christ est mort pour nous, » et a ôté le péché par le sacrifice qu'Il a fait de Lui-même.

Cher jeune ami, ne serais-tu pas bien content de savoir que tes péchés sont ôtés, et que tu peux être heureux avec Jésus? Crois cela, et tu seras sauvé. Si nous connaissons et croyons l'amour que Dieu a pour nous, nous connaissons aussi que « toutes choses travaillent ensemble pour le bien de ceux qui aiment Dieu. » S'Il met sa main sur nous, nous devons la supporter et la bénir, et glorifier Celui qui, après tout, va nous introduire dans Son repos. Nous ne reculerons pas devant le remède, si nous voyons que la coupe qui le renferme est dans la main du Père; au contraire nous pouvons être assuré que Celui qui nous la présente en a sagement préparé le contenu.

Puisse cette maladie, cher ami, te faire reposer dans Sa main, soumis à toute Sa volonté, et te rendre désireux de connaître davantage cette volonté, pour y marcher mieux et de manière à pouvoir dire: « Voilà, quand il me tuerait, je ne laisserais pas d'espérer en Lui » (Job XIII, 15).

Laissez venir à Moi les petits enfants, dit Jésus, et ne les en empêchez pas.

Les livres chez les Anciens.

Nous lisons dans Ésaïe VIII, 1 : « Prends-toi un grand rouleau, et y écris ; » et dans Ezéchiel II, 9, 10 : « Alors je regardai, et voici, une main fut envoyée vers moi ; et voici, elle avait un rouleau de livre. Et elle l'ouvrit devant moi ; et voici, il était écrit dedans et dehors. » (Voyez encore : Esdras VI, 2 ; Jérém. XXXVI ; Ps. XL, 7 ; Hébr. X, 7.)

L'imprimerie, et notre papier fait de chiffons, n'ont été inventés que plus de 2000 ans après le temps d'Ésaïe et d'Ezéchiel ; aussi les livres dont parle la Bible étaient bien différents des nôtres ; au lieu d'être plats et épais, ils étaient formés d'une bande longue et étroite, ordinairement en parchemin ou en peau préparée. Les deux extrémités étaient fixées à un morceau de bois ou d'ivoire, sur lequel on roulait le volume quand on ne s'en servait pas, comme nous roulons les rubans ; aussi l'appelait-on *rouleau de livre*, ou *rouleau*.

On commence à lire en déroulant, et l'on déroule à mesure jusqu'à ce qu'on arrive au bâton auquel le rouleau est fixé ; alors on retourne le parchemin, et l'on continue à lire de l'autre côté, en le roulant jusqu'à ce que l'on ait fini. Voilà ce que l'on appelle écrit *dedans et dehors* (Ezéch. II, 10 ; Apoc. V, 1).

Nous lisons dans Luc IV, 17, que l'on donna à Jésus le livre du prophète Ésaïe pour le lire dans la synagogue, et qu'il *déploya* (ou *déroula*) *le livre* ; et au verset 20 : « Ayant *ployé le livre*, etc. » Les Juifs ont encore de semblables rouleaux dans leurs synagogues. Chaque livre de la Bible était sur un parchemin ou rouleau séparé.

(Mœurs et coutumes bibliques.)



Les souhaits d'une mère.

Que Dieu te comble, enfant, de sa faveur divine,
Qu'il répande sa grâce et sa paix dans ton cœur ;
Que sur toi, plein d'amour, son regard Il incline :
Alfred, mon bien-aimé, grandis pour le Seigneur !
C'est le vœu que, pour toi, forma toujours ta mère,
D'un cœur qui te chérit, c'est le plus grand désir.
Il n'est de vrai bonheur, sur cette pauvre terre,
Que d'aimer Dieu, mon fils, et puis de le servir.

L'avenir n'a, pour toi, pas déchiré son voile,
Le présent te paraît tout émaillé de fleurs :
A ton cœur peu craintif, encor rien ne dévoile
Ce sentier rocailleux semé de tant de pleurs.

Tu ne sais pas, enfant, que tout est éphémère,
Que le bonheur, hélas ! n'est qu'une ombre qui fuit,

Que le poursuivre en bas est trompeuse chimère :
Lorsqu'on croit le saisir, vite il s'évanouit.

Mais je puis bien te dire où ce bonheur se trouve,
Où Dieu, dans son amour, pour les siens l'a placé ;
S'il n'est plus ici-bas, là-haut il se retrouve,
Dans son parfait séjour, le Seigneur l'a fixé.

Vers ce Dieu lève donc un œil plein d'espérance ;
Jésus l'a racheté, prends-le pour ton Sauveur ;
Mets en Lui, mon enfant, toute ta confiance,
Car seul Il est pour nous la source du bonheur.

Je voudrais, mon Alfred, qu'aux jours de ton enfance
Tu connusses déjà ce précieux Sauveur,
Pour qu'aux jours plus nombreux de deuil et de souffrance
Tu trouvasses, en Lui, le vrai consolateur.

Je voudrais que déjà ton regard si candide
Vers le ciel, tout joyeux, s'élevât plein d'ospoir ;
Que l'Esprit du Seigneur fût ton unique guide,
Et son livre divin, pour toi, fût un miroir.

Je voudrais t'éviter les luttés orageuses
Que l'ennemi jaloux sèmera sur tes pas,
Les regrets, les remords, les passions nombreuses
Qu'en suivant le Sauveur on ne rencontre pas.

Ah ! que je pleurerais, si l'éclat de ce monde
Fascinait ton regard par son charme trompeur,
Et si le mal, jamais, de son haleine immonde,
Un jour souillait ton âme et flétrissait ton cœur.

Oh ! garde cet enfant à l'abri de tout piège ;
Il t'appartient, mon Dieu, place-le sur ton cœur !
Il est si doux, pour moi, si l'ennemi l'assiège,
De savoir qu'en Jésus il trouve un défenseur.

Toi seul, peux le soustraire aux dangers de la vie,
Le garder pur du mal, comme un vase sacré ;
Avec calme, à toi seul, Seigneur ! je le confie ;
Fais-en ton serviteur, qu'il te soit consacré !

Déjà, dans ton beau ciel, son frère se repose :
Plus avancé que nous, il goûte le bonheur.
Tendre fleur, moissonnée avant que d'être éclosé,
Il refleurit là-haut dans les champs du Seigneur.

Mon Dieu ! fais qu'ici-bas, le bouton qui me reste
Par des souffles impurs ne soit point desséché ;
Que la chaleur du jour, rien ne lui soit funeste,
Qu'il ne flétrisse pas sur sa tige penché.

Mais aux rayons brillants de ta pure lumière
Qu'il prenne sous tes yeux un éclat tout nouveau,
Étale à ton soleil sa fraîcheur printanière,
Toujours tire sa force et sa grâce d'en-haut.

Qu'il fleurisse pour toi, loin des vains bruits du monde,
Répandant, devant lui, ton parfum précieux,
Jusqu'au jour bienheureux où ta grâce profonde
Pour jamais plantera cette fleur dans les cieux.

Voilà tous mes souhaits, les souhaits de ta mère ;
En moi Dieu les forma, pour ton parfait bonheur.
Ne demande jamais ce bonheur à la terre,
Rappelle-toi, mon fils ! qu'il est près du Seigneur.

Enfant ! garde ces vers ; plus tard, lorsque la vie
Dans ce désert, pour moi, terminera son cours,
Ils te rappelleront qu'au ciel je te convie,
Comme un sûr rendez-vous du bonheur, pour toujours !

A. S.

Les Proverbes de Salomon.

II.

INTRODUCTION.

Chap. I, 8-33.

LES DEUX APPELS.

Nous remarquerons ici, une fois pour toutes, que « la Sagesse, » dans le livre des Proverbes, veut dire : DIEU qui parle dans le FILS, Jésus-Christ (1 Cor. I, 24).

Quand la Sagesse parle, sa voix se fait entendre dans deux sphères différentes, que l'on peut appeler : le « dedans, » et le « dehors. »

Ceux qui sont du « *dedans* » sont reconnus comme étant en relation d'enfant avec elle ; c'est pourquoi l'on trouve toujours les mots : « Mon fils, » au commencement de son discours (voyez chap. I, 8).

Dans l'autre sphère, l'expression de la parole n'admet pas d'équivoque ; on lit, verset 20 : « La souveraine Sapience crie hautement *au dehors*. »

Nous avons ainsi une division nette, et facile à saisir, de ce premier chapitre de l'introduction :

1^o Vers. 8-19. *L'appel qui se fait entendre au dedans*, adressé au fils.

2^o Vers. 20-33. *L'appel qui se fait entendre au dehors*, adressé au simple *.

Qu'il est précieux de voir que la connaissance de la

* Nous préférons de beaucoup le mot « simple » au mot « sot » de la version de Martin, ou « stupido » de la version

relation vient d'en haut. Si quelqu'un peut appeler le Dieu Vivant son Père, il est évident que c'est Dieu Lui-même qui lui donne de pouvoir le faire. C'est pourquoi nous lisons, en Jean I, 12, que Dieu donne le droit d'être Ses enfants à ceux qui ont reçu le Seigneur Jésus, la vraie Lumière du monde. Comparez Gal. IV, 4-7; où il est dit que Dieu nous fait Ses enfants par l'œuvre salutaire de notre Seigneur Jésus-Christ; ensuite qu'Il nous fait connaître que nous sommes ses enfants par le moyen du Saint-Esprit qu'Il nous donne. C'est Lui qui fait tout. « Vous serez pour moi des fils et des filles, dit le Seigneur Tout-Puissant » (2 Cor. VI, 18). Quand Dieu me dit : « Mon fils, » si je crois à cette parole, j'apprends tout de suite à Lui répondre : « Abba, Père. »

Mais ce n'est pas uniquement à ses enfants, qu'Il a sauvés et adoptés, que Dieu parle. S'il en était ainsi, aucun de nous n'aurait jamais entendu sa voix. — Grâces lui soient rendues ! Il s'adresse à ceux qui sont en dehors de toute bénédiction ; à ceux de la race d'Adam déchu, lesquels se trouvent tous en dehors du paradis dont Adam et sa femme ont été chassés. Dans ce sens,

d'Ostervald ; car ce mot est d'une application très-générale dans la parole de Dieu. Comparez Ps. XIX, 7 : « donnant la sagesse au simple ; » CXVI, 6 : « L'Éternel garde les simples ; » CXIX, 150 : « L'entrée de tes paroles illumine, et donne de l'intelligence aux simples. » L'expression s'applique à ceux qui n'ont pas de sagesse, mais elle suppose en même temps qu'ils ne recherchent pas la sagesse humaine, laquelle empêche d'acquérir la sagesse divine (1 Cor. III, 18). Nous dirons donc toujours « simple, » là où ce mot se rencontrera dans le livre des Proverbes. Voyez chap. I, 4, 22, 52 ; VII, 7 ; VIII, 5 ; IX, 4, 6, 15, 16 ; XIV, 15, 18 ; XIX, 25 ; XXI, 11 ; XXII, 5 ; XXVII, 12.

nous sommes tous par nature « au dehors, » — loin de Dieu (Eph. I, 13), *perdus*. Mais Jésus est venu nous chercher là où nous nous trouvons ; « le Fils de l'homme est venu chercher et sauver ce qui est perdu » (Luc XIX, 10). Que Dieu en soit béni ! « Cette parole est certaine, et digne de toute acceptation, que le Christ Jésus est venu dans le monde pour sauver les pécheurs » (1 Tim. I, 15). Il a pu le faire ; car « Christ est mort pour nos péchés selon les écritures » (1 Cor. XV, 3). Quelle grâce de Dieu, n'est-ce pas, qu'Il ait fait entendre sa voix de miséricorde à ceux qui s'étaient eux-mêmes privés de tout droit d'attendre autre chose que le jugement !

Examinons maintenant, d'un peu près, ce que la souveraine Sapience dit à ceux qui sont au dedans, sur lesquels elle a un certain contrôle, et ce qu'elle dit à ceux qui sont au dehors.

1° L'APPEL DE LA SAGESSE, AU DEDANS.

Chap. I, 8-19.

On trouve ici, trois fois répétés, les mots : « Mon fils » (vers. 8, 10, 15). La première fois, il y a le commandement formel d'écouter le père et la mère, et d'obéir ; les deux autres fois, c'est l'avertissement solennel de ne pas écouter les pécheurs, et d'éviter le mauvais chemin.

Il y a une bénédiction positive à écouter ses parents : « ce seront des grâces enfilées ensemble autour de ta tête, et des colliers autour de ton cou. » Comparez une expression semblable dans 1 Pierre III, 4, où il s'agit d'un esprit doux et paisible qui est comme une « pa-

rure » pour celui qui le possède, et d'un grand prix devant Dieu. Paul dit aux Ephésiens, chap. VI, 1-3, que l'obéissance aux parents est appelée le premier commandement avec promesse. La bénédiction de Dieu en résulte toujours ; mais le commandement n'en est pas moins des plus positifs : « Enfants, obéissez à vos parents en toutes choses, car cela est agréable dans le Seigneur » (Col. III, 19). « Obéir vaut mieux que sacrifice » (1 Sam. XV, 22).

Rappelez-vous aussi, chers enfants, que si l'obéissance doit caractériser tous les rapports des chrétiens avec leur Père céleste, ainsi que ceux des enfants avec leurs parents selon la chair, le principe s'applique aussi aux jeunes gens vis-à-vis des anciens (1 Pierre V, 5), aux enfants vis-à-vis de ceux qui les instruisent ; car, dans ce cas, l'instituteur représente les parents.

L'obéissance doit être sans réserve, de bonne volonté et de bonne grâce. Dieu veuille que vous soyez tous des enfants obéissants. Ce sont les êtres les plus heureux dans le monde. Regardez à notre modèle parfait, le Seigneur Jésus-Christ. Il a été obéissant jusqu'à la mort (Phil. II, 8). Sa nourriture, c'était de faire la volonté de Celui qui L'avait envoyé et d'accomplir son œuvre (Luc IV, 34). La conséquence en était, comme nous le lisons dans les Prov. VIII, 30, que Jésus était les délices de tous les jours de Son Père, toujours en joie en Sa présence. Et quand Il était un enfant dans ce monde, Il fut aussi soumis à sa mère (Luc II, 51). Les deux choses vont toujours ensemble. Écoutez donc ses propres paroles : « Si vous gardez mes commandements, vous demeurerez dans mon amour ; comme

moi j'ai gardé les commandements de mon Père, et je demeure dans son amour. Je vous ai dit ces choses afin que ma joie soit en vous, et que votre joie soit accomplie » (Jean XV, 10, 11).

Avant tout, chers enfants, soyez obéissants comme notre Seigneur Jésus-Christ.

Les versets 10-19 de notre chapitre parlent de ce qu'on doit éviter : Il ne faut pas prêter l'oreille à celui qui veut nous entraîner au mal (10-14) ; — il ne faut pas entrer dans leur mauvais chemin (15-19).

On peut facilement reconnaître le langage de celui qui induit en tentation. Il veut s'amasser du butin par les moyens déshonnêtes, en faisant perdre aux autres, et en faisant tomber les innocents. Il est plein d'égoïsme.

Considérez maintenant un instant comment le fait d'écouter des discours séduisants conduit bientôt au mauvais chemin dont la fin est la perdition, selon le verset 19. On en voit un exemple mémorable dans la Genèse, chap. III et IV. Dans le chap. III, Eve écoute la voix du séducteur, et se laisse tromper ; elle et son mari désobéissent à Dieu, et sont chassés du beau paradis. Dans le chap. IV, leur fils aîné, Caïn, est déjà tellement plongé dans le mal qu'il devient meurtrier et menteur, tout comme le diable lui-même (Jean VIII, 44). Caïn fait mourir son propre frère ; puis il ose dire à Dieu qu'il ne sait pas où est son frère. Voilà le « chemin de Caïn » (Jude 11), qui est bien le chemin de Satan (1 Jean III, 12). Caïn est donc maudit et banni de la présence de Dieu. — Quelle terrible fin !

Nous retrouverons plus tard d'autres enseignements à l'égard du méchant homme et de son mauvais che-

min. Tant l'un que l'autre doivent être soigneusement évités (Ps. I, 1).

2° L'APPEL DE LA SAGESSE, AU DEHORS.

Chap. I, 20-33.

C'est ici cette partie de l'œuvre de la Sagesse qui s'adresse aux pécheurs, à ceux qui sont loin de Dieu. Nous y verrons donc le grand secret pour obtenir la vie éternelle. Remarquez d'abord le sérieux de cet appel de la sagesse ; et combien elle se donne de la peine. Elle crie hautement, il faut que tout le monde entende ; elle crie partout, il ne faut laisser passer personne. Elle invite, elle supplie, elle dit à tous : « Convertissez-vous. » Quelle bonté de Dieu ! Il ne désire pas la mort du pécheur ; bien plutôt qu'il laisse son train, et qu'il vive (Ezéch. XXXIII, 11). Il désire que tous viennent à la repentance (2 Pierre III, 9 ; 1 Tim. II, 4). « Dieu était en Christ, réconciliant le monde avec Lui-même par Jésus-Christ » (2 Cor. V, 18). A présent encore, Dieu nous dit : « Voici, c'est maintenant le temps agréable ; voici, c'est maintenant le jour du salut » (2 Cor. VI, 2). Du haut des cieux, Jésus crie encore : « Venez à moi, vous tous qui vous fatiguez et qui êtes chargés, et moi, je vous donnerai du repos » (Matth. XI, 28). Faut-il, chers enfants, qu'Il dise de quelques-uns d'entre vous comme jadis Il a dû dire des juifs : « Vous ne voulez pas venir à moi pour avoir la vie ? » (Jean V, 40). A Dieu ne plaise ! Il faut donc venir à Lui *maintenant* pour avoir la vie et la paix.

Le moyen, par lequel Dieu nous donne la vie, est indiqué au verset 23, dans les mêmes termes dont Jé-

sus se sert en parlant à Nicodème (Jean III). C'est L'ESPRIT et LA PAROLE; car « l'eau, » dont Jésus parle, est une figure empruntée aux prophètes Esaïe et Ezéchiel, et veut dire la Parole (comparez Ps. CXIX, 9; et Eph. V, 26. Tite III, 5). Il y a beaucoup de passages où l'action de l'Esprit de Dieu et de la Parole de Dieu est mise en lumière. Nous ne faisons qu'en indiquer quelques-uns; sondez-les, cherchez et examinez pour vous-mêmes. Ce sont: 1 Pierre I, 12, 23; Jacques I, 18, 21; Gal. V, 25. — Dieu veuille que vous soyez du nombre de ceux qu'Il a choisis pour le salut, dans la sainteté de l'ESPRIT et dans la foi de la VÉRITÉ, à quoi Il vous a appelés par notre Évangile, pour que vous obteniez la gloire de notre Seigneur Jésus-Christ (2 Thess. II, 13, 14).

La fin du premier chapitre des Proverbes parle d'une alternative terrible, présentée à celui qui refuse la science et la crainte de l'Éternel. Comparez le verset 29 avec le verset 7. Lisez encore une fois ce passage; n'est-il pas terrible pour celui qui ne veut pas écouter? Il rejette le « conseil » de Dieu contre lui-même (vers. 25, 30), ainsi que cela est dit des Pharisiens au temps de notre Seigneur Jésus-Christ (Luc VII, 30); il sera rassasié de ses propres conseils (vers. 31), quand il moissonnera tout ce qu'il aura semé (Esaïe L, 11; Gal. VI, 8).

La dernière parole de notre chapitre est encore une parole de grâce et d'encouragement: « Celui qui m'écouterà, habitera en sûreté, et sera à son aise sans être effrayé d'aucun mal. » C'est ainsi que Dieu prend plaisir à présenter la grâce aussi longtemps que dure le « JOUR DU SALUT. »





Les habitations chez les Anciens.

Après avoir été chassés du Paradis, Adam et Eve durent avoir besoin d'un abri pour y demeurer. Il est clair, mes petits amis, qu'ils ne trouvèrent pas des maisons toutes bâties ; et probablement que, pendant un certain temps, ils vécurent dans une grotte. On lit pourtant que, de très bonne heure, Caïn bâtit une ville (Gen. IV, 17), dont les maisons étaient, sans doute, bien différentes des nôtres. Il nous est aussi parlé des tentes : Jabal, le fils de Lémec, fut, semble-t-il, celui qui les inventa ; il est appelé « le père de ceux qui demeurent dans les tentes » (Gen. IV, 20).

Toutes ces habitations furent détruites par les flots du déluge. Puis, les eaux s'étant retirées de dessus la terre, Noé sortit de l'arche ; et il demeura , paraît-il , au moins un certain temps dans une tente (Gen. IX, 21). Mais les hommes ne tardèrent pas à bâtir de nouveau des maisons et des villes (Gen. XI, 4, 5).

L'histoire nous raconte aussi que, jadis, on habitait souvent des cavernes que l'on creusait dans le roc, en forme de chambres, comme on en voit en Angleterre, près de Nottingham, et dans d'autres endroits. On retrouve beaucoup de ces sortes de caves, ou grottes, en Egypte et dans l'Orient ; il y en a même de très grandes, qui sont divisées en plusieurs chambres. En général, cependant, les anciens vivaient sous des tentes ou dans des maisons.

Nous lisons dans le livre de la Genèse que les patriarches, Abraham, Isaac et Jacob, vécurent sous des tentes. Cela est aussi rappelé au chap. XI^e des Hébreux, vers. 9. Ils avaient plus d'une tente ; ils en avaient probablement un nombre considérable ; et les femmes avaient les leurs, comme c'est encore la coutume chez les Arabes riches. Ainsi nous lisons que Rebecca eut la tente de Sara (Gen. XXIV, 67). Les tentes de Rachel, de Léa, et de Jacob étaient séparées (Gen. XXXI, 33).

On dressait ordinairement les tentes à l'ombre de grands arbres. Le chef de la famille se tenait habituellement assis à la porte de la tente, pendant la chaleur du jour (Gen. XVIII, 1). C'était sous des arbres, dans les plaines de Mamré, qu'Abraham était campé (vers. 4) ; et Déborah, la prophétesse, « se tenait sous un palmier, en la montagne d'Ephraïm » (Juges IV, 5). Le

voisinage des rivières, des sources, des fontaines, était également très recherché (1 Sam. XXIX, 1 ; XXX, 21). C'est à cause de la chaleur parfois excessive du climat que les Orientaux choisissent de préférence les endroits plantés d'arbres, pour y tendre leurs tentes. D'après 1 Rois IV, 25, c'était la coutume en Juda, même pour ceux qui avaient des maisons, d'avoir des arbres autour de leur habitation. C'était le plus souvent de la vigne et des figuiers ; qui croissaient le long des murs et pardessus la toiture, comme vous pouvez le voir quelquefois, mes chers amis, dans nos campagnes. Ces plantations produisaient des raisins et des figes dont on se nourrissait, tandis que les branches ou sarments qui ne portaient point de fruit servaient de bois à brûler. C'est à quoi le Seigneur fait allusion, en disant : « Moi, je suis le cep, vous les sarments. Celui qui demeure en moi, et moi en lui, celui-là porte beaucoup de fruit ; car, séparés de moi, vous ne pouvez rien faire. Si quelqu'un ne demeure pas en moi, il est jeté dehors comme le sarment, et il sèche ; et on les amasse, et on les met au feu, et ils brûlent » (Jean XV, 5, 6).

Les Arabes, qui sont les descendants d'Ismaël, faisaient leurs tentes d'une toile sombre et grossière, fabriquée avec du poil de chameau ; ce qui nous explique le passage qui parle des *tentes brunes* de Kédar (Cant. I, 5). Cette étoffe est tellement épaisse que les plus fortes pluies ne la peuvent traverser. D'autres matières de tout genre, telles que la peau, la laine, et le poil de chèvre, ont été employées comme couvertures. Les tissus de poil de chèvre passaient pour être les meilleurs ; les chèvres de Cilicie fournissaient, sous ce rap-

port, les matières les plus estimées ; et l'on croit que c'est à faire des étoffes de ce genre que s'occupait l'apôtre Paul (Act. XVIII, 3). Pour dresser une tente, on tendait fortement, au moyen de cordes, la couverture qui était supportée par une ou plusieurs perches ; puis l'on fixait ces cordes à des pieux ou chevilles solidement plantés en terre. — C'est avec une de ces chevilles que Jahel tua Sisera. Elle prit, nous est-il dit, un clou de la tente, et lui transperça la tempe avec ce clou (Juges IV, 21).

De nos jours, ce genre d'habitation, le plus facile à établir et le plus commode à transporter, est toujours en usage en Orient, comme il l'était au temps d'Abraham, il y a plus de 3000 ans. Dans nos contrées, les soldats, les bergers, et certaines familles nomades s'en servent aussi. Il y a des tentes de toutes sortes, variant de forme et de dimension, selon les moyens du propriétaire, depuis la grossière peau de bouc jetée sur quelques bâtons, jusqu'aux vastes pavillons composés de plusieurs pièces, séparées par de riches tentures. Ces tentes pouvaient être facilement agrandies, en allongeant les cordes, en renforçant les pieux, et en étendant les couvertures (Esaïe LIV, 2).

Les Israélites, dans le désert, vécurent sous des tentes durant quarante ans. La fête des « tabernacles » devait se célébrer chaque année à Jérusalem ; son but était de conserver parmi le peuple et leurs descendants, le souvenir des temps d'épreuves qu'ils avaient traversés, et de leur fournir l'occasion de rendre grâce à Dieu pour toutes les merveilleuses déliyrances dont ils avaient été les objets depuis leur sortie du pays

* Ce mot « tabernacles » signifie « tentes. »

d'Égypte jusqu'à leur introduction en Canaan. Pendant cette fête, qui avait lieu après la rentrée des récoltes, alors que les greniers étaient remplis et que tout disposait les cœurs à l'allégresse et à la reconnaissance, on devait prendre « des branches de palmier, et des rameaux d'arbres branchus, et des saules de rivière, » pour en faire des tentes, et y demeurer durant les sept jours de la fête, « ... afin que votre postérité sache, dit l'Éternel, que j'ai fait demeurer les enfants d'Israël dans des tentes, lorsque je les retirerai du pays d'Égypte » (Lév. XXIII, 33-43). Mais, hélas ! il paraît qu'ils ne surent guère comprendre la pensée divine en rapport avec cette sublime ordonnance. Ils perdirent de vue le fait qu'ils avaient été étrangers et voyageurs, et de là vint leur long oubli de cette fête. Depuis les jours de Josué jusqu'au temps de Néhémie, la fête des tabernacles n'avait pas été célébrée une seule fois. Il était réservé au petit résidu, qui retourna de la captivité de Babylone, de faire ce qui n'avait pas été fait, même aux jours brillants de Salomon. A cet effet, les chefs des pères, les sacrificateurs et les lévites publièrent la fête dans toutes les villes d'Israël et à Jérusalem, en disant : « Allez sur la montagne, et apportez des rameaux d'olivier, et des rameaux d'autres arbres huileux, des rameaux de myrte, des rameaux de palmier, et des rameaux de bois branchus, afin de faire des tabernacles, selon ce qui est écrit.... Et ainsi toute l'assemblée de ceux qui étaient retournés de la captivité fit des tabernacles, et ils se tinrent dans les tabernacles.... Et il y eut une fort grande joie » (Néh. VIII, 15-17). Que ce devait être réjouissant, pour ceux qui avaient suspendu leurs harpes aux saules de Babylone,

de se trouver sous l'ombrage des saules de Canaan ! C'était un doux avant-goût de ce temps, dont la fête des tabernacles était le type, où les tribus rétablies d'Israël se reposeront sous ces berceaux millénaires, que la main fidèle de Jéhova érigeria pour eux, dans le pays qu'il a juré de donner à Abraham et à sa postérité à toujours.

(A suivre.)



Une famille de bossus.

J'ai connu dans le temps une famille, dont les enfants, chose étrange, étaient tous bossus. Ils étaient en grand nombre, même je ne saurais vous dire combien il y en avait ; et lorsque j'appris à les connaître, quelques-uns de ces enfants avaient atteint toute leur croissance, tandis que d'autres étaient tout petits, comme la plupart d'entre vous. Mais grands et petits étaient bossus et contrefaits ; et non-seulement cela, mais ils avaient tous le cou raide, ou, comme l'on dit, ils avaient le torticolis.

C'était bien triste de voir tous ces pauvres enfants dans cet état, et je présume que vous aimeriez savoir comment il se faisait qu'ils fussent ainsi infirmes. Eh bien ! mes jeunes amis, écoutez. Supposons que j'entrasse chez vous ; je remarquerais bientôt, sans doute, que vous ressemblez beaucoup à vos papas et à vos mamans. Or, les enfants dont je vous parle ressemblaient tous à leur père, qui était bossu et contrefait, et qui avait le cou raide. Du moment même qu'ils étaient nés, ils avaient été tout à fait comme lui.

A présent je suis sûr que vous voulez que je vous

dise ce qui avait mis le père dans cet état. Il faut donc savoir que, dans sa jeunesse, il habitait une très belle campagne, où se trouvaient une quantité d'arbres fruitiers excellents ; et, un jour qu'il prenait du fruit d'un de ces arbres, auquel on lui avait défendu de toucher, il tomba d'une fort terrible chute. Il se blessa le dos, l'épine dorsale subit une déviation, et depuis lors son cou se raidit. C'est ainsi qu'il devint le père d'une multitude d'enfants bossus.

Vous savez maintenant comment il arriva que ces pauvres créatures furent ainsi difformes ; il me reste à vous raconter de quelle manière quelques-unes d'entre elles furent délivrées de leur infirmité, quelque incroyable que cela paraisse. — Non loin du village que ces enfants habitaient, résidaient quatre médecins. L'un se nommait le Docteur QU'IMPORTE, et sa maison était sur le chemin de *la Destruction*. Un autre avait nom Docteur FAIS ; il occupait la Villa *la Loi*. Le troisième s'appelait le Docteur PRIE, du château de *la Piété* ; et enfin le quatrième était le Docteur CROIS, qui avait une charmante demeure appelée *la Grâce*, située dans le voisinage immédiat de la cabane de la famille infortunée.

Ce fut le Dr QU'IMPORTE, dont l'habitation était sur le chemin de *la Destruction*, qui leur fit le premier sa visite. Il était même devenu leur intime ami, et venait souvent partager leur dîner. Il savait toujours les distraire et les amuser, et se moquait de ce qu'ils se préoccupaient de leurs bosses, de leur difformité et de la raideur de leur cou ; car après tout, disait-il, ils n'étaient pas plus mal partagés que beaucoup d'autres. La seule médecine qu'il leur administrait, c'était du

laudanum, non pour les guérir, mais pour les assoupir ; et je suis fâché d'avoir à ajouter qu'il en donna des doses si fortes à plusieurs d'entre eux qu'ils succombèrent bientôt sous l'effet de ce traitement.

Là-dessus, un certain nombre de ces enfants furent extrêmement inquiets de leur état, et appelèrent le secours du Dr FAIS, de la villa *la Loi*, en lui promettant que, pourvu qu'ils fussent redressés, ils feraient tout ce qu'il leur dirait de faire. Et que pensez-vous qu'il leur ordonna ? Trois choses avant tout : d'abord ils devaient *se bien nourrir* ; ensuite ils devaient *se tenir droits* ; et enfin, *prendre beaucoup d'exercice*. Malheureusement ces trois choses, excellentes sans doute en elles-mêmes, ne pouvaient nullement convenir à des gens aussi pauvres et aussi infirmes, de sorte que tout en cherchant à suivre ces ordonnances, ils n'aboutirent, avec tous leurs efforts, qu'à se rendre encore plus malheureux qu'auparavant, et leurs bosses ne furent en rien diminuées.

Ils s'adressèrent alors au Dr PRIE, du château de *la Piété*. Celui-ci leur dit de *se mettre à genoux* aussi souvent que possible, et leur donna en outre quelques *pillules de repentance*. Ce traitement fit du bien à quelques-uns des enfants, toutefois aucun d'eux ne fut complètement guéri. Il faut que je vous dise encore que personne dans la famille n'éprouvait de sympathie pour le Dr CROIS, qui habitait *la Grâce* ; et malgré qu'il fût si près d'eux, bien du temps s'écoula avant qu'ils pensassent à le consulter. Je ne suis même pas très sûr s'il ne vint pas les voir sans être appelé.

Quoiqu'il en soit, quand il vint, il fut fort affligé en apprenant combien d'enfants le laudanum du Dr QU'IL-

PORTE avait fait périr. Il vit aussi que l'ordonnance du Dr FAIS, quoique bonne en elle-même, ne convenait pas à des gens dénués de tout, qui n'avaient pas le moyen de *se bien nourrir* ; qui, étant contrefaits, ne pouvaient pas *se tenir droits*, et que tout l'*exercice* possible, qu'ils étaient capables de prendre, ne pouvait pas ôter leurs bosses. Et, quant au régime du Dr PRIE, *se mettre à genoux* ne pouvait pas redresser ces malheureux, même en ajoutant l'usage des *pilules*. Le Dr CROIS leur parla alors d'une certaine médecine *rouge*, qu'ils devaient prendre les yeux fermés. Il leur dit que ce remède venait d'un BON MÉDECIN, qui vivait il y a bien, bien longtemps, et qui même avait payé ce remède de sa propre vie. Aussi, ajouta-t-il, quand vous serez guéris, je suis sûr que vous aimerez beaucoup ce médecin.

Quelques-uns des enfants se moquèrent de la médecine du Dr CROIS, et l'appelèrent, lui, un charlatan ; disant que si les grandes ordonnances du Dr FAIS n'avaient pas pu les guérir, cette simple drogue le pourrait bien moins encore. Ils refusèrent donc le remède, bien qu'il leur fût offert gratuitement (car le Dr CROIS ne demandait jamais rien, ni pour ses remèdes, ni pour ses soins), et la conséquence en fut que, non-seulement ils ne furent pas guéris, mais qu'ils périrent misérablement ; car, quoiqu'ils fussent malades de la tête aux pieds, ils avaient méprisé le seul remède qui pouvait les sauver.

D'autres, qui ne tournaient pas en ridicule la médecine *rouge* du Dr CROIS, la repoussèrent néanmoins bien longtemps, sans vouloir en faire usage. Ils persistaient à vouloir se servir des *pilules* et du régime du

Dr PRIE, et s'efforçaient sans succès de redresser leur dos en se mettant à genoux. Pauvres gens ! Ils étaient perdus, et ils le savaient ! Ils cherchaient la guérison, et refusaient le seul remède à leur état. Ils seraient morts comme les autres, si à la fin, après bien des instances, ils n'avaient écouté le Dr CROIS.

Quelques-uns, pourtant, avaient accepté la médecine *rouge* sans se faire tant prier, et les petits enfants surtout l'avaient prise tout de suite ; mais petits ou grands, tous ceux qui la prirent furent guéris. C'est alors qu'ils furent capables de *se bien nourrir*, au moyen des riches provisions qui leur arrivaient de *la Grâce*, par l'intermédiaire du Dr CROIS, et à la requête du Dr PRIE. Ils purent aussi *se tenir droits* ; et, maintenant qu'ils étaient forts et bien portants, ils jouissaient de prendre de *l'exercice*. Il est vrai que, de temps en temps, la raideur se faisait encore sentir au cou, mais elle finit par disparaître. La médecine *rouge* atteignait jusqu'à la racine du mal ; tous ceux qui s'en servirent furent complètement guéris ; et ils vécurent pour bénir le BON MÉDECIN qui avait donné sa vie pour eux.

Je présume, chers petits amis, que déjà vous avez trouvé le nom du père de cette famille de bossus, famille dont nous faisons partie, vous et moi. Il y a encore autre chose que j'espère vous voir découvrir également, si déjà vous ne l'avez trouvé : c'est le besoin que vous avez de cette médecine *rouge*, sans laquelle vous êtes perdus pour toujours. Vous n'aimeriez pas aller en enfer, n'est-ce pas ? et Dieu veut vous avoir auprès de Jésus, lequel est vivant dans le ciel. Puissiez-vous donc mettre votre confiance dans le sang de ce précieux Sauveur ; et vous placer, par la foi, sous l'aspersion de ce sang, dont l'efficacité vous rendra capables de vous présenter devant Dieu.



Toujours prêt.

Quelques mots aux jeunes croyants.

C'était par une matinée très humide ; un épais brouillard cachait entièrement le paysage qui s'étendait devant la fenêtre, vers laquelle j'étais assis avec un de mes amis, attendant que la pluie eût cessé. Car il faisait un de ces temps par lesquels on ne sort que si l'on y est obligé. — Vis-à-vis de nous, cependant, la station des fiacres était occupée par le véhicule habituel. Malgré la pluie, le vieux cocher était à son poste. Mais ce qui me frappait surtout, c'était la vivacité du vieillard. Assis sur son siège, il avait toujours l'œil aux aguets. Même, tandis qu'il mangeait son déjeuner ou son dîner, son regard surveillait toute la rangée de maisons qui bordait le trottoir du boulevard, et l'habitude avait rendu sa vue tellement perçante qu'il apercevait le moindre signal. On n'avait qu'à lever le doigt, et aussitôt il se trouvait à la porte avec sa voiture. La bouchée qu'il portait à ses lèvres rentrait dans son sac, et il était prêt pour le service. C'est que son existence dépendait de sa vigilance. Jour après jour, depuis le matin de bonne heure jusque tard dans la nuit, il était là, veillant. Dès qu'une course était faite, il reprenait sa place à la station. Il était *toujours prêt*. Et je me disais qu'il en est bien souvent ainsi pour la plupart d'entre nous : s'agit-il de ces choses qui périssent par l'usage — des choses de cette vie, — on est alors sur le qui-vive. — Mais l'exemple de la promptitude du vieux cocher me communique encore un autre courant d'idées, et me fait penser combien peu nous sommes aux aguets pour attendre le Seigneur ! Aux jours des apô-

tres, l'espérance constante, le besoin du cœur, c'était d'attendre des cieux le Fils de Dieu. Cette espérance fut perdue de vue et oubliée pendant bien des siècles, mais dans ces derniers temps cette précieuse et sanctifiante vérité a été de nouveau mise en lumière, et l'attente du Seigneur a retrouvé sa puissance sur beaucoup d'âmes. Quelquefois, cependant, on dirait qu'elle perd de sa saveur, puisque les années se passent et que Celui que l'on attend ne vient pas encore ; de sorte que, pour plusieurs d'entre nous, le lieu de leur demeure est une « solitude déserte » (Jér. XII, 10). Quand la foi cesse de regarder en haut, elle ne voit ici-bas, autour d'elle, que le désert, bien que pour le cœur naturel il puisse s'y trouver ce qui le charme et l'attire.

Mais le secret de l'Éternel est pour ceux qui le craignent ; et, si nous vivons habituellement dans sa présence, nous ne tarderons pas à apprendre le pourquoi et le comment du retardement. Le Seigneur ne nous a-t-il pas dit qu'il use de patience envers un monde coupable ? Nous sommes disposés à être égoïstes ; et souvent nous désirons la venue de Jésus, afin d'être délivrés de circonstances qui nous pèsent. Mais est-ce bien ainsi que Jésus veut que nous l'attendions ? N'éprouverons-nous à son égard que le désir impatient d'un cœur qui souffre ? Oh ! non ; qu'il n'en soit pas ainsi. Cherchons à vivre plus près de Lui, sous l'action de son Esprit, comme des sentinelles attentives, ayant les reins ceints, étant prêts à partir. Que Christ ait dans nos affections la place qui Lui appartient, et tout ce qui est de cette vie prendra sa véritable valeur.

Sommes-nous dans une position telle que le Sei-

gneur n'aurait, pour ainsi dire, qu'à faire un signe de la main pour que nous fussions prêts? Ne sentons-nous pas que souvent des choses, même légitimes, ont sur nos cœurs une influence dont nous n'aimons pas à convenir? et pour plusieurs d'entre nous ne faudra-t-il pas un bras puissant pour abattre la tente, par la raison que nous avons si peu séjourné ici-bas comme des voyageurs, que les pieux de notre demeure se sont trop profondément enfoncés dans le sable, et que nous-mêmes, nous sommes devenus des bourgeois de l'endroit? Pour d'autres, au contraire, il n'y aura qu'un fil à couper, et en un clin-d'œil toutes entraves tomberont. La tente est construite de manière à ce que le tranchant du couteau doit rompre instantanément tout lien avec ce désert, et le pèlerin sera aussitôt revêtu de son domicile qui est du ciel.

Est-ce là ton attente, ô mon compagnon de voyage? Est-ce que le cri, et la voix, et la trompette le trouveront attaché à la terre? Ou bien, le Seigneur, quand il viendra, n'aura-t-il qu'à *lever le doigt*, comme pour le cocher de fiacre, pour que tu sois prêt à tout quitter? — Oui, il est doux de s'endormir le soir dans l'espérance de la venue du Seigneur; car, peut-être, se réveillera-t-on dans les airs avec Lui. Et il est doux aussi d'ouvrir les yeux, le matin, en se disant que peut-être on sera appelé du bureau, de l'atelier, du magasin, de la cuisine, de n'importe où en un mot, afin d'être pour toujours avec Jésus.

Hélas! ne nous arrive-t-il pas quelquefois d'être occupés de choses indignes de nous occuper? Alors nous n'aimerions pas à aller immédiatement dans la présence du Seigneur. Mais n'est-il pas dit que quiconque

a cette espérance en Lui, se purifie comme Lui est pur ? » (1 Jean III, 3.)

Qu'Il nous donne, par sa grâce, de vivre dans nos maisons, dans nos affaires, et dans toutes nos occupations, de manière à être toujours prêts ! Chers jeunes gens, que tel soit votre privilège, si vous avez le bonheur de Lui appartenir par la foi !

« CAR NOTRE BOURGEOISIE EST DANS LES CIEUX, D'OU AUSSI NOUS ATTENDONS LE SEIGNEUR JÉSUS-CHRIST, COMME SAUVEUR ; QUI TRANSFORMERA LE CORPS DE NOTRE ABAISSEMENT EN LA CONFORMITÉ DU CORPS DE SA GLOIRE » (Phil. III, 20, 21).



Les habitations chez les Anciens.

(Suite et fin de la page 116.)

Il y a, dans le dernier chapitre du livre de Zacharie, un beau passage, qui nous montre que la vraie célébration de la fête des tabernacles appartient à la gloire de la fin. « Et il arrivera que tous ceux qui seront restés de toutes les nations venues contre Jérusalem, monteront en foule chaque année pour se prosterner devant le Roi, l'Éternel des armées, et pour célébrer la fête des tabernacles » (ch. XIV, 16). Quelle scène ! La fête des tabernacles sera célébrée de nouveau dans le pays de Canaan, et les nations des sauvés y monteront pour prendre part à ces saintes et glorieuses solennités. Alors les guerres de Jérusalem seront terminées, le bruit des batailles aura pris fin. La lance et l'épée seront transformés en paisibles instruments d'agriculture ; Israël se reposera à l'ombre rafraîchissante de

sa vigne et de son figuier, et toute la terre se réjouira sous le règne du « Prince de Paix. » Vous savez, sans doute, chers jeunes amis, que ce Prince est le Seigneur Jésus Lui-même, régnant sur son peuple d'Israël pendant les mille ans, après avoir établi par ses jugements contre les rebelles, la paix sur la terre ; et la plupart d'entre vous n'ignorent pas que, durant ce temps, la part de l'Église sera dans la gloire avec Christ, et qu'elle régnera avec Lui.

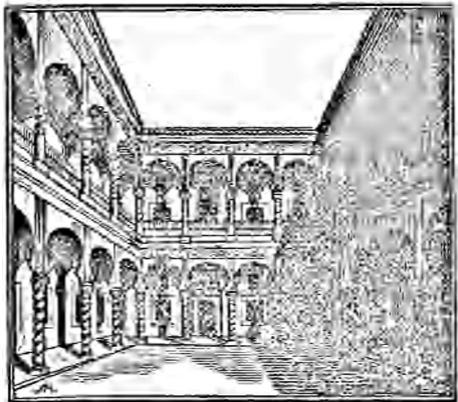
En attendant l'apparition de cette gloire, les croyants sont exhortés à vivre dans ce monde, qui a rejeté Christ, comme des *étrangers* et des *voyageurs* à l'exemple d'Abraham ; ils ne peuvent pas avoir *leurs biens* ici-bas, sans renoncer à l'héritage céleste. Ils ne peuvent pas avoir Christ dans le ciel, comme leur trésor et leur portion, et avoir en même temps le monde pour leur partage ; ils ont à renoncer à l'impiété et aux convoitises mondaines, pour vivre dans le présent siècle sobriement, justement et pieusement ; ils sont invités à montrer clairement qu'ils recherchent une meilleure patrie, c'est-à-dire une céleste, en ne s'attachant pas aux choses de la terre, en n'y ayant pas leurs pensées, parce qu'ils ont leur bourgeoisie dans les cieux ; d'où aussi le Seigneur Jésus-Christ, leur Sauveur, va venir les prendre pour les introduire là où Il est, dans la Canaan céleste, après les avoir transformés à son image glorieuse. Chers enfants, ces promesses bénies sont-elles aussi votre partage ? Les avez-vous saisies pour vous-mêmes par la foi ? Que Dieu vous en fasse la grâce !

Le mot *tente*, ou *tabernacle*, ou *pavillon*, est encore employé dans la Parole pour désigner le lieu où s'as-

semblait Israël, pour rendre culte à Dieu; dans le désert. C'était une grande tente mobile, garantie des injures du temps par plusieurs couvertures, laquelle Moïse construisit d'après le modèle que Dieu lui-même lui en avait donné sur le Sinaï (Héb. VIII, 5; Exode XXVI, XXXVI). Les lévites et les sacrificateurs seuls avaient le droit d'y entrer. Moïse l'appela « *le Tabernacle d'assignation.* »

Dans le Nouveau Testament, le mot *tente* désigne aussi nos corps mortels et corruptibles qui ne sont pour nos âmes immortelles qu'un abri misérable et passager. Ce corps, tiré de la poussière de la terre, peut être comparé à une tente qui n'est dressée que pour un peu de temps, parce que, à la venue de Jésus pour enlever l'Église, les saints ressuscités et ceux qui seront vivants sur la terre dépouilleront ces corps corruptibles et mortels, et seront revêtus de corps incorruptibles et glorieux à l'image de Christ lui-même (1 Cor. XV, 35-54). Grâce à Dieu, nous savons par la foi que notre corps, ressuscité ou changé, sera rendu aussi supérieur à ce qu'il était auparavant, qu'une grande et belle maison est supérieure à une mauvaise tente. « Car, dit l'apôtre, nous savons que si notre maison terrestre, qui n'est qu'une tente, est détruite, nous avons un édifice de la part de Dieu, une maison qui n'est pas faite de main, éternelle dans les cieux. Car aussi, dans cette tente, nous gémissons, désirant avec ardeur d'avoir revêtu notre domicile qui est du ciel (2 Cor. V, 1, 2).

Occupons-nous maintenant, chers lecteurs, des maisons; et voyons un peu comment on les bâtissait, particulièrement en Orient où leur architecture n'a guère varié dès lors.



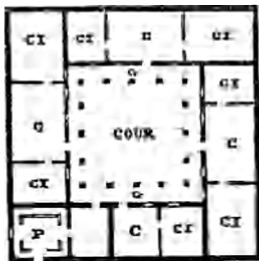
Les habitations des riches étaient construites en pierres ou en briques, mais celles des pauvres étaient de bois ou le plus souvent de terre, comme on en voit encore de nos jours dans plusieurs contrées de l'Orient et dans quelques villages de notre pays. Ces maisons de terre n'étaient point propres à résister aux torrents qui, en certaines époques, débordaient des montagnes de la Palestine. C'est à cela que Jésus-Christ fait allusion, dans Matth. VII, 26, 27. Les voleurs aussi pouvaient facilement percer et creuser ces murailles de terre, dont parle le Sauveur quand Il exhorte ses disciples à ne pas amasser des trésors là où les voleurs percent et dérobent. De tels vols sont très fréquents, encore à l'heure qu'il est, aux Indes-Orientales. Les fentes et les trous dans ces murs servent également d'asiles aux serpents (voyez Amos V, 19).

Les briques des Égyptiens étaient faites avec du limon, de l'argile et de la paille mêlés ensemble, et généralement on les cuisait simplement au soleil, et non dans des fours. C'était à fabriquer ces sortes de briques que les Israélites furent employés; ce qui nous explique pourquoi ils avaient besoin de la paille que Pharaon avaient défendu à ses officiers de leur donner (Exode V, 7). On retrouve aujourd'hui, parmi les ruines de l'Égypte, des briques faites de cette façon; les unes sont encore extrêmement dures, tandis que d'autres moins cuites se réduisent en poussière. Souvent de nouvelles maisons ont été élevées sur les ruines des premières; ce qui nous explique Jérémie XXX, 18, et Job IV, 19.

Les riches de l'Orient bâtissent très solidement leurs maisons, surtout lorsqu'ils demeurent à la campagne, parfois très loin de la ville. C'est une mesure de sûreté bien nécessaire à cause des voleurs. Aussi leurs maisons ressemblent pour la plupart à des châteaux. Il en était de même chez nous dans les siècles passés, comme l'attestent les ruines qui nous restent de ces temps-là.

Dans les villes de l'Orient les grandes maisons, quoique de dimensions fort diverses, sont presque toutes bâties dans le même style, et ce mode d'architecture paraît s'être conservé dès les temps les plus reculés. Souvent, plusieurs familles habitent la même maison. Les rues sont pour la plupart très étroites, si étroites même qu'il est rare que deux voitures puissent s'y rencontrer. Ordinairement il n'y a que la porte d'entrée, et une fenêtre avec jalousie ou balcon, qui ouvrent sur la rue. Quand on entend du bruit ou qu'il arrive quelque événement extraordinaire, les gens se

précipitent sur les toits des maisons (És. XXII, 1). Lorsqu'on entre dans une de ces grandes maisons, on passe d'abord sous un porche garni de bancs de chaque côté ; c'est là que le maître reçoit ses visites, et qu'il traite ses affaires ; car les étrangers ne sont que très rarement admis à pénétrer plus loin. Le plan que nous vous donnons ci-dessous, chers jeunes lecteurs, peut vous donner quelque idée de la distribution d'une maison orientale.



C chambre.— CI chambre intérieure.— G galerie.— P porche.

La cour intérieure est à ciel ouvert. Elle est entourée de galeries à colonnades. Quand beaucoup de personnes sont réunies dans une maison, pour quelque fête ou quelque grande occasion, on les reçoit dans cette cour que l'on garnit de nattes et de tapis ; une grande tenture, déployée au-dessus, garantit la société du soleil ou de la pluie. Autour de la cour sont les appartements divisés en plusieurs chambres avec cabinets adjacents ; et l'édifice a quelquefois deux ou

trois étages, avec autant de galeries. Il est parlé de ces chambres avec cabinet intérieur dans 1 Rois XX, 30, et XXII, 25.

En Orient, les toits des maisons sont toujours plats; ils forment terrasse. Celles-ci sont entourées de murs bas, appelés créneaux, et quelquefois d'une balustrade en fer (Deut. XXII, 8), ou d'un treillis. C'est de là probablement que tomba Achazia, ou bien de l'une des galeries supérieures (voyez 2 Rois I, 2). Ces toits plats, ou terrasses, servent à plusieurs usages, par exemple pour sécher le lin et le chanvre (Jos. II, 6); comme aussi les habitants des maisons y vont le soir jouir de la fraîcheur de l'air, et converser avec leurs voisins (voyez Luc XII, 3); même on y dort la nuit pendant les mois d'été. On s'y retirait aussi pour la prière, comme cela nous est dit de Pierre, dans Actes X, 9; et, d'après Néhémie VIII, 16, nous voyons qu'on y dressait des tentes de verdure pendant la fête des tabernacles. Les toits étant ainsi plats, on pouvait passer de l'un à l'autre, quand les maisons étaient contiguës, sans avoir à descendre dans la rue. Un escalier extérieur permettait de descendre de la terrasse, sans entrer dans la maison; cela nous fait comprendre le commandement de notre Seigneur, dans Matth. XXIV, 17.

Les chambres d'en haut étaient autrefois, et aujourd'hui encore, considérées comme le principal appartement. Une de ces chambres hautes fut préparée pour notre Sauveur et ses disciples, lorsqu'ils célébrèrent la Pâque. C'était aussi dans une chambre semblable que l'apôtre Paul prêchait à Troas, quand Eutyche tomba du troisième étage en bas, en s'endormant sur

la fenêtre, laquelle était ouverte à cause de la chaleur causée par le grand nombre des lampes qui éclairaient la salle.

En bâtissant les maisons, on fixait déjà dans les murs de grands clous ou crocs servant à suspendre toutes sortes d'objets. Voyez une allusion à cela dans Ésaïe XXII, 23, et Esdras IX, 8.

Quand l'édifice était achevé et prêt à être habité, c'était l'usage de fêter cet événement par des réjouissances, et d'implorer la protection et la bénédiction divines ; lisez à ce sujet, Deut. XX, 5.

Dès que les hommes commencèrent à se multiplier sur la terre, la violence et la méchanceté augmentant toujours, ils ne se sentirent plus assez en sûreté dans leurs tentes et dans leurs habitations isolées ; c'est pourquoi ils finirent par se rapprocher les uns des autres afin de pouvoir se prêter main forte au besoin. La nécessité de vivre ainsi rapprochés, les conduisit à ajouter plusieurs étages à leurs maisons ; ils se mirent aussi à construire des villes et des tours, et ce fut Caïn qui donna l'exemple (Gen. IV, 17). Au livre des Nombres, XIII, 28, nous lisons que les cités des Cananéens étaient nombreuses et puissamment fortifiées. Ces villes variaient beaucoup en étendue ; la plupart ne consistaient probablement qu'en quelques maisons, ou huttes, entourées d'un fossé bordé d'un mur ou banc de terre, derrière lequel les habitants pouvaient se cacher tout en jetant des pierres à ceux qui venaient les attaquer. D'autres villes étaient beaucoup plus grandes ; et, telles que Jéricho (Jos. VI), avaient de hautes et fortes murailles. Ces villes fortifiées, comme elles sont souvent appelées dans la Bible, devinrent très

nombreuses ; parmi elles nous citerons Jérusalem, Babylone, Samarie, Tyr, Asdod, qui n'ont pu être prises qu'après de longs sièges.

Parmi les constructions remarquables des anciens temps, il ne faut pas oublier les Pyramides d'Égypte. Ce sont d'immenses édifices. Dans l'une d'elles on a découvert des chambres et des passages qui sont assez grands pour contenir plusieurs centaines de personnes.



Les Proverbes de Salomon.

III.

INTRODUCTION.

Chap. II, III.

L'EFFET D'ÉCOUTER LA VOIX DE LA SAGESSE.

Au premier chapitre nous avons vu les deux aspects de l'*appel* de la Sagesse. Les deux chapitres qui suivent, et qui vont nous occuper aujourd'hui, chers enfants, traitent de l'effet produit dans nos âmes quand on prend garde à sa *voix*. Ils s'adressent donc au « fils, » et sont basés sur une relation déjà connue.

A cette occasion, nous vous ferons remarquer combien, dans son Évangile, notre Seigneur Jésus-Christ tient à ce que la relation d'enfant, vis-à-vis de Dieu, ait toute sa force dans l'âme, afin de disposer le cœur à recevoir tous les enseignements divins. Il dit : « Qui-conque fera la volonté de Dieu, celui-là est mon frère et ma sœur et ma mère. Puis Il se mit encore à enseigner » (Marc III, 35 ; IV, 1). Ayant été rejeté par les gens religieux de ce monde, Il s'associe à Lui-même, par les plus étroits liens, quelques hommes, devant

lesquels Il se met à exposer tout à nouveau les mystères de la connaissance de Dieu. Quand on « reçoit Jésus, » quand on croit en Son nom, on devient enfant de Dieu. Comparez Jean I, 12, 13 avec Gal. IV, 4-7. C'est ce sur quoi nous avons insisté en parlant du premier chapitre. « Crois au Seigneur Jésus-Christ et tu seras sauvé. » Voilà le commencement de la vie nouvelle. C'est là ce qui rend possible l'instruction ; car la nouvelle nature peut seule la recevoir. Il faut l'Esprit de Dieu pour discerner les choses de Dieu. Quand Dieu nous a donné son Esprit, alors nous commençons à comprendre combien nous est nécessaire son instruction, sans laquelle on ne connaît rien du tout.

Ainsi le Seigneur Jésus parlait *en paraboles* aux foules, ce qui était pour elles un jugement de la part de Dieu (Marc IV, 12). La vérité de Dieu s'y trouvait bien, mais elle y était *cachée*, car le peuple n'avait pas le désir de *suivre* Jésus ; leur cœur n'était pas ouvert ; ils ne voulaient pas le bon Médecin. Mais à ceux qui suivaient le Seigneur, et qui avaient des oreilles et un cœur disposés à écouter, Jésus expliquait tout lorsqu'ils étaient seuls avec Lui, retirés à l'écart de la multitude (Marc IV, 34).

Que Dieu vous donne à tous, chers enfants, des oreilles pour entendre : car « la foi vient de l'ouïe, et l'ouïe de la parole de Dieu. »

Nos deux chapitres se divisent en cinq paragraphes :

I. (chap. II, 1-9). *La recherche de la Sagesse.*

II. (chap. II, 10-22). *L'amour de la Sagesse.*

III. (chap. III, 1-10). *L'obéissance à la Sagesse.*

IV. (chap. III, 11-20). *L'instruction que donne la Sagesse, et comment elle corrige.*

V. (chap. III, 21-35). *L'observation des enseignements de la Sagesse.*

On verra plus loin ce qu'il y a d'admirable dans cet ordre, et comment chaque chose se suit, découlant ainsi l'une de l'autre, jusqu'à ce que l'enfant soit amené à glorifier Dieu par un témoignage pratique dans la vie de chaque jour. Dieu dans sa grâce, soutient, encourage son enfant par l'espérance de l'héritage de la gloire.

Nous ferons remarquer ici en passant que, à propos du « fils, » cinq membres sont constamment mis en jeu chez lui. De ces cinq membres, trois sont mentionnés dans le premier paragraphe de nos deux chapitres, savoir : l'*oreille*, le *cœur*, la *bouche* (ou la *voix*), chap. II, 23. Les deux autres sont introduits à leur place dans le cinquième paragraphe, où il s'agit de la pratique : les *yeux*, les *pieds*, chap. III, 21, 23. Nous en parlerons plus tard, en les mettant en contraste avec les « membres » du méchant (chap. VI).

Considérons maintenant les cinq divisions indiquées ci-dessus.

I. LA RECHERCHE DE LA SAGESSE.

La Sagesse demande la *réalité* en tous ceux qui ont affaire avec elle. Elle a en haine la bouche hypocrite (chap. VIII, 13). Elle s'adresse au cœur : et elle éveille des besoins dans le *cœur*. Du moment que ces besoins se font réellement sentir, cela se manifeste bientôt par l'*attention* que l'on prête à tout ce que dit la sagesse, et par les *demandes* que l'on fait à Dieu pour avoir la véritable intelligence. Le caractère de la demande se fait voir aussi dans la manière dont on recherche la sagesse. On se donne beaucoup de peine, n'est-ce pas, pour gagner un peu d'argent. Est-ce que l'on se donne

autant de peine pour gagner l'intelligence? Est-on vraiment sérieux en la demandant à Dieu? L'essentiel, ici, c'est la *réalité de la recherche*. Ce n'est nullement une question de nos mérites, ni même de notre pouvoir de trouver l'intelligence. Les trois « si », aux versets 1, 3, 4, s'appliquent uniquement à la sincérité de la demande.

Notre Seigneur Jésus a dit : Celui qui cherche trouvera. Il en est de même ici. Quand on est sincère dans sa recherche, la récompense ne se fait pas longtemps attendre; car le même Dieu de bonté, qui a produit les besoins dans notre cœur, est là pour les satisfaire. La récompense, dans notre chapitre, est une double connaissance qui fait référence aux versets 2, 3, 4, du premier chapitre. (Voyez page 83 de « *la Bonne Nouvelle* » de cette année.)

Il y a d'abord la crainte de l'Éternel et la connaissance de Dieu (verset 5) qui est le commencement de toute sagesse (chap. 1, 7). Comparez chap. 1, 2. Ensuite il y a la connaissance de la justice, du jugement et de l'équité, et de tout bon chemin (vers. 9), pour savoir se bien conduire dans les affaires de la vie. Comparez chap. 1, 3, 4.

En faisant ainsi la connaissance de Dieu, on expérimente que c'est Lui qui donne gratuitement (vers. 6), et qu'Il secourt et protège ceux qui sont droits, et les garde dans les sentiers de l'intégrité. De cette manière le cœur est atteint et gagné pour Dieu.

L'effet de cela se fait remarquer aussitôt dans notre second paragraphe :

II. L'AMOUR DE LA SAGESSE.

Ayant goûté le bien, on le poursuit pour ce qu'il est

en lui-même, et l'amour du bien nous garde du mal et du mauvais chemin. La connaissance de Dieu, déjà acquise, fait que l'on désire Le connaître davantage. La Sagesse est non-seulement présentée au cœur, mais elle entre dans le cœur ; et l'on apprend en pratique que Dieu est amour. La prière de l'apôtre Paul, en Colossiens I, 9, 10, commence à se réaliser ; car c'est en étant rempli de la connaissance de la volonté de Dieu en toute sagesse et intelligence spirituelle, croissant par la connaissance de Dieu, que l'on est capable de marcher d'une manière digne du Seigneur pour lui plaire à tous égards. On entre de bon cœur dans le bon chemin, recherchant ce qui est agréable à Dieu ; et le mal perd son empire sur nous, il n'a plus d'attrait pour le cœur. Comme cela est dit aux Romains VI, 14, « le péché ne dominera pas sur vous, parce que vous n'êtes pas sous la loi mais sous la grâce. »

On est ainsi gardé (vers. 12-15) du mauvais chemin, et du méchant homme qui y prend plaisir. Comparez ce que nous avons déjà vu en considérant le chapitre I, versets 10-19.

On est gardé également de la femme étrangère et de toute sa flatterie.— « L'homme » représente l'activité dans le mal, *la violence*. « La femme » désigne un laisser-aller à l'égard du mal, *la corruption*. Ce sont les deux formes de l'iniquité manifestées tout au commencement, quand Dieu voyait que toute la terre était *corrompue* devant lui et remplie de *violence* ou d'extorsion (Gen. VI, 11, 12). Des deux côtés Dieu nous fait voir non-seulement le mal en lui-même, mais de quelle façon il se présente à nous. Quelquefois Satan agit au dehors pour nous entraîner dans le mauvais

chemin, par la violence; il est question alors du méchant « homme. » Quelquefois il agit au dedans de nous par la corruption, il veut nous attirer dans le mal en flattant notre égoïsme; c'est pourquoi Dieu nous montre alors le caractère de la « femme étrangère » et de son influence, — la flatterie.

Les versets 20-22, tout en démontrant la fin des deux chemins, celui du bien et celui du mal, parlent aussi d'un autre effet réjouissant pour l'âme qui suit les directions de la Sagesse. C'est ce que nous voyons aussi dans 1 Jean I, 7; Éph. V, 1, 2, etc. On ne se trouve pas seul dans ce chemin-là. C'est le sentier des *gens de bien*, des *justes*. Marchant dans la lumière comme Dieu est dans la lumière, on a communion les uns avec les autres. Comparez Psaume CXIX, 63, 79.

Mais si le cœur est gagné pour Dieu, il faut aussi qu'il soit soumis à Dieu. C'est là le sujet de notre troisième paragraphe, qui rappelle de nouveau la relation de « fils, » chap. III, 1.

III. L'OBÉISSANCE A LA SAGESSE.

La loi s'impose au cœur; mais c'est la loi de la liberté qui s'impose à un cœur qui *aime* agir en conséquence. « Que ton cœur garde mes commandements. » Le commandement c'est *d'aimer* (Jean XV; 1 Jean IV, 21). L'amour de Dieu est répandu dans nos cœurs par le Saint-Esprit (Rom. V, 5). « Nous l'aimons parce que Lui nous a aimés le premier » (1 Jean IV, 19).

Cinq directions, chacune avec son résultat ou sa conséquence, sont données ici :

1° *Mon fils n'oublie pas ma loi, et que ton cœur garde mes commandements.*

— Résultat : *Ils t'apporteront de longs jours, des années de vie et la paix* (comparez Éphésiens VI, 1-3).

2° *Que la gratuité et la vérité ne t'abandonnent point; lie-les à ton cou, et écris-les sur la table de ton cœur* (voyez chap. VI, 21 ; VII, 3). Vous savez bien, chers enfants, que « la grâce et la vérité sont venues par Jésus-Christ » (Jean I, 17).

— Résultat : *Tu trouveras la grâce et le bon sens aux yeux de Dieu et des hommes*. Ainsi en était-il du Seigneur Jésus lui-même, quand il était jeune enfant sur la terre (Luc II, 53). Quel précieux exemple pour nous !

3° *Confie-toi de tout ton cœur en l'Éternel, et n'appuie pas sur ta prudence; considère-le en toutes les voies*.

— Résultat : *Il dirigera tes sentiers*. Quel bonheur de le savoir !

4° *Ne sois pas sage à tes yeux; crains l'Éternel, et détourne-toi du mal*.

— Résultat : *Ce sera une médecine à ton nombril et un arrosement à tes os*; deux expressions d'une grande force pour exprimer l'effet fortifiant pour le cœur de l'humilité et de la crainte de l'Éternel.

5° *Honore l'Éternel de ton bien et des prémices de tout ton revenu*.

— Résultat : *Tes greniers seront remplis d'abondance et les cuves rompront de moût* (comparez Aggée I, 3-9; II, 14-19). Comme dit le Seigneur Jésus (Matth. VI, 33): « Cherchez d'abord le royaume de Dieu et sa justice, et toutes ces choses vous seront données par-dessus. » Il faut que Dieu et les intérêts du Seigneur Jésus-Christ aient la première place dans notre cœur.

IV. L'INSTRUCTION QUE DONNE LA SAGESSE, ET COMMENT ELLE CORRIGE.

Dieu connaît bien la nature humaine et toute sa faiblesse. Il est nécessaire qu'Il nous enseigne le bon chemin; et quand nous en sortons, il faut qu'Il nous y fasse rentrer. C'est pourquoi Il nous instruit et nous corrige. Il emploie toute sorte de moyens pour atteindre son but, selon Sa providence et Sa sagesse infinie. Il agit toujours comme un tendre père (Hébr. XII, 5-11), quoique sur le moment l'épreuve soit un sujet de tristesse. La fin, cependant, est bienheureuse pour celui qui trouve la Sagesse, laquelle est plus précieuse que les perles; elle porte avec elle de longs jours, des richesses, de la gloire, — une éternité de bonheur; elle répand dans le cœur la joie et la paix* (Romains XV, 13). Elle est l'arbre de vie à ceux qui l'embrassent, — cet arbre qu'Adam a perdu dans le jardin d'Eden à cause de sa désobéissance, mais qui se retrouve dans la personne de notre Seigneur Jésus-Christ (Jean VI, 33, 35, 58; Apoc. II, 7).

C'est enfin par la Sagesse que Dieu a fondé et disposé la terre, les cieux, et les abîmes (versets 19, 20).

V. L'OBSERVATION DES ENSEIGNEMENTS DE LA SAGESSE.

Tout ce qui précède nous amène à ce que nous trouvons ici. Dieu est fidèle pour faire tout ce qui est nécessaire au bonheur réel de son enfant, dans ce monde

* Le mot « prospérité » de la version de Martin, aux versets 2, 17, doit être traduit « paix; » c'est le sens universel du mot hébreu.

et dans la vie à venir. Il dit (Ps. XXXII) : « Je te guiderai de mon œil. » Il faut donc de notre côté diriger notre œil sur Lui ; car Il veut nous guider, comme un Père, par la grâce et l'amour, non par la force. Voilà pourquoi il est parlé des *yeux* (vers. 21). Les bénédictions immédiates qui découlent du fait de garder la droite connaissance sont au nombre de cinq : la vie de l'âme ; l'ornement du cou ; l'assurance dans la marche extérieure, de sorte qu'on ne broche pas ; la tranquillité intérieure, de sorte que le sommeil est doux ; enfin l'absence de toute frayeur subite, car l'Éternel gardera le *pied* d'être pris. Lui est l'espérance du cœur (vers. 26).

Ensuite (vers. 27-31) nous avons cinq avertissements très utiles, c'est-à-dire de ne pas laisser passer l'occasion de faire ce qui est juste et bon ; de ne pas machiner le mal ; ni chercher les procès ; ni porter envie à l'opresseur. « Car celui qui va de travers est en abomination à l'Éternel, mais son secret est avec les hommes intègres ; la malédiction de l'Éternel est dans la maison du méchant, mais il bénit la demeure des justes. Certes, Il se moque des moqueurs, mais Il fait grâce aux débonnaires. Les sages hériteront la gloire, mais l'ignominie sera l'exaltation des fous. »

Quel héritage pour l'enfant bien-aimé de Dieu : — Son secret (Ps. XXV, 14), Sa bénédiction, Sa grâce et Sa gloire ! (Ps. LXXXIV, 11.) Il veut que de toute manière nous jouissions de Lui.



Les Proverbes de Salomon.

IV.

INTRODUCTION.

Chap. IV-VII.

LE CHEMIN DE LA SAGESSE

Nous entrons maintenant dans la seconde partie de « l'introduction, » dans laquelle sont développés, avec beaucoup de détails, les principes généraux des « deux appels » qui nous ont occupés dans le premier chapitre.

Les chapitres IV-VII peuvent être aussi envisagés comme correspondant au chapitre I, 8-19, — LE CHEMIN DE LA SAGESSE, ou comment se conduire dans sa maison.

Les chapitres VIII et IX correspondraient aussi au chapitre I, 20-33, traitant de LA VOIX DE LA SAGESSE qui se fait entendre au dehors.

Nous passerons brièvement en revue les quatre chapitres IV-VII.

Les 19 premiers versets du chapitre IV sont une espèce d'avant-propos qui prépare le chemin aux enseignements qui les suivent. Comme nous l'avons déjà fait remarquer plus d'une fois, on se trouve ici en présence d'une *personne* et d'une *voie*. C'est ce qui caractérise ces chapitres des Proverbes. Le Saint-Esprit insiste là-dessus, parce qu'il est de toute importance pour nous de nous rappeler que si nous avons deux voies devant nous, — celle du bien et de la vie, et celle du mal et de la mort, — nous avons aussi affaire à deux personnes, — notre Seigneur Jésus-Christ, et notre adversaire Satan ou le diable. Quant à ces deux

voies, comparez Rom. II, 6-11 ; et quant aux deux personnes, voyez Jean VIII, 42-47.

Notre Seigneur Jésus-Christ est venu dans ce monde pour nous révéler Dieu, pour nous approcher de Lui, pour effacer nos péchés en les portant Lui-même, et pour nous montrer en pratique le chemin de la vie. Il dit : « Je suis LE CHEMIN, LA VÉRITÉ ET LA VIE. » Satan est là, qui s'oppose de toute manière à ce que nous écoutions les paroles de Christ ; il nous attire par les plaisirs du monde ; il nous distrait par les soucis de la vie ; il nous présente toute sorte de mensonges pour détourner notre cœur de Dieu, et nous éloigner de Lui, pour nous tenir dans les ténèbres, nous plonger dans la misère, et nous entraîner à la mort. Mais, grâces à Dieu, Jésus, par sa mort, a vaincu Satan (Héb. II, 14) ; et ceux qui croient en Jésus sont vainqueurs aussi « par le sang de l'Agneau et par la parole de leur témoignage » (1 Cor. XV, 57 ; Apoc. XII, 11). Que Dieu vous accorde, chers enfants, de comprendre cela en pratique. Croyez au Seigneur Jésus-Christ, et vous serez sauvés.

Le chapitre qui nous occupe nous montre la bonne voie, et nous met en présence de la Sagesse. Celle-ci se présente elle-même (vers. 1-13), faisant appel aux plus tendres affections, que ressent dans son cœur celui qui sait qu'il est bien-aimé (comparez chap. VIII, 30 ; Eph. V, 1, 2). Ensuite (vers. 14-19) elle met en contraste le sentier des méchants et le sentier des justes.

On ne peut trop insister auprès de vous, chers enfants, sur les deux grands principes que nous trouvons ici :

1^o Ce que nous avons à *chercher* : la sagesse, la pru-

dence. Écouter ses instructions, marcher dans l'obéissance, serrer ses paroles dans le cœur, — voilà le chemin du bonheur et de la vie où toutes les divines affections que Dieu nous donne peuvent se déployer à la gloire de son saint nom et pour le bien de beaucoup d'âmes. Ce n'est pas seulement une doctrine que je dois apprendre : c'est une personne que je dois connaître, — Dieu manifesté en Christ. Voilà ce qui rend l'âme heureuse, ce qui lui donne de la force. Jésus dit : « C'est ici la vie éternelle, qu'ils te connaissent seul vrai Dieu et celui que tu as envoyé, Jésus-Christ » (Jean XVII, 3). Toute la science que le monde peut donner n'est rien à côté de cette connaissance personnelle du Seigneur Jésus-Christ, qu'Il accorde au pauvre pécheur qui vient à Lui tel qu'il est. L'âme est alors heureuse dans la présence du Dieu vivant, sachant que Dieu l'aime et qu'Il la garde de tout mal. — N'aimeriez-vous pas connaître ainsi le Seigneur Jésus-Christ ? — Eh bien ! chers enfants, Il vous invite à venir à Lui maintenant, et tels que vous êtes.

2^o En second lieu nous voyons ici ce que nous devons *éviter* : — le sentier des méchants. Loin de penser à y entrer, il faut s'en éloigner autant que possible en marchant dans le chemin opposé ; — « éloigne-t'en et passe outre. » Le sentier des justes est comme la lumière resplendissante, qui augmente son éclat jusqu'à ce que le jour soit en sa perfection. Jésus est venu dans ce monde comme la lumière. Auprès de lui on se trouve dans la lumière, et plus on Le connaît plus on voit clair. La voie des méchants, qui vivent loin de Lui, est toujours comme l'obscurité ; Satan, le prince des té-

nèbres, les retient dans ce chemin (Eph. VI, 12 ; 2 Cor. IV, 4).

La portion, qui s'étend du chapitre IV, verset 20, jusqu'à la fin du chapitre VII, nous éclaire à l'égard du mal qui règne dans le monde ; et elle nous montre en même temps de quelle manière on peut y résister. Le passage entier se divise en cinq paragraphes, dont chacun commence par ces mots affectueux : « Mon fils. » C'est là le secret qu'il ne faut jamais perdre de vue. Nous en avons déjà parlé. C'est la conscience de la relation avec Dieu qui nous rend heureux dans sa présence, et nous donne du courage ; mais que de fois nous avons besoin qu'on nous rappelle cette vérité précieuse, tant de fois répétée dans la parole de Dieu ! Les enfants de Dieu même sont en danger d'oublier l'exhortation qui s'adresse à eux *comme à des fils* (Hébr. XII, 5).

La grande doctrine de toute cette portion est celle-ci : il faut avoir le cœur occupé du bien pour pouvoir résister au mal. Ce n'est pas en pensant au mal que je suis à même d'y résister : bien s'en faut ; mais si je suis activement occupé du bien, je ne pense pas au mal et j'en suis gardé : de plus, si le diable vient, je saurai lui résister ; puis Dieu dit qu'il s'enfuira de moi (Jacq. IV, 7).

I. Chapitre IV, 20-27 : Les membres du corps, occupés premièrement de la vérité, sont mentionnés au nombre de cinq :

L'*oreille*, tendue vers Dieu seul, doit recevoir les paroles de la vérité ;

Les *yeux* doivent s'arrêter sur ces paroles, et regarder droit ;

Le *cœur* doit les garder ; se donnant tout entier au service de la vérité et se gardant de tout ce qui s'y oppose ;

La *bouche* parlera alors de l'abondance dont le cœur est rempli ; elle doit être consacrée au service de la vérité ;

Les *pieds* doivent tenir, en conséquence, le chemin de la droiture, ne s'en détournant ni à droite ni à gauche.

II. Chapitre V, 1-23 : Si les affections du cœur sont dirigées vers le bien, et s'en occupent, on saura reconnaître la voix du tentateur quand même il simulerait le bien, et qu'il viendrait avec les entraînements de la douceur, avec « des lèvres qui distillent des rayons de miel, et un palais plus doux que l'huile. » Quand on boit des eaux vives (vers. 15) que Jésus donne à ceux qui viennent à Lui (Jean IV, 10, 14 ; VII, 37, 38) ; on n'a pas besoin d'aller ailleurs chercher du rafraîchissement, on n'a pas besoin de puiser aux sources amères de ce pauvre monde. Quand on connaît la voix du bon Berger, il est facile de discerner toutes les autres voix de ce monde, car il n'y en a pas une qui ressemble à la Sienne. Le chemin de ce monde aboutira au jugement (vers. 5, 11, 22, 23). Si donc on ne veut pas être surpris au mauvais jour, alors il n'y aura plus moyen d'échapper, il faut aller à Jésus tandis que sa grâce dure encore, c'est-à-dire AUJOURD'HUI.

III. Chapitre VI, 1-19 : Il y a ici quatre avertissements :

1^o Vers. 1-5. « Ne participe pas aux péchés d'autrui » (1 Tim. V, 22); toute sorte de caution est expressément défendue, même pour l'intime ami. C'est une source de toute sorte de maux, de querelles, de divisions et de déceptions. Si on l'a fait, il ne faut pas tarder un instant à s'en dégager.

2^o Vers. 6-11. Ne l'abandonne pas à la paresse.

3^o Vers. 12-15. Prends garde à la corruption.

4^o Vers. 16-19. Prends garde à la violence.

Ces deux derniers avertissements montrent le caractère de ces deux manifestations du mal. Comparez chap. II, 12-19; Gen. VI, 11.

IV. Chapitre VI, 20-35: L'attachement à la vérité est le moyen de nous garder de tout ce qui peut séduire le cœur naturel. Mais il faut mettre les commandements en pratique; on sera alors béni dans ce que l'on fait. Comparez Jacq. I, 22-25. « Le commandement est une lampe, la loi une lumière; les repréhensions propres à instruire sont le chemin de la vie. » Voilà pourquoi il faut s'appliquer à garder les commandements, les lier à son cœur, les attacher à son cou de telle manière qu'ils soient à la fois nos délices et notre ornement. Rien n'est plus méprisable que l'homme qui entre dans une voie de malice, tout simplement pour la satisfaction de ses propres désirs. Malheur à celui qui agit ainsi, car le péché trouvera le coupable avec toute sa bassesse; son indignité sera mise en évidence: car « DIEU VOIT TOUT. »

V. Chapitre VII, 1-27: Ici encore, « le fils » est invité à garder par devers lui les commandements de la

Sagesse, en les écrivant sur la table de son cœur. Christ est gravé par l'Esprit de Dieu sur le cœur de tout croyant (2 Cor. III, 3). Cela étant, le caractère de Christ doit être manifesté par le croyant dans tous les détails de sa vie. Pensez-y, vous tous qui avez confessé le nom de Jésus; car, grâce à Dieu, quelques-uns d'entre vous, chers enfants, l'ont fait. Est-ce que tout le monde peut dire, en vous voyant, que vous portez le cachet d'un entier dévouement à Christ? C'est l'affection du cœur, non pas l'intelligence, qui nous garde. Si je veux croître dans l'amour pour Dieu et pour Christ, je dois penser beaucoup à Son amour pour moi. « Nous l'aimons, parce qu'il nous a aimés le premier. »

La fin du chapitre VII contient une description de la « femme étrangère; » pleine de ruse, elle cherche les ténèbres; elle couvre le mensonge et l'iniquité par un bel extérieur, une apparence attrayante, et elle finit par aller là où elle entraîne ses dupes—« dans les cabinets de la mort. » Satan est vigilant; il rôde autour de nous, cherchant qui il pourra dévorer. Mais Dieu est plus fort que lui; et c'est en gardant la parole de Dieu, et les commandements de Jésus, que nous serons victorieux de toutes les attaques du malin.

Nous vous ferons remarquer en terminant, chers enfants, un contraste remarquable entre le caractère du « fils » et celui du méchant, que l'on trouve au chap. IV, 20-27 et au chap. VI, 12-19. Dans l'un et l'autre cas, il est question de cinq membres, qui ne sont cependant pas les mêmes.

Le « fils, » comme nous l'avons vu, a les *oreilles*,

les *yeux*, le *cœur*, la *bouche*, le *pied*; le « méchant » (et cela est répété deux fois) a la *bouche*, les *yeux*, les *pieds*, les *maines*, le *cœur*. Ce qui manque au méchant ce sont les oreilles pour écouter la vérité ; mais à leur place, il a des mains pour enseigner le mal en cachette et répandre le sang innocent.

Vous voyez donc, chers lecteurs, que ce ne sont pas beaucoup d'œuvres que Dieu attend de nous : ce qu'il nous faut avant tout, ce sont des oreilles pour l'écouter. Que Dieu vous les donne à tous ! Et si l'un de vous était plus préoccupé de *faire* des œuvres que d'*écouter* Dieu, réfléchissez au contraste solennel dont nous venons de parler, et que Dieu Lui-même a écrit pour notre instruction.



Le Salut.

Conversation entre Robert et son Père.

Le Père. — Pourquoi rentres-tu si tard de l'école, Robert ? Qu'est-ce qui t'a retenu ?

Robert. — Je suis resté pour voir l'enterrement d'un de nos camarades. Les maîtres ont désiré que j'y assiste.

P. — Qui était-ce ?

R. — Jean Fléming.

P. — Eh ! bien, un enterrement est très-solennel à voir. Viens un peu me raconter comment cela s'est passé.

R. — J'ai vu notre camarade dans un cercueil que l'on a fermé ; et, après l'avoir descendu dans un trou profond, on l'a recouvert de terre.

P. — Puis était-ce tout ?

R. — Non, papa ; Monsieur Jones nous a parlé de la mort ; il nous a dit qu'il fallait que nous mourions tous aussi bien que Jean ; et que nous serions enterrés comme lui.

P. — Effectivement, au chapitre IX, versets 27-28, de l'épître aux Hébreux, il est parlé du sort qui attend tous les hommes : « Et comme il est réservé aux hommes de mourir une fois, et après cela le jugement, ainsi le Christ aussi ayant été offert une fois pour porter les péchés de plusieurs, apparaîtra une seconde fois sans péché, à salut à ceux qui l'attendent. » — Où est maintenant l'âme de Jean ? n'est-elle pas allée au ciel ?

R. — C'était un très-bon garçon ; tous les maîtres l'ont dit ; et ils aimeraient que nous fussions tous comme lui.

P. — J'espère, Robert, qu'il est allé au ciel ; et s'il en est ainsi, c'est parce que Jésus a versé son sang pour les pécheurs. Nul ne peut aller au ciel à cause de sa propre bonté.

R. — Pourtant Monsieur Jones et d'autres disent que Jean était un très-bon garçon.

P. — Peut-être ; mais ils n'ont sûrement pas dit qu'il était allé au ciel à cause de sa propre bonté ; s'ils l'eussent dit, ils auraient dit ce qui n'est point vrai. — Personne, mon garçon, ne va au ciel parce qu'il est bon, mais à cause des mérites du Seigneur Jésus. As-tu ton petit Nouveau Testament dans ta poche ? Nous examinerons ce qu'il nous dit à ce sujet.

R. — Oui, papa, je l'ai.

P. — Bien, prends-le et lis-moi quelques passa-

ges ; premièrement dans l'évangile de Matthieu, chap. I, vers. 21.

R. — Le voici : « Tu appelleras son non Jésus ; car c'est Lui qui sauvera son peuple de leurs péchés. »

P. — Ce qui te montre que personne ne peut se sauver lui-même. C'est par Jésus-Christ, qui est le Sauveur, et par Lui seul que le pécheur peut être sauvé. — A présent cherche dans la première épître à Timothée, chap. I, vers. 15.

R. — Je l'ai : « Cette parole est certaine, et digne de toute acceptation, que le Christ Jésus est venu dans le monde pour sauver les pécheurs, dont moi je suis le premier. »

P. — Quel précieux texte que celui-ci. Souviens-t'en aussi longtemps que tu vivras. Tu vois encore par cette déclaration que c'est Jésus-Christ qui sauve les pécheurs, et non point le pécheur qui se sauve lui-même par sa propre bonté. — Prends maintenant l'évangile de Luc, au chap. XIX, vers. 10.

R. — « Car le Fils de l'homme est venu chercher et sauver ce qui était perdu. »

P. — Ainsi donc le pécheur ne peut pas venir à Dieu par lui-même ; non, le pécheur est perdu (et tous les hommes, mon cher enfant ne sont devant Dieu que des pécheurs perdus), et le Seigneur Jésus est venu chercher et sauver des perdus. — Lis encore dans l'évangile de Jean, chap. XIV, vers. 6.

R. — « Je suis le chemin, et la vérité, et la vie. »

P. — En effet, il n'y a pas d'autre chemin, Robert, pour aller au Père, que Christ. Tous les autres chemins mènent en enfer. Vois ce qui est dit aux Actes, chap. X, vers. 43, et chap. IV, vers. 12.

R.— « Tous les prophètes lui rendent témoignage que, par son nom, quiconque croit en Lui reçoit la rémission des péchés. » « Et il n'y a de salut en aucun autre; car aussi il n'y a point d'autre nom sous le ciel, qui soit donné parmi les hommes, par lequel il nous faille être sauvés. »

P.— Ainsi il n'y a pas de rémission des péchés, si ce n'est par Jésus-Christ. Il est le seul Sauveur, parfait, pleinement suffisant. Je lisais hier un cantique composé par un pauvre hindou qui avait trouvé le pardon de tous ses péchés. Le voici tel que je puis l'imiter à peu près dans notre langue :

Ayant trouvé le véritable Ami,
 Tu peux le bénir, ô mon âme !
 Quel Sauveur je possède en Lui :
 Il m'a retiré de la flamme !
 Je n'ai besoin de rien de plus,
 Moi pécheur, que de toi Jésus !

R.— Mais était-il nécessaire que Christ répandît son sang sur la croix pour nous ?

P.— Oui; il est dit dans les Hébreux, chapitre IX, vers. 22, que « sans effusion de sang il n'y a pas de rémission, » c'est-à-dire pas de pardon des péchés. Et encore au chapitre suivant, verset 4, nous lisons « qu'il est impossible que le sang de taureaux et de boucs, » lesquels, tu le sais, étaient offerts par les Juifs, « ôte les péchés. » Ouvre encore ton Testament, Robert, au chapitre I de l'épître aux Éphésiens, vers. 7.

R.— « En qui nous avons la rédemption par son sang, la rémission des fautes selon les richesses de sa grâce. »

P.— Il était donc nécessaire que Christ répandit

son sang, ainsi qu'il l'a fait, sur le bois maudit de la croix, pour que nous pussions être sauvés. — Je vais t'indiquer encore un ou deux autres passages. Lis dans l'épître aux Romains, chap. V, vers. 9.

R. — « Beaucoup plutôt donc, ayant été maintenant justifiés par son sang, serons-nous sauvés de la colère par Lui. »

P. — Et dans la première épître de Pierre, chap. I, vers. 18 et 19.

R. — « Sachant que vous avez été rachetés..., non par des choses corruptibles, de l'argent ou de l'or, mais par le sang précieux de Christ comme d'un agneau sans défaut et sans tache. »

P. — C'est donc bien comme je te le disais, mon garçon ; c'est le précieux sang de Christ qui nous purifie de tout péché. Maintenant si tu passes au livre de l'Apocalypse, chap. I, vers. 5, et chap. V, vers. 9, tu y liras que c'est le sang versé du Sauveur qui fournit le sujet principal de la louange aux saints sur la terre et aux saints dans le ciel.

R. — « A Celui qui nous aime, et qui nous a lavés de nos péchés dans son sang, ... à Lui la gloire et la force aux siècles des siècles. » « Et ils chantent un cantique nouveau, disant : Tu es digne de prendre le livre, et d'en ouvrir les sceaux : car tu as été immolé, et tu as acheté pour Dieu par ton sang, de toute tribu, et langue, et peuple, et nation. »

P. — Eh ! bien, mon cher enfant, tu vois combien il est évident que Jésus-Christ a pris sur Lui nos péchés, et a subi à notre place la colère de Dieu contre le péché ; Il l'a subie à la croix, afin d'éloigner de nous la punition éternelle que nous avons méritée. — Oh !

quelle chose bénie que Jésus-Christ soit mort pour nous.

R. — Mais, papa, *quelqu'un* peut-il aller vers Lui pour être sauvé ?

P. — Oui, mon garçon, qui que ce soit.

R. — Cela est-il aussi dit dans la Bible.

P. — Oui, Dieu soit loué, cela est dit dans plusieurs endroits. J'ai marqué quelques-uns de ces passages dans ma grande Bible. Cherche dans l'évangile de Jean, au chap. III, les versets 14 à 16.

R. — « Et comme Moïse éleva le serpent au désert, ainsi il faut que le fils de l'homme soit élevé, afin que *quiconque* croit en Lui ne périsse pas, mais ait la vie éternelle. Car Dieu a tant aimé *le monde*, qu'Il a donné son Fils unique, afin que *quiconque* croit en Lui ne périsse pas, mais ait la vie éternelle. »

P. — Tu vois par ceci que Christ Lui-même dit : « *quiconque*, » ce qui veut dire qui que ce soit, n'est-ce pas ?

R. — Oui, papa ; et c'est délicieux de penser que Dieu a aimé *le monde* d'une manière telle que *qui que ce soit* peut être sauvé.

P. — Ce sont là, Robert, de bonnes nouvelles ; bien plus, le Seigneur Jésus qui nous a aimés, et qui est mort pour nous sur la croix, et a été enseveli, est maintenant ressuscité. Dieu a ressuscité Jésus d'entre les morts, et l'a placé dans la gloire, dans une gloire resplendissante. Jésus n'est plus dans le tombeau, — non, il est dans le ciel, — Il y est assis, parce que l'œuvre de grâce est faite, elle est entièrement accomplie. — Et maintenant, du sein de cette gloire, Il étend ses mains vers toi, mon en-

fant, vers vous, chers jeunes amis, en disant : « Venez à Moi ! » — Remarquez bien qu'il dit : « A *Moi* ; » — non pas à vos prières, non pas à vos mérites, non pas à vos bonnes résolutions, mais « à *Moi*. » — Jésus veut que vous veniez à Lui-même, afin qu'Il puisse vous purifier de vos péchés, et vous qualifier pour le ciel. Oui, le bon Sauveur Jésus veut vous avoir *tels que vous êtes*. Oh ! venez à Lui maintenant, à présent même ; alors tous vos péchés seront lavés pour toujours, et vous recevrez *aussitôt* le don de la vie éternelle et une place avec Jésus dans le ciel. Alors, soit que Jésus vienne vous chercher pendant que vous serez encore vivants sur la terre, soit que vous passiez par la mort avant le glorieux moment de cette venue, Il vous introduira Lui-même lorsqu'Il reviendra, dans sa propre et bienheureuse demeure ; vous rendant semblables à Lui, pour être éternellement avec Lui, qui a été mort, mais qui maintenant, par sa victoire, est vivant aux siècles des siècles !



Les sacs trop lourds.

Un pauvre paysan revenait du marché. Assis sur son char, il comptait, chemin faisant, le peu d'écus qu'il en rapportait, et il calculait que lorsqu'il aurait payé les impôts et acheté le nécessaire pour son ménage, il ne lui resterait rien, pas même de quoi se réjouir avec ses enfants et sa femme. Plongé dans de tristes pensées, il avançait lentement. De belles voitures le devançaient ; des chevaux emportaient d'élégants cavaliers. C'étaient des négociants, avocats, des nobles de la ville.

Ils allaient en partie de plaisir, et se dirigeaient vers un château du voisinage.

A cette vue, le mécontentement et l'envie s'éveillent dans le cœur du paysan.

« Oh ! se dit-il, comme les joies et les peines, les biens et les maux, sont inégalement partagés, et quel triste lot que le mien ! »

Là-dessus il prend un chemin de traverse, laisse aller doucement son cheval et s'endort.

Il rêve qu'il est dans une salle vaste et splendide. Tout autour des murs se trouvent des sacs divers de formes et de grandeurs, et portant certains signes caractéristiques ; celui-ci une couronne, celui-là un écusson, cet autre une épée, etc... Tandis qu'il regarde étonné, une voix lui crie : Prends ! Il ne se le fait pas dire deux fois, et met la main sur le sac portant pour signe une couronne d'or et de perles. Mais en vain cherche-t-il à le soulever, il est trop pesant. Il essaie du suivant ; celui-ci aussi est trop lourd ! Et ainsi en est-il d'un grand nombre. Au bout de quelques pas, il ne peut plus les porter.

« Il faut pourtant bien, dit-il, qu'il y en ait un qui me convienne ; si peu qu'il y ait dedans, ce sera toujours quelque chose, et je serai content. »

Il essaie, essaie encore ; et enfin il trouve un sac qu'il peut emporter. En l'examinant, il voit qu'il a pour signe une charrue.

« Cela me va, dit-il ; et c'est sans doute celui qui m'est destiné. »

Il se charge du sac, et s'en va satisfait... A ce moment le char et le cheval s'arrêtent. Il s'éveille et se trouve devant sa maisonnette. Sa femme et ses enfants

sortent au-devant de lui. Il se frotte les yeux, encore tout étonné de son rêve; et tend le sac d'argent à sa femme.

« Prends, lui dit-il; il n'est pas pesant, mais, Dieu soit loué! il y a là juste ce qu'il nous faut, et qu'avons-nous besoin d'avoir plus? »

Là-dessus, il descend du char, prend ses petits enfants dans ses bras, les porte dans la chambre, sort le pain qu'il a acheté au marché; et, rassemblés autour de la table rustique, chargée de laitage et de fruits, il font un repas excellent.

Il ne manque pas de raconter le songe étrange qu'il a fait en route. Et il ajoute : « Laissons faire à Dieu; il sait mieux que nous ce qui nous convient, et pourvu que nous ayons de quoi nous vêtir et nous nourrir, cela doit nous suffire. »

« OR LA PIÉTÉ AVEC LE CONTENTEMENT D'ESPRIT EST UN GRAND GAIN. » (1 Tim. VI, 6.).

Une journée sans rien faire.

« Si seulement je pouvais avoir toute une journée à moi, sans rien faire — ni ouvrage, ni leçons, — rien que m'amuser; combien je serais contente, » disait la petite Babet.

« Aujourd'hui sera à toi, » dit sa mère. « Tu peux t'amuser autant que cela te plaira, et je ne te donnerai aucun ouvrage, aucune tâche à faire, quand bien même tu m'en demanderais. »

Babet rit beaucoup de l'idée qu'on pût *souhaiter* d'avoir de l'ouvrage, et courut à ses jeux. Elle sautait à la corde sur la terrasse, quand passèrent les enfants de l'école; et tous l'envièrent de n'avoir point de leçons. Ensuite elle grimpa sur le cerisier, et cueillit plein

son tablier de cerises ; mais quand elle les porta à sa mère qui faisait un gâteau, celle-ci lui dit : « C'est du travail, Babet ; emporte-les , car nous avons convenu qu'aujourd'hui tu ne ferais rien. Ne te rappelles-tu pas que hier tu as pleuré, parce que je te demandais d'en cueillir quelques-unes pour le dîner ? »

La petite fille s'en alla presque de mauvaise humeur. Elle prit sa poupée et joua avec elle un moment, mais bientôt elle s'en lassa. Elle essaya toute sorte d'autres jeux, mais ils ne l'amuserent pas davantage. A la fin elle revint auprès de sa mère qui était occupée à écosser des pois.

« Puis-je t'aider, maman ? » lui dit-elle.

« Non, mon enfant ; ce n'est pas jouer, c'est travailler. »

Babet retourna au jardin, et se mit à regarder les oies et les canards qui barbotaient dans leur étang. Bientôt elle entendit un bruit d'assiettes ; c'était sa mère qui mettait la table pour le dîner. Babet aurait bien voulu lui aider. Puis son père revint de la ville, et tous se mirent à table. Babet demeura silencieuse pendant tout le repas ; mais lorsqu'il fut terminé, et que son père fut reparti, elle s'écria : « Oh ! maman, tu ne saurais croire combien je suis fatiguée de ne rien faire ! Si seulement tu voulais me permettre de dévider la laine, ou de mettre en ordre ta corbeille à ouvrage, ou bien de faire les ourlets à ces essuie-mains ; j'en serais si contente. »

« Je ne le puis, ma petite fille, parce que j'ai promis que je ne te donnerais point d'ouvrage aujourd'hui, mais tu peux te procurer de l'occupation pour toi, si tu en trouves. »

Alors Babet descendit de l'armoire une pile de vieux bas, et se mit en devoir de les raccommoder, car elle savait faire très-adroitement ce genre d'ouvrage. Son visage s'épanouissait à mesure qu'elle avançait. « Maman, » dit-elle à la fin, « pourquoi est-on si vite fatigué de s'amuser ? »

« Parce que Dieu ne nous appelle pas à être paresseux, mais à travailler de nos propres mains. Il a dit : « tu travailleras six jours. » Il y a assez de travail pour tout le monde, et chacun devrait être heureux d'en avoir, fût-ce même le travail le plus humble et le plus pénible ; car c'est un rude métier que celui de ne rien faire. »



La veuve de Naïn.

Quelle est cette troupe qui sort
De cet humble village ?
Hélas ! un fils unique est mort !
C'est leur dernier hommage.

Qui s'abandonne à sa douleur ?
C'est la mère, la veuve ;
Elle fléchit sous la rigueur
D'une si dure épreuve.

Quel est cet Étranger béni ?
Qui, voyant ses alarmes,
Avec un amour infini,
Lui dit : « Sèche tes larmes. »

Elle pâlit ; dans son émoi
Son pauvre cœur palpite.
« Jeune homme, dit-il, lève-toi ! »
Et le mort ressuscite !

Jésus, lo souverain appui,
Ne manque, ni ne cesse ;
Comme hier il est aujourd'hui
En amour, en tendresse.

Oh ! dis encore ce mot puissant !
Dans ta grâce infinie,
Donne à chaque cœur périsant
Ton éternelle vie !



Rabbi Akiba.

Tel était le nom d'un Juif pieux, qui vivait il y a fort longtemps ; et qui avait l'habitude de dire : « Quoique Dieu fasse, c'est pour notre bien. »

Forcé par la persécution de quitter son pays natal, il s'en alla dans un désert inculte et désolé. Tout ce qu'il possédait consistait en une lampe, dont il se servait durant la nuit pour étudier la loi ; un coq, en guise de montre, pour lui annoncer l'aube du jour ; et un âne pour voyager.

Un soir que le soleil descendait à l'horizon, et que la nuit s'approchait graduellement, Rabbi Akiba, qui ne savait pas où abriter sa tête ni où reposer ses membres fatigués, arriva près d'un village, exténué et à bout de forces. Il fut tout content de voir que cet en-

droit était habité, car il pensait que là où vivaient des êtres humains, il y rencontrerait aussi de la compassion ; mais il se trompait. Il demanda un gîte pour une nuit, — on le lui refusa. Aucun des habitants ne voulut le recevoir. Il fut donc obligé de se chercher un abri dans un bois du voisinage.

« C'est dur, bien dur, disait-il, de ne pas trouver un seul toit hospitalier pour me mettre à couvert cette nuit, *mais Dieu est juste, et quoiqu'il fasse c'est pour le mieux.* » Il s'assit au pied d'un arbre, alluma sa lampe, et se mit lire la loi. A peine en avait-il lu un chapitre, qu'un vent violent fit tomber sa lampe qui se brisa. « Quoi, s'écria-t-il, ne me serait-il pas même permis de poursuivre mon étude favorite ? *mais Dieu est juste, et quoiqu'il fasse c'est pour le mieux.* »

Il s'étendit alors à terre pour tâcher de dormir un peu, mais à peine avait-il fermé les yeux qu'un loup féroce survint et tua le coq. « Quelle autre infortune que celle-ci ! » dit Akiba tout étonné. « Mon vigilant compagnon n'est plus ! qui me réveillera désormais pour étudier la loi ? *Mais Dieu est juste : Il sait mieux que nous, pauvres mortels, ce qui nous est bon.* » Il venait d'achever de prononcer cette sentence, lorsqu'un lion furieux accourut, et dévora l'âne. « Que faut-il faire, à présent ? » s'écria le pauvre solitaire, « ma lampe et mon coq ne sont plus, — et mon pauvre âne, hélas, n'est plus ! — je n'ai plus rien. Mais, *loué soit l'Éternel, car quoiqu'il fasse c'est pour le mieux.* » Il passa une nuit sans sommeil, et le matin suivant, de bonne heure, il se rendit au village afin de tâcher de s'y procurer une monture pour continuer sa route ; mais quel

ne fut pas son étonnement, en y entrant, de voir qu'il n'y avait plus là une seule personne vivante !

En effet, une bande de malfaiteurs avaient cerné le village pendant la nuit, et les plus hardis d'entre eux avaient assassiné les habitants et pillé leurs maisons. Aussitôt qu'Akiba fut revenu de l'ébahissement dans lequel ce surprenant événement l'avait plongé, il éleva sa voix et dit : « O grand Dieu ! le Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob ! je connais maintenant par expérience que nous, pauvres hommes mortels, sommes de courte vue et aveugles, ne distinguant pas que tels maux qui nous arrivent sont pour notre préservation ! Mais toi seul es juste ! toi seul es bon ! toi seul es miséricordieux ! Si ces gens au cœur si dur ne m'avaient pas repoussé de leurs demeures, assurément j'aurais partagé leur triste sort ; si le vent n'avait pas détruit ma lampe, les voleurs guidés par sa lueur seraient venus me tuer. Je discerne également que c'est encore ta miséricorde qui m'a privé de mes deux compagnons, puisque le bruit qu'ils eussent fait aurait mis les malfaiteurs sur ma trace. Aussi, béni soit ton Nom aux siècles des siècles ! »



Les Proverbes de Salomon.

V.

INTRODUCTION.

Chap. VIII-IX.

LA VOIX DE LA SAGESSE

Les deux chapitres que nous allons examiner terminent « l'introduction » du livre des Proverbes. Ils correspondent au chap. I, vers. 20-33, comme nous l'a-

vons dit. C'est l'appel de la Sagesse, révélée ici dans son caractère intime d'une manière très remarquable.

Cet appel s'adresse à ceux qui sont « dehors » ; c'est-à-dire à ceux qui ne sont pas en relation connue avec Dieu. C'est donc une sorte « d'évangélisation. » Mais les enfants de Dieu ne doivent pas oublier que rien ne leur est plus salutaire qu'une telle évangélisation ; car elle leur fait comprendre davantage de quelle manière la surabondante grâce de Dieu se déploie en cherchant le pécheur. L'appel, c'est la vie éternelle pour le pécheur qui l'écoute ; il renferme aussi une instruction et un encouragement pour l'enfant de Dieu qui a un témoignage à rendre de son Père céleste dans un monde où règne la mort ; car cet appel lui apprend ce que c'est que ce témoignage et comment il faut le rendre.

Avant d'entrer dans les détails de ces beaux chapitres, nous désirons, chers enfants, vous rappeler encore une fois que « LA SAGESSE » dont il est ici question, c'est le Seigneur Jésus-Christ. Toute la Parole de Dieu — la loi de Moïse, les Prophètes, les Psaumes, rendent témoignage de Christ (Luc XXIV, 27, 44). Il est « la puissance de Dieu et la Sagesse de Dieu » (1 Cor. I, 24). Jésus est « LA PAROLE DE DIEU » dont il est question dans l'évangile de Jean, chap. I, vers. 1. Il est « LA SAGESSE » des chapitres VIII et IX des Proverbes. Nous verrons aussi que ces deux portions de la Parole ont entre elles des rapports remarquables.

Si, donc, c'est « le Bon Berger » lui-même qui parle ici, nous n'avons pas besoin de presser les brebis d'écouter sa voix ! Elles aiment à l'entendre. Sa voix est avant tout pour les brebis, c'est-à-dire les enfants. Voilà pour-

quoi les enfants sont souvent nommés dans tous ces chapitres. Comparez chap. IV, 1 ; VII, 24 ; VIII, 32. Mais le bon Berger *cherche* des brebis ; c'est le son de sa voix qui les manifeste ; voilà pourquoi Il la fait entendre au dehors, dans les carrefours, afin que tous les passants y prennent garde. Oui, chers enfants ! Il la fait entendre encore à chacun de ceux d'entre vous qui n'ont pas jusqu'à présent été auprès de Lui. Vous refuseriez-vous à entendre sa voix ? « Aujourd'hui, si vous l'entendez, n'endurcissez point votre cœur. »

Les onze premiers versets du chapitre VIII montrent comment la Sagesse crie, et combien son appel est sérieux. Elle ne laisse passer personne sans l'exhorter à recevoir son instruction. Elle se présente sur les lieux élevés, aux carrefours, aux passages, aux portes. Elle s'adresse aux simples, à ceux qui manquent de discernement. Ses discours traitent de la vérité ; ils sont avec justice, et ils sont aisés à trouver ; de sorte que personne n'a d'excuse pour ne pas les écouter. Celui qui est le moins instruit n'y trouve rien qui soit au-dessus de son intelligence, bien qu'il faille l'opération de l'Esprit de Dieu pour les faire pénétrer dans le cœur.

Jésus, citant ce qui est écrit dans les prophètes : « Et ils seront tous enseignés de Dieu, » ajoute : « Qui-conque a entendu le Père et a appris de Lui, vient à moi » (Jean VI, 45). Le Seigneur Jésus est venu dans ce monde nous révéler Dieu, et Il l'a fait d'une manière tellement simple qu'un petit enfant peut comprendre cette révélation. C'est pourquoi Il dit : « Laissez venir à moi les petits enfants. » Et ailleurs ; « Je te loue,

ô Père, Seigneur du ciel et de la terre, parce que tu as caché ces choses aux sages et aux intelligents, et que tu les as révélées aux petits enfants » (Matth. XI, 25). « La Sagesse est justifiée par tous ses enfants » (Luc VII 35), et ses instructions valent mieux que l'argent, et que l'or, et que toutes les choses les plus précieuses de la terre. Voulez-vous écouter sa voix, ou bien voulez-vous en détourner vos oreilles pour rechercher plutôt les vanités passagères de ce monde? Dieu veuille que cette dernière alternative ne soit pas la vôtre!

A partir du verset 12 de notre chapitre, nous trouvons cinq groupes de cinq versets chacun.

1° (Versets 12-16). LA DÉFINITION DE LA SAGESSE.

La crainte de l'Éternel, qui est le commencement de la sagesse, c'est de haïr le mal. La séparation d'avec le mal, la discrétion, la prudence, le conseil, l'adresse, voilà ce qui caractérise la Sagesse. A elle appartient la force. Comparez ce qui est dit en 1 Tim. I, 7: « Dieu ne nous a pas donné un esprit de crainte, mais de puissance, d'amour et de conseil. »

(2° Vers. 17-21). LE FRUIT DE LA SAGESSE.

La Sagesse apporte avec elle l'amour, les richesses, la gloire, les biens permanents, et la justice. Non pas toutefois selon l'homme ou selon le monde, mais selon Dieu. Tout est de Dieu. « L'amour de Dieu est répandu dans nos cœurs par le St-Esprit » (Rom. V, 5; 1 Jean IV, 7-19). Les richesses de Dieu sont insondables, intarissables (Rom. XI, 33; Éph. I, 7, 18; II, 7). Sa gloire a été manifestée dans la face de Jésus-Christ (Jean I, 14; 2 Cor. IV, 6); et nous qui croyons en Lui, atten-

dans la pleine manifestation de cette gloire, qu'Étienne a entrevue (Actes VII, 55 ; Tite II, 13).

« Les biens permanents » (Hébr. X, 34) sont en contraste avec les richesses périssables de ce monde (Prov. XXIII, 5 ; 1 Tim. VI, 17). La justice de Dieu est manifestée dans la personne et l'œuvre de Christ (Rom. III, 21-26). Quant à la justice humaine, Dieu n'en a point trouvé sur la terre ; car « il n'y a point de justes. » (Rom. III, 10-19).

3° (Vers. 22-26). LA SOURCE DE LA SAGESSE.

C'est l'Éternel Dieu. Nous lisons en Jean I, 1, 2 : « Au commencement ÉTAIT la Parole ; et la Parole était auprès de Dieu, et la Parole était Dieu. » Elle était là avec Dieu bien avant la création du monde, lorsqu'il n'y avait rien de tout ce que nous voyons autour de nous. Elle n'a pas été créée ; elle était ; elle existait. Comparez 1 Jean I, 1. C'est Jésus, le Fils de Dieu.

4° (Vers. 27-31). L'ŒUVRE ET LA JOIE DE LA SAGESSE.

Quand Dieu fit toute la belle création, Jésus était là. C'est Lui qui l'a faite (Col. I, 15, 16) ; car « toutes choses furent faites par Lui » (Jean I, 3). Jésus a toujours fait les délices de son Père, Il était toujours en joie dans Sa présence, et ses plaisirs étaient avec les enfants des hommes. Devons-nous donc nous étonner que l'Esprit de Dieu exhorte les croyants à se réjouir *toujours* dans le Seigneur ? Quelle grâce, quelle faveur d'être admis dans cette sphère de joie et de bonheur (Jean XV, 11), d'être appelé à marcher dans la communion avec le Fils de Dieu, notre Seigneur Jésus-Christ (1 Cor. I, 9), et de savoir que, pour rendre possible cette communion, Jésus a ôté tous nos péchés par son sang précieux !

5° (Vers. 32-36). LA BÉNÉDICTION DE LA SAGESSE.

Bienheureux est l'homme qui écoute la Sagesse. Il est alors comme le portier qui veille pour le retour de son Seigneur (Marc XIII, 34). Car Jésus, qui a donné sa vie pour nous sur la terre, et qui est remonté vers son Père dans le ciel, va bientôt revenir pour chercher tous ceux qui croient en Lui, et les prendre auprès de Lui dans la gloire et dans la maison du Père. S'ils sont morts, Il les ressuscitera; s'ils sont vivants, Il les changera en donnant à chacun d'eux un corps glorieux semblable au Sien; puis Il les introduira dans les demeures bienheureuses qu'Il leur a préparées. Quel service précieux, n'est-ce pas, que de garder les portes de la maison de Dieu, lorsqu'on sait que c'est le portier qui le premier verra son Seigneur à son retour!

Celui qui trouve la Sagesse trouve la vie, car, « en elle est la vie » (Jean I, 4). Non-seulement cela, mais il attire sur lui la *faveur* de l'Éternel. Il est dit en Ephés. I, 6, que nous avons été rendus *agréables* dans le Bien-aimé. Quelle grâce!

La Sagesse termine son exhortation par une déclaration bien solennelle concernant ceux qui refusent de l'écouter: « Tous ceux qui me haïssent aiment la mort. » Êtes-vous, chers enfants, du nombre de ceux-là? Ah! plutôt, écoutez aujourd'hui la voix de la Sagesse (Hébr. III, 15).

Le chapitre IX s'occupe de la différence qu'il y a entre l'appel de la Sagesse et celui de la Folie, — entre l'œuvre du Seigneur Jésus qui est venu chercher et sauver ce qui est perdu, et l'œuvre de l'adversaire, le

diable qui rôde autour de nous, cherchant qui il pourra dévorer. Deux invitations, deux maisons, deux festins sont ici mis en contraste. D'un côté l'on voit l'amour, la vie, la lumière; de l'autre, la haine, la mort, les ténèbres. Les deux invitations s'adressent aux mêmes personnes, à tout le monde en un mot; et, s'il y a une différence sous ce rapport, elle consiste en ce que la seconde, celle de la Folie, a surtout en vue « ceux qui vont droit leur chemin, » c'est-à-dire ceux qui ont une bonne réputation selon le monde, qui sont sans reproche quant à leur vie extérieure. Car Satan vise particulièrement à ceux qui se conduisent bien, et tâche de les détourner du bon chemin; tandis que ceux qui font le mal sont déjà manifestés comme étant sous son pouvoir, séduits par ses ruses.

Avant d'inviter personne, la Sagesse fait ses préparatifs; la Folie n'a rien à préparer; elle est bruyante, mais elle n'est que sottise et ne connaît rien. Dans sa manière d'inviter elle voudrait imiter la Sagesse, afin de détourner de la bonne voie ceux qui y marchent; mais elle n'a rien à offrir à ses conviés, si ce n'est des eaux dérobées et du pain qu'il faut manger en cachette, parce qu'on n'ose pas se montrer en plein jour. Elle est tellement éhontée qu'elle a la hardiesse de s'asseoir dans les lieux élevés de la ville, pour inviter le monde; mais quand on entre chez elle, on fait, trop tard, la triste découverte que là sont les trépassés, et que ceux qu'elle a conviés sont au fond du sépulcre. Chez elle c'est la mort.

Considérons maintenant l'appel de la Sagesse. Ses travaux préparatoires sont au nombre de cinq :

Elle a bâti sa maison.

Elle a taillé ses sept colonnes. Le nombre sept, emblème de la perfection divine, indique ici la fermeté inébranlable des conseils de Dieu dans le plan du salut.

Elle a apprêté sa viande ; la nourriture ne manque pas chez elle.

Elle a mixtionné son vin ; il y a là abondance de joie (Ps. CIV, 15).

Elle a aussi dressé sa table.

Tout est préparé d'avance ; afin que, lorsque ses invités entreront dans la maison, ils ne trouvent rien, absolument rien à faire, si ce n'est de se réjouir en participant à toutes les choses précieuses qui sont mises devant eux.

Ensuite elle envoie ses serviteurs, elle va aussi elle-même porter son message d'affection et de grâce à celui qui est simple et qui est dépourvu de cœur. « Laissez là la sottise, dit-elle, et vous vivrez ; et marchez droit par la voie de la prudence » (vers. 6).

Réfléchissez-y un moment, chers enfants. Quand un savant donne un festin, il invite les savants à y venir, afin de jouir de leur société. Mais la Sagesse veut remplir de fous sa salle de festin ! le Dieu d'amour attire à sa table ceux qui manquent de cœur, qui ne connaissent pas ce que c'est que l'amour, qui sont ennemis de Dieu (Rom. V, 10 ; VIII, 7). Quelle grâce de sa part !

Êtes-vous, chers enfants, au nombre des conviés ; ou bien préférez-vous le triste chemin de la folie et de la mort, en refusant de vous rendre aux appels de la grâce de Dieu ? « Les gages du péché, c'est la mort ; mais le don de Dieu, c'est la vie éternelle par Jésus-

* Lisez : « cœur » au lieu de « sens, » au verset 4.

Christ notre Seigneur. » Venez maintenant à Jésus. Vous ne gagnerez rien à rester loin de Lui, quand même ce serait dans la pensée de faire du bien à des camarades qui ne veulent pas venir. Au lieu de leur être en aide, c'est vous qui en recevrez vous-mêmes une tache (vers 7). Il faut que vous veniez vous-mêmes, et que vous vous attachiez aux sages.

Le grand enseignement de la Sagesse, c'est de haïr le mal, de l'abandonner; et de marcher dans la crainte de l'Éternel (vers. 10); alors des années de vie vous seront ajoutées (Éph. VI, 3; 1 Tim. IV, 8). Si tu es sage, tu seras sage pour toi-même; mais si tu es moqueur, tu en porteras seul la peine» (Voyez Galates VI, 4, 5).

Oui, chers enfants, Dieu met devant vous aujourd'hui, d'un côté la vie et le bien, de l'autre la mort et le mal (Deut. XXX, 15). « Crois au Seigneur Jésus-Christ et tu seras sauvé. »

Fragment.

Dieu agit en grâce. C'est le temps agréable — le jour du salut. Il ouvre la porte par le sang de Christ, et proclame la paix et un sûr accueil à tous ceux qui viennent. L'œuvre est faite, Son caractère est pleinement glorifié vis-à-vis du péché.... Nous avons besoin d'un médiateur qui, tout en maintenant la gloire de Dieu, nous plaçât dans une position telle qu'il pût nous présenter à Dieu en justice, selon cette gloire. Christ s'est donné Lui-même comme rançon. Mais il fallait qu'il fût un homme, pour pouvoir souffrir pour les hommes, et se mettre à leur place; et c'est ce qu'Il a été.



Le vaisseau du désert.

Les Arabes appellent le chameau « le vaisseau du désert, » et ils le considèrent comme un vrai don de Dieu. Cet animal est certainement une des plus utiles créatures qui soient au service de l'homme. Sans le chameau les Arabes ne pourraient ni vivre, ni faire du commerce, ni voyager. Ils boivent son lait, ils se nourrissent de sa chair, et avec son poil ils fabriquent des vêtements et des tentes.

Son pied est large et aplati, divisé en deux parties ayant chacune un bout de corne à l'extrémité. Sous le

pied se trouve une sorte de coussin mou, qui lui facilite extrêmement la marche sur le sable brûlant du désert, aussi bien que sur les pierres tranchantes des endroits rocailleux. Une troupe de chameaux circule sans faire le moindre bruit, et ce n'est qu'en les voyant qu'on peut s'apercevoir de leur présence.

Cet animal a quatre estomacs ; dans l'un d'eux il emmagasine une certaine quantité d'eau avant de se mettre en voyage ; et, quand il lui plaît, il peut tirer cette eau de la petite citerne qui la contient, pour étancher sa soif, ou pour la mélanger avec sa nourriture. Il peut aussi endurer la faim sans avoir l'air d'en souffrir ; et quelques dattes ou une poignée de fèves qu'on lui donne de temps à autre suffisent pour le contenter. Il est très friand des arbrisseaux à épines, dont il broie les branches avec ses fortes dents. Quand nous voyons les piquants si aigus de certains buissons, il nous semble, n'est-il pas vrai, que ces plantes ne sont d'aucune utilité ; mais le fait que le chameau les savoure avec délices, parce qu'il ne trouve pas autre chose dans le désert, nous montre que Dieu n'a rien créé en vain.

Le chameau s'agenouille lorsqu'on veut le charger, mais la peau de ses genoux se déchirerait bien vite sur un sol pierreux, si le Créateur, dans sa toute-sagesse, n'y avait pourvu en munissant cet animal de deux bourrelets ou coussinets à chacune de ses jambes de devant, et d'un à ses jambes de derrière, de telle sorte qu'il peut reposer son corps dessus sans se blesser, quand il est à genoux pour recevoir sa charge. Une fois que les marchandises, pesant parfois jusqu'à mille livres, sont

arrangées et attachées sur son dos, il se relève prêt à partir.

Il est fréquemment parlé du chameau dans la Bible. Le serviteur d'Abraham prit avec lui dix des chameaux de son maître, lorsque celui-ci l'envoya en Mésopotamie ; et étant arrivé, il les fit reposer sur leurs genoux près d'un puits d'eau (Gen. XXIV). Les richesses de Job, outre beaucoup de bestiaux, consistaient en trois mille de ces utiles animaux (Job I, 3). Il est fait allusion à leur bosse en Ésaïe, chapitre XXX, vers. 6 ; et notre Sauveur parle du chameau dans l'évangile de Matthieu, chap. XIX, 24 ; et XXIII, 24.

Les coutumes de l'Orient, sous beaucoup de rapports, sont demeurées les mêmes de nos jours que dans les anciens temps. On mettait alors des colliers, comme ornements, autour du cou des chameaux, du temps de Gédéon (Juges VIII, 21) ; à présent on leur met encore des clochettes et des colifichets. L'on fait encore des habits de leur poil, comme aux jours de Jean-Baptiste ; et l'on voit également des caravanes de marchands traversant le désert, accompagnés de leurs chameaux chargés d'épices et d'aromates, comme lorsque Joseph fut vendu par ses frères.

Un voyageur, qui a parcouru la Palestine, écrivait il n'y a pas longtemps, qu'il n'a jamais vu un Turc maltraiter ce gentil animal. « Mais, » ajoute-t-il, « j'ai souvent vu le maître donner à sa bête une bonne part de son propre diner, quand celle-ci n'avait que de la paille hâchée à manger. Les Arabes embrassent même leurs chameaux, en signe de reconnaissance et d'affection après un voyage à travers le désert. »

Ketty

ou « l'amour plus fort que la mort. »

Aimeriez-vous entendre l'histoire d'une petite fille courageuse, âgée de 9 ans, qui vivait en Australie ? Ce pays, vous le savez, est situé de l'autre côté de l'Océan, à plusieurs milliers de lieues de chez nous. En regardant la mappemonde vous verrez que c'est une île ; alors vous comprendrez que la petite Ketty ne demeurerait pas bien loin de la mer. Elle avait deux sœurs plus jeunes, âgées l'une de cinq ans, l'autre de trois ; et leur mère les envoyait quelquefois toutes ensemble ramasser les débris de bois que l'on trouve souvent au bord de la mer.

Un jour Ketty et ses sœurs sortirent un peu plus tard que d'habitude, et il fallait aller assez loin pour atteindre le rivage ; aussi, avant que Ketty eût pu remplir son tablier, le soleil se coucha. Pauvre petite Ketty ! elle ne savait que faire ; car les deux enfants se mirent à pleurer en voyant s'approcher la nuit, et ils commençaient à être bien fatigués, et comment les porter tous les deux ? Et lors même qu'elle l'aurait pu, cela n'aurait servi qu'à augmenter son embarras et sa détresse, parce qu'elle ne connaissait pas assez bien le chemin pour s'y aventurer de nuit, et l'obscurité allant en augmentant elle ne pouvait plus s'orienter pour le retrouver. Qu'auriez-vous fait, chers petits amis, si vous aviez été à la place de Ketty ? — Elle chercha partout un abri, et finalement elle arriva vers un grand rocher au pied duquel elle déposa ses deux petites sœurs, et les arrangea aussi bien que possible pour passer la nuit. Puis elle ramassa une bonne quantité

d'une espèce de mousse que la marée avait jetée sur le rivage, et qui avait séché au soleil, et elle en entoura les deux petites créatures afin de les garantir du froid et de l'humidité de la nuit ; puis elle ôta son petit manteau pour mieux les couvrir. Cela fait elle s'assit auprès d'eux pour veiller pendant leur sommeil. Vous voyez que Ketty ne pensait pas à elle-même, ni au froid qu'elle endurait ; elle n'était pas égoïste ; elle ne songea pas à garantir son propre corps : non, elle resta là frissonnante et immobile, de telle sorte que ses sens finirent par s'engourdir.

Mais j'arrive à l'endroit triste de mon récit ; car, lorsque l'aube du jour se leva, et que les parents vinrent à la recherche des pauvres enfants, on trouva Ketty raide et glacée, sans mouvement, à côté de ses petites sœurs qui étaient chaudement abritées dans leur petit lit de mousse et sous le manteau ; aussi furent-elles bientôt reconfortées. Mais Ketty était morte ; et la mère en deuil put voir dans ce fait que l'amour désintéressé, l'abnégation et le dévouement de sa fille avaient coûté la vie à celle-ci. Or, en agissant ainsi, Ketty avait sauvé la vie de ses deux petites sœurs : elle les avait aimées jusqu'à la mort.

Quelqu'un d'entre vous aurait-il fait comme Ketty ? Je crains que non. Mais je puis vous parler d'une personne qui a fait beaucoup plus que cela pour vous. M'écoutez-vous, chers enfants, si je vous raconte une autre histoire qui est beaucoup plus belle et tout aussi vraie que celle-ci ? Je voudrais vous parler de quelqu'un qui a donné sa vie, non pour ses amis, ni pour ceux qui l'aimaient, comme les deux petites filles aimaient Ketty, mais pour des pécheurs. Oh ! oui, le Sei-

gneur Jésus est mort pour ses ennemis, pour ceux qui l'ont haï et méprisé; Il descendit de sa belle demeure et quitta la gloire céleste, pour venir prendre sur la terre la dernière place; et je suis sûr que vous savez déjà que, lorsqu'Il nâquit, il n'y avait pas de place pour lui dans l'hôtellerie où son père et sa mère étaient logés. Mais Jésus ne se plaignait jamais, parce qu'Il ne pensait jamais à lui-même. Il vint pour faire du bien aux hommes et pour leur montrer l'amour qu'il y a pour eux dans le cœur de Dieu; et Il n'aurait pas pu révéler cet amour divin sans laisser sa propre *vie*. Pendant trente-trois ans Il alla de lieu en lieu faisant du bien, mais les hommes le haïrent à cause de sa bonté, et finalement ils le traitèrent comme un meurtrier et le crucifièrent entre deux brigands. Ils ne trouvèrent point de faute en lui, si ce n'est qu'Il disait qu'Il était le Roi des Juifs; et, comme ils ne voulaient pas qu'Il fût leur roi, ils crièrent : « Crucifie-le, crucifie-le ! »

Ah ! combien je voudrais pouvoir vous décrire cette scène, de manière que vos jeunes cœurs fussent fondus en quelque sorte par la contemplation de l'amour de Jésus mourant. Lui qui n'a jamais connu le péché, Il a été mis là au même rang que le meurtrier et le brigand; Il a été cloué à la croix, méprisé par les hommes, abandonné de Dieu; Il a été l'objet de la moquerie de la foule qui lui a craché dessus et lui a fait toutes les avanies possibles. Au lieu d'une couronne de gloire, on lui donna une couronne d'épines. Ah ! ce n'était pas peu de chose de porter tout le poids du péché; ce n'était pas peu de chose de subir la colère de Dieu contre le péché ! mais Jésus a volontairement subi à notre place la punition que nous avons méritée,

afin que nous en fussions délivrés. Il aurait pu s'en aller au ciel sans mourir ; Il aurait pu disposer de douze légions d'anges, et échapper aux mains de ceux qui le tourmentaient ; mais ainsi Il serait remonté seul au ciel ; il n'aurait pas été à même d'amener « plusieurs enfants à la gloire. » Et voici : « Dieu est amour, » et Il a besoin de vous avoir, vous chers enfants, avec Lui, dans son beau ciel. N'aimeriez-vous pas y aller ? Il me semble que je vous entends dire : « Oui. » Mais n'oubliez pas ce qu'il en a coûté à Dieu pour qu'Il pût vous amener là. Ah ! ne pensez pas que ce fût peu de chose que Jésus ait souffert pour l'amour de vous. Et surtout n'oubliez pas qu'à moins de croire que Jésus est mort pour *vous*, — qu'Il a porté *vos* péchés en son corps sur le bois, — vous ne pouvez être sauvés.

Les petites sœurs de Ketty n'auraient rien pu faire par elles-mêmes pour se mettre à couvert. C'est *elle* qui les mit dans le petit lit de mousse, *elle* qui les couvrit de son manteau. *Elle* fit l'abandon de sa propre *vie*, afin de sauver la leur ; et je désire que le simple récit de son dévouement vous fasse mieux comprendre ce qu'a été l'immense amour de Celui qui est mort pour des pécheurs, de telle sorte que vos cœurs en soient pénétrés. Ce n'est pas précisément de Ketty que je désire occuper votre esprit, mais plutôt je vous invite à lire dans l'évangile de Jean, chap. X, vers. 11, ces belles paroles : « Je suis le bon Berger : le bon Berger met sa *vie* pour les brebis ; » et encore aux versets 15 et 17 : « Je laisse ma *vie* pour les brebis. » Et ailleurs il est dit encore : « Personne n'a un plus grand amour que celui-ci, savoir quand quelqu'un laisse sa *vie* pour ses amis, » Et « par ceci nous avons connu

l'amour de Dieu, c'est que Lui a laissé sa *vie* pour nous. »

Encore une fois, chers jeunes lecteurs, je vous engage à croire que « Dieu est amour ; » alors vous pourrez dire : « Nous l'aimons, parce que lui nous a aimés le premier » (1 Jean IV, 19).

Le médecin Juif.

Dans un grand hôpital, à L....., une pauvre femme était près de sa fin. Un des jeunes médecins de l'établissement, qui était un Juif, s'approcha du lit de la mourante et lui dit : « Ma pauvre dame, vous paraissiez très malade, et je crains que vous ne vous rétablissiez pas. Puis-je faire quelque chose pour vous ? »

« Merci, Monsieur, dit-elle ; il y a un Nouveau Testament derrière mon oreiller, et je vous serais fort obligée de vouloir bien m'en lire un chapitre. »

Le jeune homme, surpris de cette demande, prit néanmoins le Testament et fit ce qui lui était demandé.

Il continua de venir et de lire durant plusieurs jours auprès de ce lit de souffrance, et fut grandement frappé du bien-être et de la paix que la Parole de vie semblait procurer à la femme mourante. Avant de déloger, elle donna le livre au médecin Juif ; et rassemblant ses dernières forces pour parler, elle le supplia de lire ce précieux volume.

Il emporta le livre chez lui, résolu de suivre cette recommandation. Il lut diligemment les pages inspirées, et trouva bientôt Celui duquel Moïse et les prophètes

tes ont écrit — Jésus, le Messie; — et il fut amené à croire en Lui, comme à « l'Agneau de Dieu qui ôte les péchés du monde. »



Le brigand converti.

Quel cri perçant a réveillé
Ton silence, ô Calvaire ?
C'est l'appel d'un cœur travaillé,
Brisé par sa misère.

« Pour un malfaiteur tel que moi,
Aurais-tu de la place ?
Seigneur ! puis-je venir à toi ?
J'ai recours à ta grâce !

Jésus ! veuille rendre un ingrat
A l'amour de ton Père !
Pense à moi, quand tu reviendras
Couronné de lumière ! »

Le Sauveur écoute son cri :
Dans sa grâce infinie
Il dit : « Tu verras aujourd'hui
La céleste patrie ! »

Jésus, qui reçut ce pécheur,
Te recevra de même,
Ami, si tu crois dans ton cœur
Qu'il te cherche et qu'il t'aime.





Le cachot de fer de Lérída.

A Lérída, en Espagne, demeure un banquier nommé J. N^o. Ce banquier a dans le sous-sol de sa maison un grand caveau de sûreté, aux murs très épais doublés de fer ; c'est là qu'il serre ses trésors. Mais ce n'est qu'assez rarement qu'il a l'occasion d'y descendre, parce qu'il a un coffre-fort ordinaire pour l'usage journalier ; de sorte que plusieurs semaines peuvent s'écouler sans qu'il soit nécessaire de visiter le caveau. Il arriva cependant, il n'y a pas longtemps, que le caissier eut besoin d'y aller prendre quelque chose. Il descendit avec la clef ; mais jugez de sa stupéfaction et de son effroi, lorsque arrivé devant la porte de fer il vit une clef dans la serrure ! Evidemment quelqu'un était venu là ; mais ce ne pouvait être aucun des employés de la maison, vu qu'aucun d'eux n'avait affaire au caveau. Tout alarmé, il remonte en grande hâte dire au banquier ce qui en est : celui-ci tressaillit d'épouvante, et frémit en lui-même à la pensée que la plus grande partie de sa fortune était renfermée là ; et que si on l'avait volé, il était un homme ruiné. Le banquier et son caissier se précipitèrent ensemble au caveau ; ils en ouvrirent la porte, mais un affreux spectacle vint s'offrir à leurs regards. Que pensez-vous que ce fût ? Droit derrière la porte gisait le cadavre d'un homme, dont les traits décomposés permettaient pourtant de reconnaître en lui un ancien employé de la banque, lequel savait sans doute l'existence du caveau de fer, et les richesses de son contenu. Avant de quitter le service de la maison, il avait paraît-il réussi à se procurer un modèle de la clef du trésor. Puis un jour,

profitant sans doute des nombreuses allées et venues du public, dans l'établissement, il avait probablement réussi à s'introduire et à se cacher quelque part dans les bureaux : là il avait attendu qu'il fût nuit et que tout fût tranquille pour se glisser jusqu'au caveau, dans l'espoir de s'y enrichir, pour le reste de sa vie, du butin qu'il comptait y trouver. Ah ! il se doutait peu de ce qui l'attendait ! Vous pouvez vous imaginer avec quelles précautions il mit la clef dans la serrure, avec quelle prudence il ouvrit silencieusement la grosse porte de fer et s'introduisit à l'intérieur, avec quelle vivacité ses yeux durent briller à l'aspect de toutes les richesses qu'il vit empilées devant lui à la lueur de la bougie qu'il portait à la main. Et, pour plus de précautions, afin que le tintement de l'or et de l'argent dont il allait emplir ses poches et les sacs préparés pour cela, ne fût entendu de personne dans le voisinage, ni des gardiens de la banque, il ferma doucement la porte derrière lui. Nous n'avons pas besoin de dire avec quelle application il dut fouiller les rayons, les tiroirs et les moindres cachettes du caveau pour s'emparer de ce qui avait le plus de valeur ; combien ses mains coupables durent trembler, tandis que tout fiévreux il bâta sa criminelle besogne ; et que de fois il dut s'arrêter pour écouter si quelque personne ne venait pas. Il songeait peu, dans ce moment, à celle qui s'approchait de lui, qui était là à la porte—la *Mort* elle-même, après laquelle suit le Jugement ! Quand tout fut prêt, quand il eut lié ensemble plus de sacs, sans doute, qu'il n'aurait pu porter, il se mit en devoir de s'esquiver. Mais, ô malheur ! c'était trop tard ! La porte qu'il avait fermée derrière lui ne peut plus s'ou-

vrir ! Il n'avait pas remarqué, en la fermant, qu'il s'y trouvait un ressort qu'on ne pouvait ouvrir qu'à l'aide de la clef qu'il avait laissée à l'extérieur.

La porte, les murs même, sont de fer massif ; la serrure est de sûreté, combinée de manière à pouvoir résister aux plus solides outils des voleurs, et même à la force du feu. Quoiqu'il fit, le malheureux ne put la faire mouvoir ; il eut beau rassembler toutes ses forces pour l'ébranler, il eut beau se cramponner à elle et battre de ses mains nues le fer dur et froid, il eut beau tâcher de la crocheter avec quoi que ce fût qui se trouvât à sa portée, tout fut inutile. Sa chandelle consumée finit par s'éteindre ; et le voilà seul dans l'obscurité, emprisonné vivant dans une tombe. Les heures solitaires de la nuit s'écoulaient une à une, chacune d'elles est un siècle d'agonie ; enfin le matin arrive, mais il n'apporte aucune lumière dans cette étrange et noire prison. Le pauvre insensé ne pense plus à l'or qu'il a tant convoité : non, il écoute plutôt si l'un n'entend pas un bruit de pas s'approchant de son cachot, il souhaite à présent que quelqu'un vienne et le découvre là, quelque terribles que puissent être pour lui les conséquences de cette découverte ; mais c'est son dernier espoir d'échapper à ce tombeau. Bientôt la faim et la soif viennent s'ajouter à ses tourments ; et nous pouvons aisément nous figurer que l'idée de mourir de faim, à petit feu, lorsqu'elle traversait son esprit, devait lui ôter toute frayeur des hommes et toute crainte de crier au secours. Mais ses cris furent inutiles. Sa voix ne pouvait pas traverser ces murs de fer ; et l'eût-elle pu que personne ne l'eût entendue, car on ne venait que très rarement dans

cette partie des souterrains, et le caveau, selon la coutume, était construit sans doute dans l'endroit le plus profond des fondations de la maison.

Seul, en présence de la mort et du jugement, dans un tombeau vivant, quelle situation ! Dieu, dans son infinie grâce et dans sa miséricorde, se servit-il de cette terrible circonstance pour amener ce pécheur à Lui ? Oh ! que les heures s'écoulaient lentement pour ce pauvre infortuné ; et après avoir si longtemps écouté, si longtemps appelé et vainement attendu un secours *humain*, est-ce qu'il cria enfin à Dieu ? Avait-il jamais entendu parler de Christ ?

L'Espagne est un pays catholique, où sous le nom de chrétienté l'on pratique la pire forme de l'idolâtrie ; mais au moment où se passe notre récit, on venait depuis peu de mois d'accorder la liberté de prêcher l'évangile de la grâce de Dieu : il est donc possible que ce malheureux eût entendu parler de Jésus. Oh ! puisse-t-il en être ainsi ! « Dans ce jour » où tout sera mis en évidence, on saura ce qu'il en est de cet homme. Il mourut d'une affreuse mort ; mais vous savez, chers lecteurs, que ce n'est pas par cette mort qu'il aurait pu expier un seul, même le moindre de ses péchés. Non ! rien, si ce n'est la mort de Celui qui était *sans péché*, l'Agneau de Dieu, n'aurait pu ôter le péché. Et Jésus l'a parfaitement ôté : Il a accompli l'œuvre de la rédemption il y a plus de dix-huit cents ans. — Le pécheur mourant dans le cachot de fer, savait-il cela ? Quand il succomba dans son impitoyable prison, nageant pour ainsi dire dans ces richesses qui l'avaient conduit à sa perte, éleva-t-il un regard vers Jésus ? Nous ne pourrions le dire. Son cadavre retrouvé dans

le caveau du banquier ne parlait que du crime qu'il avait entrepris de commettre, et du genre de mort qu'il avait souffert. Son péché l'avait trouvé. De quelle durée furent ses souffrances, nous l'ignorons ; mais quelque horribles qu'elles aient pu être, elles n'étaient rien auprès de ce qui attend le pécheur qui meurt dans ses péchés. C'est affreux de songer à une mort telle que celle de ce malheureux, il n'est guère possible de l'entendre raconter sans frissonner ; et pourtant combien n'y a-t-il pas de gens qui entendent parler de « la seconde mort » (Apoc. XX, 14, 15), sans seulement chercher à y échapper pendant qu'ils le peuvent ?


Qu'est-ce qui causa la ruine de cet homme ? Il convoita l'argent et l'or du banquier ; et pour l'amour d'eux il risqua sa vie et la perdit misérablement. Et d'où vient que tant d'âmes font la sourde oreille aux appels de la grâce de Dieu, et descendent jour après jour le chemin large qui mène à un endroit bien plus effroyable que le cachot de fer de Lérída, à une condamnation bien plus terrible que la mort dont ce malfaiteur fut victime ? N'est-ce pas l'amour du monde, et des choses qui sont dans le monde ?

« Les choses qui sont dans le monde » peuvent paraître très brillantes et attrayantes, comme l'argent et l'or dans le caveau du banquier ; mais n'est-il pas déplorablement triste d'être, à cause d'elles, précipité dans « les ténèbres de dehors, là où sont les pleurs et les grincements de dents. » Quand ce malheureux se vit pris, lorsqu'en vain il heurta à la porte de fer, et qu'inutilement il appela la délivrance, oh ! combien ces richesses qui l'entouraient de tous côtés durent lui sembler mesquines et sans valeur ! Pour sauver sa

vie, n'aurait-il pas donné tout le contenu du caveau de fer, s'il lui eût appartenu ? Et « que profitera-t-il à un homme de *gagner le monde entier*, s'il fait la perte de son âme ? » Perdre sa vie comme cet homme perdit la sienne, c'est affreusement lamentable ; mais *perdre son âme* pour l'éternité, que doit-ce être ? Lecteur, qui que vous soyez, pourquoi seriez-vous perdu de cette manière ? Jésus n'est-il pas mort ? Oui, « Il est mort pour tous. » Dieu n'invite-t-il pas le pécheur à être sauvé ? Oui, « Dieu, pour ainsi dire, exhortant par notre moyen, nous supplions pour Christ : soyez réconciliés avec Dieu ! » Pourquoi donc iriez-vous à la condamnation éternelle ? Rien, si ce n'est l'*incrédulité*, ne place l'homme dans cette amère condition. Si l'un de vous, chers lecteurs, n'est pas sauvé, et ne l'est pas *à présent* même, c'est sa propre faute. A qui était la faute de cette misérable mort qui fut le partage du voleur de Lérída ? *A lui-même*. Personne ne l'avait poussé dans le cachot de fer ; il y entra de *sa propre volonté*. A qui serait la faute, cher lecteur, si vous étiez perdu pour toujours ? A vous-même, bien sûr. Car « cette parole est certaine, et digne de toute acceptation, que le Christ Jésus est venu dans le monde pour sauver les pécheurs ; » et « quiconque croit en lui ne périra point, mais il a la vie éternelle. » Ainsi donc c'est en rejetant Christ, en refusant de croire en Lui, que les hommes sont perdus. « Les choses qui sont dans le monde » remplissent l'œil et le cœur ; et c'est pour l'amour d'elles que les pécheurs se détournent du bien-aimé Fils de Dieu — lequel, néanmoins, attend encore dans sa grâce, « ne voulant pas qu'aucun périsse. » Il fait proclamer aux âmes son invitation en

ces termes : « Venez à moi, vous tous qui vous fatiguez et qui êtes chargés, et moi, je vous donnerai du repos ; » et encore : « Je ne mettrai point dehors celui qui vient à moi ! »

En aucun cas, en aucune manière, pour aucune raison quelconque, le Seigneur Jésus ne repoussera celui qui vient à Lui. Si, au dernier moment, à la dernière extrémité, l'homme qui était enfermé dans le cachot de fer s'est tourné vers Jésus, pensez-vous que, à cause de l'énormité de son forfait, et parce qu'il avait été enfermé dans son tombeau au moment même où il se rendait coupable du crime qui le fit mourir, pensez-vous, dis-je, cher lecteur, que ce malheureux a été repoussé ? Non ; car le Sauveur plein de miséricorde dit : « Je ne mettrai point dehors celui qui vient à moi. » Oh ! combien ils sont donc coupables ceux qui, en se détournant de Lui, méprisent un pareil Sauveur ; et qui, en dépit de tous les appels de l'Évangile, n'en continuent pas moins à pécher journellement contre Lui, jusqu'à ce qu'il soit *trop tard* ! Nous avons vu que, pour le pauvre prisonnier dans sa cellule de fer, *une fois* que la porte se fut silencieusement fermée sur lui, c'était trop tard pour souhaiter de n'être jamais entré là. Quand la mort enferme le pécheur sous le jugement, c'est trop tard alors pour crier miséricorde et demander grâce (Luc XVI, 24). « Voici, c'est maintenant le temps agréable ; voici, c'est maintenant le jour du salut » (2 Cor. VI, 2).



Les Proverbes de Salomon.

VI.

Chap. X-XIX.

Nous voici maintenant arrivés aux Proverbes proprement dits. Ils sont pour la plupart simples et bien pratiques, et nous n'avons pas l'intention de faire autre chose, chers enfants, que de vous en donner une courte esquisse, en les recommandant toutefois à votre sérieuse attention, et en vous engageant à en faire une lecture *souvent répétée*. Ils nous sont très utiles, même indispensables, si nous sommes désireux de vivre sagement et pour la gloire de Dieu dans ce monde. Ils nous sont d'un grand secours pour éviter maints pièges dans lesquels ceux qui marchent nonchalamment ne manquent pas de tomber.

Nous vous avons déjà fait remarquer que les Proverbes proprement dits de Salomon se composent d'une série de vingt chapitres (X-XXIX), dont les cinq derniers sont comme à part des quinze autres, par le fait qui nous est raconté au premier verset du chap. XXV : que les gens d'Ezéchias, roi de Juda, les avaient copiés.

Cette division nous permet d'entrevoir un autre fait, qui est important pour l'intelligence du livre, savoir : que les Proverbes ne sont pas simplement un recueil de maximes utiles, mélangées sans ordre et sans division, mais qu'au contraire ce livre se distingue par un dessein et un ordre tout divins.

Les quatre sujets, indiqués dans le chap. I, 2-4, nous donnent, en effet, une espèce de sommaire des vingt chapitres, X-XXIX, qui se partagent donc en quatre divisions, dont l'une, la dernière (chap. XXV-

XXIX) a déjà été signalée. Restent quinze chapitres, divisés en trois parties de cinq chapitres chacune, comme suit :

§ I. Chap. X-XIV. « Pour connaître la sagesse et l'instruction. » — Dans ces chapitres se trouvent des pensées générales sur la sagesse et sur son effet chez celui qui la possède dans le cœur.

§ II. Chap. XV-XIX. « Pour entendre les *discours* d'intelligence. » — Ici nous avons surtout la sagesse s'exprimant par des paroles convenables. La langue, aussi bien que le cœur, doit être sous le contrôle de l'Esprit de Dieu.

§ III. Chap. XX-XXIV. « Pour recevoir une instruction de bon sens, de justice, de jugement et d'équité. » — Cette portion traite de la sagesse qui nous aide à former des jugements justes, pour savoir comment nous conduire dans le monde où règne le péché.

§ IV. Chap. XXV-XXIX. « Pour donner du discernement aux simples, et de la connaissance et de l'adresse aux jeunes gens. » — Cette dernière partie a pour but de préparer le cœur, par le renoncement de soi-même, à faire face aux diverses circonstances de la vie.

Quel vaste champ d'instruction pour tous les âges et toutes les conditions ! Nous n'oublions cependant point que nous écrivons à des enfants et à de jeunes gens, qui n'ont guère encore été appelés à la lutte dans ce monde, bien qu'ils aient toujours à lutter avec eux-mêmes. Tâchons donc de recueillir quelques miettes à leur portée, selon que Dieu nous le donnera.

§ I. CHAP. X-XIV. Le premier mot, dans ce livre de

Salomon, est adressé au cœur de l'enfant : « L'enfant sage réjouit le père. » Je suis sûr que vous vous souvenez tous d'un exemple parfait de ce verset. Jésus — « la Sagesse de Dieu » (1 Cor. I, 24) — pouvait dire : « je fais toujours les choses qui plaisent à mon Père ; » et le Père lui rend ce témoignage : « Celui-ci est mon Fils bien-aimé en qui j'ai trouvé mon plaisir » (Comparez Matth. III, 17 avec Jean VIII, 29, 30). Il a été obéissant jusqu'à la mort.

Cette sagesse dont il est question dans le premier verset a deux caractères spéciaux : la justice et la diligence (vers. 2, 4, 6, 7). Le contraste est aussi présenté dans la méchanceté et l'indolence, car *les Proverbes* sont un livre de contrastes.

Les versets 8-14 nous montrent un autre contraste, savoir : entre le « sage de cœur » et le « fou de lèvres. » Quand on est vraiment sage on n'a pas besoin d'en parler : on obéit, et l'on est heureux et calme dans le chemin de l'obéissance ; « un jeune enfant même fait connaître par ses actions si son œuvre est pure et si elle est droite » (chap. XX, 11). Au contraire, lorsqu'on babille, ou qu'on parle beaucoup, c'est une preuve qu'on est rempli de soi-même, et « la multitude des paroles n'est pas exempte de péché » (chap. XI, 19). Puis ce passage déclare que le babillard tombera.

« De l'abondance du cœur la bouche parle. » Quand l'amour de Dieu règne dans le cœur, la bouche « est une source de vie » (vers. 11) ; car ce que l'on dit fait du bien à tous ceux qui nous entourent. Mais la haine excite les querelles.

Les versets 15-21 commencent ainsi : « Les biens du riche sont la ville de sa force, » — expression qui a

une application très générale. Cela veut dire qu'il faut être riche soi-même pour pouvoir faire du bien à autrui. Dieu nous fait connaître les *immenses richesses* de sa grâce. Il nous donne un trésor inébranlable dans le ciel ; celui donc qui croit posséder ce trésor est à même d'agir en grâce et d'imiter le Seigneur Jésus qui, étant riche, a vécu dans la pauvreté pour nous afin que, par sa pauvreté, nous fussions enrichis. Il est dit que « la langue du juste est comme de *l'argent choisi* » (vers. 20). Voici de quelle sorte de richesses il est ici question : Dieu désire que nous sachions exprimer une parole assaisonnée à celui qui en a besoin. Pour cela il importe de vivre dans sa présence divine et en communion avec Lui, comme Jésus y a vécu (Voyez Ésaïe L, 4). Quel bonheur que de pouvoir le faire !

Nous trouvons ainsi dans ces vingt-un premiers versets trois choses qui sont résumées dans un seul verset, en 2 Timothée, I, 7 : « Dieu ne nous a pas donné un esprit de crainte, mais de *puissance, d'amour* et de *conseil*. »

1° Les versets 1-7 nous présentent « le *conseil* » des pensées bien ordonnées.

2° Versets 8-14 : « l'*amour* » du cœur sage.

3° Versets 15-21 : la vraie « *puissance* » du juste, qui consiste à garder l'instruction, et à dispenser autour de lui dans ce monde les biens célestes dont Dieu l'a comblé.

La fin du chapitre fait rapporter tout cet enseignement à Dieu, en tournant le cœur vers Lui, et en le faisant dépendre de Lui :

« La bénédiction de l'Éternel est celle qui enrichit » (vers. 22).

« La crainte de l'Éternel accroît le nombre des jours » (vers. 27).

« La voie de l'Éternel est la *force* de l'homme intègre » (vers. 29).

Ce chapitre nous donne la clef de l'ordre des trois chapitres suivants, dans le détail desquels nous ne pouvons pas entrer maintenant. Nous nous bornerons à faire ressortir trois divisions que l'on trouve ici, et qui sont faciles à saisir :

1° (Chap. XI, 1.) « La fausse balance est une abomination à l'Éternel ; mais le poids juste lui plaît. » Ceci se rapporte aux choses morales ; c'est la capacité d'estimer tout à sa juste valeur et d'agir sans hypocrisie, en ayant des *pensées* justes.

2° (Chap. XI, 20.) « Ceux qui sont dépravés de *cœur* sont en abomination à l'Éternel ; mais ceux qui sont intègres dans leurs voies lui sont agréables. »

3° (Chap. XII, 22.) « Les fausses *lèvres* sont en abomination à l'Éternel, mais ceux qui agissent fidèlement lui sont agréables. »

On a donc ici, comme dans le chap. X, premièrement la *pensée bien ordonnée* ; ensuite le *cœur sage*, soumis à Dieu, marchant dans son amour et dans sa crainte ; enfin la manifestation de la puissance morale dans les lèvres qui prononcent la vérité.

Le secret de se maintenir dans cette voie, comme nous l'avons déjà vu (chap. X, 17), est de « garder l'instruction. » Dans le même sens, le chap. XIII commence ainsi : « L'enfant sage *écoute l'instruction du père.* » Comme chaque parole semble s'adresser

directement à notre conscience ! Que Dieu vous accorde, chers enfants, ces trois choses précieuses : une pensée juste, un cœur sage, et la puissance pratique de celui qui aime Dieu et qui marche dans sa communion pour être un instrument de bénédiction dans ce pauvre monde si ténébreux.

Le chap. XIV met en contraste la sagesse et la folie, la justice et le péché.

§ II. CHAP. XV-SIX. Ces chapitres s'occupent spécialement de la *langue*, — la manière de présenter les paroles de la sagesse ; pour cela il faut que le cœur soit en bon état, et que la manière dont on se conduit justifie ce que la bouche dit (chap. XV, 13-17 ; XVI, 20-26). Le paragraphe commence avec « la *réponse douce* » et se termine par l'annonce du jugement sur les moqueurs, — ceux qui abusent de leur langue.

Le Seigneur Jésus dit : « Le Seigneur Éternel m'a donné la *langue* des savants » (Ésaïe L, 4) ; aussi l'on s'étonnait des paroles de grâce qui sortaient de sa bouche (Luc IV, 22). Oh ! que Dieu nous fasse la grâce de parler dans le monde comme Lui. Quand quelque chose vous aigrit ou vous irrite, chers enfants, pensez à Lui qui était toujours si patient ; souvenez-vous que la réponse douce apaise la colère. Vous apprendrez ainsi en pratique quels sont les *discours* d'intelligence.

La paix, la patience, l'humilité, la diligence : voilà de précieuses vertus qui nous sont enseignées dans cette portion. Le chap. XIX présente la vérité en contraste avec les richesses terrestres comme source de pouvoir ; et nous voudrions insister auprès de vous, chers jeunes lecteurs, à l'occasion d'un conseil qui

est de la dernière importance, surtout pour la jeunesse ; il leur est spécialement adressé. C'est au chap. XIX, 27 : « Cesse, mon fils, d'ouïr ce qui te pourrait apprendre à te fourvoyer des paroles de la science. » La vérité avant tout ! Il faut se garder d'aller écouter quelqu'un qui parlerait contre la vérité de Dieu ; car « les mauvaises communications corrompent les bonnes mœurs. » Celui qui va entendre un « libre penseur, » par exemple, est bien dans le cas de recevoir dans son cœur quelques-uns de ses raisonnements. Un « libre penseur, » ou un rationaliste, c'est quelqu'un qui met ses propres idées au-dessus de la parole de Dieu ; il se croit plus sage que Dieu ; il oublie que le premier raisonnement que l'homme ait jamais fait est un des plus vrais, quoique bien humiliant pour nous ; on le lit dans la Genèse, chap. III, vers. 10, où Adam dit à Dieu : « J'ai entendu ta voix dans le jardin, et j'ai craint, parce que j'étais nu, et je me suis caché. »

C'est quand on a réellement peur de Dieu que l'on élève la voix contre lui, pour essayer de faire taire la voix de la conscience. — Jésus, Lui, nous dit : « Je suis le chemin, la vérité et la vie. » Il a, Lui seul, les paroles de la vie éternelle.

Le berger et sa brebis.

Il n'y a pas longtemps que dans les Indes, un homme fut accusé d'avoir volé une brebis. On le fit venir devant le juge, et le prétendu propriétaire de l'animal se présenta également. Chacun d'eux réclamait la



brebis, et l'un et l'autre ils avaient des preuves pour appuyer leur réclamation ; de sorte qu'il n'était pas facile pour le juge de décider à qui la bête appartenait.

Mais ce magistrat savait les habitudes des bergers avec leur troupeau, et la conduite des brebis avec leur berger ; aussi il ordonna que la brebis fût amenée devant la cour ; puis, faisant passer l'un des deux hommes dans une pièce voisine, il dit à l'autre d'appeler la brebis afin de voir si elle répondrait. Mais le pauvre animal, ne connaissant pas « la voix d'un étranger, » ne bougea point de place ; il n'alla pas vers lui. Au même instant, l'autre homme, qui s'impatien-tait dans la chambre à côté, et qui probablement se doutait bien de ce qui se passait, fit entendre un certain claquement avec sa langue. A cette ouïe la brebis bondit aussitôt du côté de son maître. Ce claquement était la manière dont la brebis avait été accoutumée à s'entendre appeler ; et l'on décida que

l'homme auquel elle avait répondu était son véritable propriétaire.

Cette petite histoire, chers enfants, nous donne une belle illustration de ce que nous lisons en Jean X, 4, 5 : « Et les brebis le suivent, car elles connaissent sa voix ; mais elles ne suivront point un étranger, mais elles s'enfuiront loin de lui, parce qu'elles ne connaissent pas la voix des étrangers. »

Jésus dit : « Moi, JE SUIS LE BON BERGER, ET JE CONNAIS LES MIENS, ET JE SUIS CONNU DES MIENS. »



Une bible cuite dans une miche de pain.

Il existe à Lucas, dans le comté de l'Ohio, en Amérique, une bible qui fut préservée d'une destruction certaine par un moyen fort extraordinaire. On la fit cuire dans une miche de pain. Cette bible remarquable appartient maintenant à M. Schebolt, originaire de la Bohême autrichienne, après avoir été jadis la propriété de sa grand'mère, chrétienne fidèle, qui vivait dans un temps de cruelles persécutions durant lesquelles les protestants de ce pays-là eurent beaucoup à souffrir. On promulgua entre autres une loi qui ordonnait que toute bible, qui pouvait se trouver entre les mains de qui que ce fût, devait être apportée aux prêtres pour être brûlée.

Cela fit que tous ceux qui aimaient leurs bibles durent inventer toutes sortes de moyens pour tâcher de sauver ce précieux livre. Quand les prêtres firent

la ronde pour fouiller les maisons, c'était justement le jour où l'on faisait au four chez M^{me} Schebolt, la grand'mère. Cette dame avait une nombreuse famille ; et elle achevait de pétrir une grande huche de pâte pour le pain, lorsqu'elle entendit les hommes approcher. Vite elle prend sa chère bible, l'enveloppe soigneusement et la fourre au milieu d'une masse de pâte, de manière à en faire un très gros pain qu'elle met aussitôt cuire dans le four. Sur ces entrefaites arrivèrent les prêtres qui cherchèrent minutieusement dans tous les coins et recoins sans réussir à découvrir la bible. Dès qu'ils eurent tourné le pied et que le danger fut passé, on retira du four la bible que l'on trouva parfaitement intacte.

Cette bible, à l'heure qu'il est, est vieille d'environ cent-cinquante ans ; néanmoins elle est encore le pain de vie — aussi frais, aussi savoureux, aussi bon que jamais.



Quel temps fera-t-il ?

Un monsieur qui se promenait de bon matin, dans la campagne, par un temps très couvert, rencontra un berger, et lui demanda : « Quel temps fera-t-il, pensez-vous ? »

« Il fera le temps qui me plaît, » répondit le berger. Pressé de s'expliquer mieux, il ajoute : « Il fera le temps qui plaît à Dieu, et le temps qui plaît à Dieu me plaît. »





Kajarnack, ou l'hameçon dans le cœur.

Le Groënland est un pays très froid qui s'étend jusqu'au pôle nord. Sauf pendant un été fort court, ses plaines et ses montagnes sont couvertes de neige, ses rivières sont gelées, et même la mer, jusqu'à une grande distance de la rive, n'est plus qu'un vaste champ de glace, ou bien elle est couverte d'énormes blocs et d'ilots d'eau glacée. Les habitants vivent de pêche, et de la chasse du phoque et de l'ours blanc. Pendant

Le sûr abri.

Jésus, c'est Toi que je réclame !
Garde-moi dans ton grand amour.
Veuille entretenir dans mon âme
Le vif désir de ton retour.

Dans ce désert, pendant l'orage,
N'es-tu pas le plus sûr abri ;
Remplis-moi d'un nouveau courage,
Toi, Jésus, mon solide appui !

En Toi seul est mon espérance,
Mon Ami, mon Sauveur divin ;
Tu m'apportes la délivrance,
Tu me dis : « Jo suis le chemin. »

Bon Berger, pendant ma carrière,
Le long du sentier raboteux,
Oh ! fais resplendir ta lumière :
Dirige mes pas vers les cieux.



l'hiver ils demeurent dans des huttes de neige qui ressemblent à de grandes ruches. Comme ils n'ont ni bois, ni charbon de pierre, ils chauffent leurs maisons au moyen d'une espèce de grosse lampe au-dessus de laquelle on suspend un morceau de graisse qui, en se fondant, nourrit la mèche et entretient la flamme. Les hommes, les femmes et les enfants se couvrent de peaux d'animaux de la tête aux pieds ; ainsi accoutrés ils ressemblent à des ours de différentes grosseurs marchant sur deux jambes, car on ne leur voit que les yeux, le nez et la bouche. Il y a un peu plus d'un siècle que les premiers missionnaires portèrent l'évangile au Groënland. Il arriva que deux Groënlandais assistaient au couronnement du roi Christian VI à Copenhague ; et qu'un certain comte Zinzendorf s'intéressa à eux. On commença alors à parler de porter l'évangile dans ce pays si éloigné. Enfin en 1733 quelques missionnaires s'y rendirent, mais pendant plusieurs années leurs travaux furent inutiles. On dit qu'ils cherchèrent d'abord à démontrer à ces pauvres païens l'existence d'un Dieu, et à leur apprendre qu'ils avaient une âme qui serait éternellement heureuse ou malheureuse dans un état futur. Les païens écoutaient, mais n'apprenaient rien. Christ lui-même n'était pas prêché, et par conséquent le Saint-Esprit qui rend témoignage du Sauveur ne pouvait pas bénir les travaux de ces missionnaires si peu éclairés quant à la grâce, quoique bien intentionnés. Enfin, un jour, l'un d'eux, un chrétien nommé Beck, qui était occupé à traduire un des Évangiles, reçut la visite de quelques Groënlandais qui furent curieux de savoir ce que contenait le livre qu'il avait devant lui. M. Beck se mit

immédiatement à leur parler de Jésus, leur expliquant qui Il était, pourquoi Il était venu dans le monde, ce qu'Il avait souffert de la part des hommes et comment enfin Il était mort sur la croix pour les pécheurs. L'attention des pauvres païens fut éveillée aussitôt. « Ce fut comme un coup de foudre qui mit le feu en tombant, » dit un vieil auteur allemand. Un homme, nommé Kajarnack, s'avança jusque vers la table et dit d'une voix haute : « Qu'est-ce ? répétez-moi cela, car je voudrais être sauvé. »

Pensez, chers jeunes amis, combien ces paroles ravirent le missionnaire qui avait attendu si longtemps de voir un pauvre pécheur s'occuper et s'inquiéter de son salut. Travailler pendant de longues années sans voir aucun résultat, trouver les cœurs aussi durs que la mer de glace, c'était une épreuve pour ces hommes dévoués qui désiraient si ardemment gagner des âmes à Christ ; aussi lorsque le frère Beck entendit les paroles de Kajarnack, il fut tout d'abord si surpris qu'il ne pouvait pas articuler un seul mot. Enfin, les larmes aux yeux, il répéta « la douce antique histoire » et prêcha Christ pleinement à ces pauvres païens. Soudain il y eut alors un grand mouvement parmi ces os desséchés. Dans son langage de pécheur, Kajarnack disait « *qu'un hameçon était entré dans son cœur, et qu'il ne pourrait jamais l'en retirer quand même il le voudrait, et qu'il ne voudrait pas l'en retirer quand même il le pourrait.* » L'étincelle se communiqua, et bientôt toute la famille de Kajarnack, composée de neuf personnes, crut au Seigneur Jésus et fut baptisée. Kajarnack, les prémices de cette terre boréale, prit le nom de Samuel, qui veut dire « donné de Dieu, » ce qu'il fut en

effet par le témoignage que l'Esprit lui fit rendre aux souffrances de Christ. Bientôt après, Kajarnack disparut ; et pendant longtemps personne ne sut ce qu'il était devenu. Une année entière s'écoula, et les frères étaient fort en peine à son sujet, craignant que quelque malheur ne lui fût arrivé ; car mille dangers environnent ces pauvres Groënländais lorsqu'ils chassent dans leurs plaines couvertes de neige, ou qu'ils vont à la pêche dans leurs frêles embarcations, au milieu des îlots de glace ; les féroces ours blancs rôdent toujours à la recherche de nourriture, et ils sont très féroces lorsqu'ils sont affamés. Ils savent nager aussi, et poursuivent parfois un homme en bateau lorsqu'ils sont blessés par des chasseurs, ce qui les rend furieux. Quelquefois ces animaux sont entraînés en mer sur de grands blocs de glace qui se détachent du rivage ; ils sont alors très dangereux pour le Groënländais qui s'en approche. On risque aussi de s'égarer dans les neiges, ou d'être écrasé avec son bateau entre les montagnes de glace qui flottent sur l'eau. Mais au bout d'une année, Kajarnack reparut en rapportant une bien meilleure chasse qu'aucune de celles qu'il eût jamais faites.

Que pensez-vous qu'il avait fait pendant tout ce temps ! Eh bien ! l'amour de Christ envers les pauvres pêcheurs l'avait tellement pressé qu'il était parti tout seul, et à pied sur la neige, pour aller trouver son frère à une immense distance au midi, et lui annoncer l'évangile, ainsi qu'à tous ceux qui voudraient l'écouter. « L'hamçon dans le cœur » l'avait fait avancer au milieu de tous les dangers de ce désert glacé. Dieu avait béni ses efforts, et maintenant il revenait auprès des missionnaires ravis et heureux, accompagné de son frère et

toute sa famille, non plus païens et « sans Dieu dans ce monde, » mais croyant au Fils de Dieu, le Sauveur des pécheurs (1 Jean IV. 14).

Kajarnack ne vécut plus longtemps après cela au milieu des saints encore sur la terre. En 1741, il tomba malade et s'en alla pour être « avec Christ, ce qui est beaucoup meilleur. » C'est là qu'il attend jusqu'à ce que cette « bienheureuse espérance » soit réalisée, alors que tous les enfants de Dieu, vivants ou endormis, ressusciteront ou seront transmués pour monter à la rencontre du Sauveur venant dans les nuées en l'air, et pour être « pour toujours avec le Seigneur. »



Les Proverbes de Salomon.

VII.

Chap. XX-XXIX.

Il nous reste à passer rapidement en revue les deux dernières divisions du livre des Proverbes de Salomon, lesquelles traitent surtout de la pratique. Ce sont la troisième (chap. XX-XXIV), et la quatrième (chap. XXV-XXIX).

Nous avons indiqué dans notre précédent article le caractère général de chacune de ces divisions ; néanmoins nous rappelons ici pour mémoire celui des deux dernières.

§ III. CHAP. XX-XXIV. « Pour recevoir une instruction de bon sens, de justice, de jugement et d'é-

quité. » — Ce sommaire, tiré du chap. I, 3, nous donne une idée nette du contenu de cette partie du livre des Proverbes. Le chemin de la sagesse dans le monde qui « gît dans le méchant » (1 Jean V, 19), — la marche à y suivre, — la conduite qui doit nous caractériser, — le jugement sain que nous devons former : voilà les sujets spéciaux de cette portion. Entrer dans les détails, nous le répétons, dépasserait nos limites et notre but qui est de nous adresser à la jeunesse. Qu'il nous soit permis, en passant, d'exprimer notre reconnaissance au Dieu de toute grâce de ce qu'Il a daigné nous donner ainsi des directions infaillibles pour toutes les circonstances de la vie. Quelle bonté de sa part ! Qu'Il nous accorde aussi la patience et la force de puiser continuellement ces directions dans sa Parole, ainsi que la foi et le courage pour mettre en pratique tous les enseignements de son Saint-Esprit.

Remarquons ici, avant d'aller plus loin, que la « balance » et la « mesure » (vers. 10, 23) sont souvent employées dans les Proverbes pour exprimer le jugement que l'on forme de soi-même ou d'autrui. Il y a des gens qui ont une « mesure » pour eux-mêmes et une autre « mesure » pour leur prochain. Ils ne songent pas à faire à leurs semblables comme ils voudraient que ceux-ci leur fissent. Ils sont prompts à trouver que leurs amis sont en défaut, avant de se donner le temps d'examiner s'ils n'ont pas eux-mêmes manqué d'une façon plus grave encore. Cette manière d'agir et de juger est une abomination devant Dieu. Pensez-y, chers enfants ; et quand vous vous sentez portés à vous plaindre de quelqu'un de vos camarades, examinez-vous vous-mêmes et demandez-vous si vous êtes bien réelle-

ment en droit de vous plaindre. Et si vous avez vraiment un sujet de plainte, parlez-en d'abord à Dieu, tout en priant pour celui qui vous aurait offensé. En agissant ainsi vous serez gardés de beaucoup de pièges de l'ennemi.

Le chapitre XX dépeint surtout, sous ses diverses faces, le caractère des hommes en général.

Quand il s'agit de nous-même, de notre propre caractère, il vaudrait mieux nous taire, et ne jamais chercher à nous faire une réputation auprès de nos semblables. C'est un bon conseil que celui exprimé par quelqu'un en ces termes : « Ayez soin de votre conduite, et Dieu aura soin de votre caractère. » « La plupart des hommes prêchent leur bonté » (vers. 6), mais Dieu nous dit qu'un jeune enfant même fait connaître *par ses actions* si son œuvre est pure et si elle est droite (vers. 11).

Il est bon de se rappeler continuellement ceci : que l'œil de Dieu est sur nous (voyez chap. XV, 3) ; Il voit tout, Il connaît tout. Cette pensée, si elle est habituelle, nous gardera de faire le mal, même en cachette, comme aussi de faire le bien en public, pour être vu des hommes ; car Jésus dit quant à l'aumône, à la prière et au jeûne : que tout cela soit fait en secret, et « ton Père qui voit dans le secret te récompensera » (Matth. VI, 4, 6, 18). Si Dieu se charge ainsi dans sa bonté de me récompenser, qu'ai-je besoin de rechercher la faveur des hommes mortels ?

Au reste, il faut savoir se dominer soi-même, ne pas se laisser aller à des excès, et agir avec patience en toute occasion. Ah ! que la patience nous semble souvent difficile ! C'est parce que nous pensons à nous-même au lieu de nous en remettre à Dieu. Dans le chapitre qui nous

occupe, cinq sortes d'impatience sont mentionnées, et se trahissent :

- 1° vers. 19, en révélant le secret ;
- 2° — 20, en ne se soumettant pas à ses parents ;
- 3° — 21, en se hâtant pour un héritage ;
- 4° — 22, en se vengeant soi-même ;
- 5° — 23, en jugeant autrui.

L'exhortation du Ps. XXXVII résonne ici à nos oreilles : « Demeure tranquille, te confiant en l'Éternel et l'attends. » « Leur force est de se tenir tranquille, » dit le prophète (Esaïe XXX, 7). « C'est une bonne chose, » ajoute Jérémie, « qu'on attende, même en se tenant en repos, la délivrance de l'Éternel » (Lament. III. 26). Et Jésus dit : « Venez à moi, vous tous qui êtes fatigués et chargés, et moi je vous donnerai du repos » (Matth. XI, 28) ; et encore : « Possédez vos âmes par votre patience » (Luc XXI, 19).

Seigneur Jésus, auprès de toi,
 Garde-moi dans la patience ;
 Je suis si faible : enseigne-moi
 A m'appuyer sur la puissance.

Le chapitre XXI rapporte tout à l'Éternel. C'est Lui qui dirige tout, même le cœur du roi ; qui juge tout (vers. 2) ; qui prend connaissance de tout ce qui Lui est agréable (vers. 3) ; car « l'obéissance vaut mieux pour Lui que le sacrifice, et se rendre attentif vaut mieux que la graisse des moutons » (1 Sam. XV, 22). Voilà pourquoi celui qui s'adonne soigneusement à la justice et à la miséricorde trouvera la vie, la justice et la gloire (vers. 21). Dieu ne manquera pas de tenir compte à chacun de tout ce qu'il aura fait en vue de la gloire de Son Nom.

Ce chapitre traite de la justice, et par conséquent il fait ressortir plusieurs fois les voies des méchants (versets 4, 7-12, 27-29).

Nous voulons insister auprès de vous, chers enfants, particulièrement sur deux choses qui sont très importantes pour vous, si jeunes que vous soyez. Elles se trouvent dans les versets 23, 25, 26 : — « Celui qui garde sa bouche et sa langue garde son âme de détresses » (vers. 23). Il ne faut pas trop parler, surtout des autres. Une bonne partie du mal qu'il y a dans ce monde provient des paroles oiseuses que l'on prononce légèrement, sans y réfléchir, et auxquelles les auditeurs attachent le plus souvent une importance plus grande que celle que nous leur donnons au moment où nous les disons. Bavarder, c'est un péché grave ; et notre péché nous trouvera (Nomb. XXXII, 23). Comparez aussi les chapitres XVI, 28 ; XXVI, 20, 22. En rapport avec cette exhortation vous trouverez une prière exprimée par l'Esprit de Dieu dans le Psaume CXLI, vers. 3 : « Éternel ! mets une garde à ma bouche ; garde l'entrée de mes lèvres. » — L'autre exhortation nous invite à ne pas nous borner à des souhaits, à des désirs inutiles, mais à mettre en pratique ce qui est bon sans arrière-pensée. C'est ainsi que Dieu agit envers nous (Jacques II, 5), et Dieu aime celui qui donne en simplicité, sans apprêt (Rom. XII, 8), et joyeusement (2 Cor. IX, 7).

La fin du chapitre XXI complète le commencement en nous plaçant en présence de Dieu. « Il n'y a ni sagesse, ni intelligence, ni conseil contre l'Éternel ; » rien ne peut subsister contre lui ; mais la délivrance vient de lui, de lui seul.

Le chapitre XXII nous met en garde contre la paresse, et nous enseigne comment on peut acquérir des biens soit temporels, soit moraux, et comment l'on doit s'en servir. L'œil bénin et le cœur pur dont il est question (vers 9, 10) rappellent ces paroles de l'apôtre : « Que celui qui dérobaît ne dérobe plus, mais plutôt qu'il travaille en faisant de ses mains ce qui est bon, afin qu'il ait de quoi donner à celui qui est dans le besoin » (Eph. IV, 28). Comparez aussi les versets 22-28.

Ce chapitre, qui traite de la diligence, renferme en outre l'ordonnance de Dieu relativement au devoir des parents vis-à-vis de leurs enfants, ordonnance qui concerne également tous ceux qui s'occupent de l'instruction de la jeunesse : « Instruis le jeune enfant dès l'entrée de sa voie ; lors même qu'il sera devenu vieux, il ne s'en retirera point (vers. 6). Heureux les enfants dont les parents font attention à cet enseignement de Dieu ! Heureux les enfants qui, dès leur tendre enfance, ont appris à obéir spontanément, sans raisonner, qui ont appris à soumettre leur volonté propre à celle de leurs parents ! — On ne saura jamais commander à moins de savoir obéir. — Dieu sait combien la correction nous est nécessaire ; c'est pourquoi Il dit (chap. XXIII, 13, 14) : « N'écarte point du jeune enfant la correction ; quand tu l'auras frappé de la verge il n'en mourra point ; tu le frapperas avec la verge, mais tu délivreras son âme du sépulcre. » Voyez aussi chap. XIX, 18.

Le chapitre XXIII fait particulièrement allusion au cercle de la famille, — que l'enfant réjouisse le cœur de ses parents. On y trouve aussi plusieurs conseils

utiles à l'égard du manger et du boire, et de la manière de se conduire dans les rapports sociaux avec diverses gens, surtout avec les grands.

Dieu veuille que le verset 26 vous vienne, chers enfants, directement de la part de votre Père céleste (nous parlons maintenant à ceux qui Le connaissent en Jésus) : « Mon enfant, donne-moi ton cœur, et que tes yeux prennent garde à mes voies. » Mais comment peut-on donner son cœur à Dieu ? N'est-ce pas en croyant à son grand amour pour nous, — Lui qui n'a pas épargné son propre Fils, mais qui l'a livré pour nous tous afin de nous laver de nos iniquités, et de nous amener à Lui comme ses bien-aimés enfants ? « Nous l'aimons *parce qu'Il nous a aimés le premier* » (1 Jean IV, 19).

Le chapitre XXIV relève notre courage dans les circonstances difficiles ; — il garde nos âmes dans la patience ; — il nous engage, en nous attendant à Dieu, à ne pas faire le mal pour qu'il en arrive du bien ; — il nous invite à être prêts à secourir ceux qui sont en détresse (vers. 11, 12). C'est de cet esprit-là qu'était animé le bienheureux apôtre Paul dans ses afflictions et ses souffrances en Asie (2 Cor. 1, 3-7).

Les versets 23-34, qui terminent la portion qui vient de nous occuper, forment une espèce d'appendice, dans lequel on trouve *l'équité* enseignée à cinq points de vue :

1° vers. 23-26, le jugement juste, et la réponse droite. Il faut savoir faire une différence dans sa manière d'agir, soit avec les méchants, soit avec les bons (comparez Jude 22, 23) ; —

2°, la juste administration des ressources dont on

dispose: il ne faut pas bâtir sa maison avant d'avoir de quoi se nourrir au moyen du travail des champs; —

3°, la juste appréciation des affaires d'autrui, en toute vérité; —

4°, le juste refus de se faire justice à soi-même: « Ne résistez pas au mal, » dit le Seigneur (Matth. V, 31-42); —

5°, le juste emploi des talents que Dieu nous a confiés, en recevant instruction et avertissement du triste exemple du paresseux. (Comparez chap. VI, 6-11.)

En passant en revue tous ces précieux enseignements, on remarque surtout combien l'Esprit de Dieu insiste sur l'abnégation de soi-même et sur le dévouement aux intérêts d'autrui. « Portez les charges les uns des autres, et ainsi accomplissez la loi du Christ » (Gal. VI, 2). « Car aussi le Christ n'a point cherché à plaire à lui-même, mais selon qu'il est écrit: Les outrages de ceux qui l'outragent sont tombés sur moi » (Rom. XV, 3).

§ IV. ЧАП. XXV-XXIX. « Pour donner du discernement aux simples, et de la connaissance et de l'adresse aux jeunes gens » (chap. I, 4). — Nous avons déjà dit que cette dernière partie des Proverbes, copiée par les gens d'Ezéchias, roi de Juda, a pour but de préparer le cœur, par le renoncement de soi-même, à faire face aux diverses circonstances de la vie. Elle règle le cœur, en lui donnant une connaissance selon Dieu du bien et du mal.

Vous avez sans doute remarqué, dans le § III, l'importance que l'Esprit de Dieu attache au renoncement de soi-même. C'est là la grande clef de tous ces enseignements; c'est là la pensée et l'Esprit de Christ,

sans lesquels on ne peut pas être son disciple (Phil. II, 5; Luc IX, 23; XIV, 27). On voit par là comment la parole de Dieu nous juge, en mettant à nu les pensées secrètes et l'égoïsme de nos cœurs naturels. Que Dieu nous accorde à tous d'être les imitateurs de notre Seigneur Jésus-Christ !

Le chapitre XXV traite de l'humilité (vers. 6, 7; comparez Luc XIV, 7-11); la patience (vers. 8, 9, 15); l'abnégation de soi-même (vers. 16, 17, 20, 21, 22; comparez Rom. XII, 19-21). La fin du chapitre (vers. 23-28) fait ressortir la valeur de la parole bienfaisante et de l'esprit soumis, en contraste avec ce qui leur est contraire.

D'abord la parole bienfaisante, les bonnes nouvelles apportées d'un pays éloigné, qui sont comme de l'eau fraîche à une personne altérée et lasse, — est mise en contraste avec la langue qui médit en secret et qui sème des rapports, aussi bien qu'avec la langue qui ne cesse de parler, et toujours pour quereller. L'une parle trop bas, l'autre trop haut.

Enfin l'homme bienheureux, qui sait *retenir* son esprit, est mis en contraste avec un homme juste qui n'a pas le courage de faire face au méchant (vers. 26); et avec celui qui se met toujours en avant, cherchant la gloire avec trop d'ardeur. L'un ne se montre pas assez, l'autre se montre trop.

Le chapitre XXVI met au jour cinq caractères mauvais : — l'insensé (vers. 1-12); — le paresseux (vers. 13-16); — le querelleur (vers. 17-20); — le semeur de rapports (vers. 20-22); — le haineux (vers. 23-28). Nous avons déjà vu (chap. VI, 16-19) à quel point ces choses sont en abomination devant Dieu.

On trouve comme l'épigraphe de ce chapitre en Eph. V, 15 : « Prenez donc garde de marcher soigneusement, non pas comme étant dépourvus de sagesse, mais comme étant sages ; saisissant l'occasion parce que les jours sont mauvais. » (Comparez aussi 1 Thess. IV, 12 ; V, 15.)

Le chapitre XXVII s'occupe de la vanité et de la fausse sécurité.

Versets 1-6 : Il ne faut pas se vanter soi-même, de ce que l'on peut ou veut faire (Matth. VI, 34 ; Jacques IV, 13-17). On n'est pas toujours sage ; il ne faut donc pas le prendre en mauvaise part quand quelqu'un a la bienveillance de nous reprendre.

Versets 7-10 : Il faut se contenter de la place que Dieu nous a assignée ; si l'on veut changer de position, on sera comme l'oiseau qui quitte son nid et qui ne trouve plus où se reposer. Il ne faut pas abandonner ses anciens amis.

Versets 11-17 : La véritable bonté cherche l'occasion favorable de se déployer. On peut tout gâter si l'on fait une action bonne ou aimable en elle-même, dans des conditions qui ne sont pas recommandables.

Versets 18-22 : Il ne faut pas rechercher la louange, mais se borner à faire son devoir en laissant à d'autres le soin d'en parler : c'est celui qui se tient toujours prêt à servir son maître qui sera honoré. Voyez ce que le Seigneur Jésus en dit dans Jean XII, 26.

Versets 23-27 : La diligence est toujours nécessaire pour faire valoir ce que l'on possède. Il ne faut pas s'imaginer que le mal n'arrivera jamais, parce que tout semble prospérer aujourd'hui.

On pourrait donc mettre comme épigraphe du cha-

pitre XXVII, l'exhortation si encourageante et si précieuse de l'épître aux Hébreux, chapitre XIII, 5 : « Que votre conduite soit sans avarice, étant contents de ce que vous avez présentement, car lui-même a dit : Je ne le laisserai point et je ne l'abandonnerai point. »

Le chapitre XXVIII dévoile le mal qui se trouve sous plusieurs formes dans le cœur de l'homme. On y voit (vers. 7) le portrait du fils prodigue (Luc XV). La corruption (vers. 7-9) ainsi que la violence (vers. 10-12) nous y sont montrées (comparez Gen. VI, 11). Dieu, pour ainsi dire, met ici le doigt sur cet endurcissement du cœur de celui qui ne veut pas se repentir à l'ouïe des paroles de grâce et de pardon qui lui sont adressées (vers. 13-15). Il nous fait voir (vers. 19-24) comment celui qui se hâte de s'enrichir tombe dans le piège du diable, piège dont il est aussi question en 1 Tim. VI, 9, 10. Enfin nous trouvons (vers. 25-28) les pensées de Dieu au sujet de l'orgueil qui nous est naturel. Dieu dit que celui qui se confie en son propre cœur est un fou.

Souvenez-vous, chers enfants, du verset 13 : « Celui qui cache ses transgressions ne prospérera point ; mais celui qui les confesse, et qui les délaisse, obtiendra miséricorde. » Comparez Ps. CXXX, où il est dit (vers. 4) : « Il y a pardon par devers toi, afin que tu sois craint. »

Le chapitre XXIX, le dernier de cette série, nous montre d'abord (vers. 1-12) les conséquences du mal signalé dans le chap. XXVIII ; puis (vers. 13-18) certaines causes qui empêchent son développement dans toute son étendue.

Il y a premièrement Dieu qui a la haute main sur

tout (vers. 13,) et qui peut en grâce souveraine illuminer les yeux du pauvre qui est opprimé aussi bien que ceux de l'opprimeur. — Il y a ensuite l'autorité des hommes que Dieu a établis sur la terre pour gouverner (comparez Rom. XIII, 1-5). — Puis enfin, dans chaque famille, l'autorité du père et de la mère qui doit se montrer en corrigeant l'enfant, quand celui-ci ne demeure pas soumis. A la fin du chapitre on voit comment il faut infliger cette correction ou punition, selon que les circonstances l'exigent, et en évitant la colère, l'emportement (vers. 20, 22), l'orgueil (vers. 23) ; mais en veillant en même temps de ne pas participer au mal en refusant d'agir par considérations personnelles, ou par crainte des hommes, plutôt que d'agir dans la crainte de Dieu.

Chers enfants, si Dieu nous montre le mal qui est dans nos cœurs, c'est qu'Il désire nous faire chercher sa face, vu qu'Il a trouvé une rançon pour le pécheur et que le sang de son Fils bien-aimé purifie de tout péché.

Il veut que nous dépendions de Lui-même pour tout, pour le salut, pour la marche et pour les circonstances de la vie. « Dieu est puissant pour faire abonder toute grâce envers vous, afin qu'ayant toujours en toutes choses tout ce qui suffit, vous abondiez pour toute bonne œuvre » (2 Cor. IX, 8).

Que le Seigneur vous accorde de trouver toute votre force et votre joie en Dieu et en la parole de Sa grâce !



En voiture ! c'est le moment !

Je me trouvais un jour à la gare d'A... ; plusieurs trains allaient partir, et je remarquai que l'un d'eux portait un écriteau qui indiquait qu'il allait directement d'A... à Londres. Les portières des wagons étaient ouvertes ; les facteurs transportaient les bagages des voyageurs ; ceux-ci entraient ou se disposaient à entrer dans les différentes voitures qui faisaient partie du train en question. A mesure qu'ils sortaient de la salle d'attente, ils cherchaient tous des yeux ce train spécial, et dès qu'ils voyaient l'écriteau « LONDRES » ils s'enveloppaient lestement de leurs couvertures, ils entraient dans les compartiments et s'asseyaient prêts à partir.

Munis chacun de leur billet et d'une indication sûre, ils croyaient bien être dans le train qu'il fallait, et ils étaient parfaitement tranquilles. Je n'en vis aucun qui sortit des wagons, pour aller de côté et d'autre, demander avec trouble aux personnes qu'il aurait pu rencontrer : — Ne me trompé-je point ? Ne me trompé-je point ?

Je n'en vis pas un seul non plus qui refusât de prendre le train en question, sous prétexte qu'il ne pouvait transporter qu'un nombre limité de voyageurs. Il peut bien y avoir dans la ville et ses faubourgs près de 80,000 habitants ; néanmoins personne ne trouvait absurde que le train n'eût tout au plus de la place que pour trente personnes environ, car en fait ce chiffre-là était parfaitement suffisant. Il part plusieurs trains par jour de la ville, et l'on sait qu'un seul wa-

gon suffit pour le nombre de voyageurs qui vont à Londres.

Le jour dont je parle, je pus me convaincre que la voiture était plus que suffisante ; il y avait même un voyageur qui occupait à lui seul un compartiment tout entier. Le wagon en question est destiné à *tous* les habitants de la ville et du voisinage ; mais il ne transporte journallement que ceux d'entre eux qui viennent y prendre place.

Dieu, dans sa grâce infinie, a un moyen de salut pour le pauvre monde condamné et perdu. Il fait partir pour la gloire et le ciel même le train spécial de la grâce, lequel transporte là-haut tous ceux des habitants de la terre qui veulent profiter de ce bienheureux moyen de faire le voyage.

Lorsque vous entendez la bonne nouvelle, elle vous dit que tous ceux qui veulent partir le peuvent : seulement qu'ils aillent prendre leur billet au bureau de la JUSTIFICATION PAR LA FOI seule. « Celui qui croit en lui (Jésus) n'est pas jugé, mais celui qui ne croit pas est déjà jugé » (Jean III, 18) ; et ceux-là peuvent prendre place dans le wagon qui porte pour inscription « DE LA CONDAMNATION A LA GLOIRE. » Quand vous entendez publier l'offre générale et gratuite du salut, vous n'avez pas à vous demander : « *Est-ce pour moi ?* » car, de même que toute compagnie de chemin de fer fait transporter quiconque se conforme à ses règlements écrits, sans s'inquiéter aucunement du caractère moral des voyageurs, vous n'avez qu'à vous rendre à la gare de la GRACE à l'heure fixée pour le départ du train, savoir à l'heure de « MAINTENANT » — car, « *voici, c'est maintenant* le temps favorable ; *voici, c'est maintenant*

le jour du salut (2 Cor. VI, 2), — et vous y trouverez le train du salut prêt à partir ! Pour qu'il vous emmène, vous n'avez qu'un seul règlement à observer, — c'est de laisser le Seigneur Jésus payer lui-même votre place. Il vous sera d'autant plus facile et désirable d'y consentir, que vous reconnaîtrez que vous n'avez pas vous-même les moyens de la payer. — Si vous vous trouviez sans argent dans la poche à la station du chemin de fer, et qu'il vous fallût absolument partir pour aller recueillir quelque magnifique héritage qu'un ami vous aurait laissé ; si vous rencontraiez alors au guichet du bureau où l'on distribue les billets quelqu'un qui vous dit : *« Je veux payer pour vous, »* ce serait assurément avec la plus grande joie que vous accepteriez une pareille offre ; et pourquoi donc, quand vous êtes à la station de la miséricorde, ne recevriez-vous point de même l'offre que vous fait l'évangile, et ne consentiriez-vous point à ce que Jésus *payât* pour vous, qui êtes dans l'impossibilité de le payer vous-même, *le prix nécessaire*, afin que vous puissiez *prendre place* en toute confiance dans le train de la grâce, qui vous transportera à la gloire éternelle par le chemin nouveau et vivant.

PRENEZ VOTRE PLACE, C'EST LE MOMENT !



Le bonheur des cieux.

Qu'ils sont heureux près du Père
 Ceux qu'il a, dans son amour,
 Introduits dans la lumière

Du pur et divin séjour.
 Leur paix, leur joie est parfaite ;
 Ah ! ne les plaignons donc pas,
 Car aucun d'eux ne regrette
 De n'être plus ici-bas.

Non, non, non,
 Au ciel aucun ne regrette
 De n'être plus ici-bas.

Notre monde est beau, sans doute,
 Mais le leur est bien plus beau ;
 Plus d'épines sur leur route,
 Mais toujours bonheur nouveau.
 Ils contemplent des merveilles
 Qui n'appartiennent qu'aux cieux ;
 Ah ! des délices pareilles,
 Les auraient-ils en ces lieux ?

Non, non, non,
 Il n'est délices pareilles
 Nulle part en ces bas lieux.

Ils n'ont plus besoin de croire ;
 Pour eux tout est vérité.
 La mort est changée en gloire,
 L'espoir en réalité.
 Chrétiens ! bientôt viendra l'heure
 De nous envoler vers eux,
 Dans la céleste demeure
 Avec Jésus, dans les cieux ;

Oui, oui, oui,
 Dans la céleste demeure
 Avec Jésus, dans les cieux.





Les Proverbes de Salomon.

VIII.

Chap. XXX, XXXI.

Ces deux chapitres remarquables sont comme une espèce d'appendice au livre des Proverbes. — Le chapitre XXX contient les paroles d'Agur, fils de Jaké, adressées à deux témoins (comparez 2 Tim. II, 2). — Le chapitre XXXI nous donne les paroles du roi Lémuel.

On peut envisager le chapitre XXX comme un commentaire pratique du chapitre XXV, versets 6, 7, 8, 14. L'instruction que nous avons ici a pour but de nous montrer qu'il faut se mettre en règle soi-même avant de vouloir corriger quelqu'un. Comparez Matth. VII, 4-5.

C'est un cœur humble qui parle ici, un cœur qui

souffre en voyant le mal qui règne dans le monde, et qui désire véritablement y porter remède, mais sent son incapacité pour le faire. Il y a deux côtés distincts dans le chapitre : — 1^o vers. 1-16, où l'on apprend à se juger soi-même (1 Cor. XI. 31) ; — 2^o vers. 17-33, où l'on trouve exposés le caractère du péché, et la place qu'il convient de prendre vis-à-vis de celui qui est en faute. La première partie nous enseigne l'humilité, la seconde la patience.

L'Esprit de Dieu nous détourne de nous-mêmes, afin de nous placer tout d'abord devant Dieu. C'est ainsi que nous comprenons combien nous sommes peu de chose. Pour devenir réellement sage, il faut premièrement reconnaître qu'on est fou ; c'est ce que fait Agur ici (vers. 2, 3). Comparez 1 Cor. III, 18-20.

Ensuite cet homme pose quatre questions qui occupent son esprit, concernant la voie et l'œuvre de l'Éternel ; puis deux questions, auxquelles nul ne peut répondre à moins d'être « enseigné de Dieu, » comme dit le Seigneur Jésus (Jean VI, 45). « Quel est son nom, demande Agur, et quel est le nom de son Fils, si tu le connais ? » En effet, connaître ces noms-là, c'est la vie éternelle (Jean XVII, 2). Jésus seul, le Fils unique de Dieu, peut révéler le nom de son Père ; et c'est le Père qui révèle le nom du Fils (Matth. XI, 27 ; XVI, 17). Si vous connaissez le Père et le Fils, vous avez la vie éternelle par la foi en Son nom ; vous êtes maintenant enfants de Dieu.

« La foi vient de l'ouïe, et l'ouïe de la parole de Dieu. » Toute la parole de Dieu est épurée (vers. 5) ; voilà pourquoi il importe de la recevoir telle

qu'elle nous est donnée, sans y rien ajouter, sans en rien retrancher.

Agur n'ambitionne pour lui-même qu'une position modeste dans ce monde, pas trop haute, pas trop basse, — juste ce qu'il lui faut. C'est là précisément ce que le Seigneur Jésus promet à ses disciples, enfants de leur Père céleste (Matth. VI, 25-34); mais combien il y en a peu, même parmi ceux qui se disent disciples du Seigneur Jésus, qui se contentent de cette place.

Les versets 10-16 sondent le cœur, et démontrent le caractère de la convoitise que rien ne saurait rassasier. Quand il s'agit de reprendre quelqu'un, il faut bien prendre garde de ne pas le faire en étant poussé par quelque motif égoïste, comme par exemple de vouloir nous exalter nous-mêmes aux dépens de celui-là. Il y a des gens qui pensent être nets, mais qui toutefois ne sont pas lavés de leur ordure.

La seconde partie du chapitre (vers. 17-33) nous présente le caractère du péché, et combien est grande la difficulté de mettre le doigt là-dessus. On ne réussit pas toujours à convaincre, à atteindre la conscience de celui que l'on veut reprendre. Néanmoins le jugement ne manquera pas de tomber tôt ou tard sur celui qui marche dans le mal (vers. 17); mais, en attendant, il est souvent très difficile de rendre le mal évident aux yeux du pécheur. « Le cœur est rusé, désespérément malin; qui peut le connaître? » (Jérémie XVII, 9.) Il est beaucoup plus facile de dire que quelqu'un a péché, que de démontrer *en quoi* il a péché; l'aigle dans l'air ne laisse point de trace, non plus que le serpent sur le rocher, ou le navire au

milieu de la mer. Vous pouvez être certain de l'avoir vu passer, mais si l'on vous en demande des *preuves*, il n'est pas toujours possible de les donner. Le péché endureit le cœur à tel point que, si l'on persiste à le pratiquer, la honte qu'il produit se change en effronterie. La conscience est cautérisée; et rien, si ce n'est la toute-puissance de Dieu, ne peut sauver de la destruction l'âme qui se trouve dans un pareil état.

Ensuite il importe beaucoup que, dans tous nos rapports, nous ne sortions pas de la place que Dieu nous a assignée; et que nous n'agissions pas au-delà de la mesure qui convient. Quatre exemples de cette fâcheuse situation sont signalés pour notre avertissement, dans les versets 21-23.

Enfin nous trouvons deux groupes de modèles à imiter, au nombre de quatre dans chaque groupe. Ceux mentionnés dans le premier sont des êtres très petits, mais avec cela bien sages: *la fourmi*, *la gerboise*, ou lapin du rocher, *la sauterelle*, *le lézard* (versets 24-28). Ils nous enseignent la prévoyance (1 Tim. VI, 19; Eph. VI, 13), la confiance (Ps. XXVII, 5; XCI, 1; 1 Tim. VI, 17), l'association (Phil. I. 27) et la dépendance (1 Thess. V, 23, 24; 1 Pierre I, 5). Le lézard se cramponne*, il se tient attaché à ce qui est au-dessus de lui; par conséquent il n'y a pas

* Il faut biffer les mots: « *les mouches* » qui ont été introduits en italiques dans la version de Martin. Elle traduit aussi à tort le mot « *lézard* » par *araignée*. Le lézard, dans l'orient, s'introduit dans les maisons, et grimpe le long des murs des appartements, sans que personne cherche à lui nuire.

de palais trop beau pour lui. Il ose entrer partout, il n'inquiète personne. Il n'y a pas non plus d'endroit trop élevé pour lui; en se cramponnant toujours à ce qui est au-dessus de lui, il arrive jusqu'au sommet le plus haut. Il en est ainsi de celui qui dépend de Dieu.

Le second groupe parle de ceux qui ont une belle démarche : *le lion, le coursier aux reins ceints, le bouc, le roi*. Ils représentent le courage (Matth. X, 28), la constance (Hébr. III, 14; Jacq. V, 8; 2 Pierre III, 17), la hardiesse (Rom. I, 16; 2 Tim. I, 8), la majesté (1 Pierre II, 9).

Le premier groupe nous fait voir ce que nous devons être; le second, comment nous devons marcher.

La conclusion de tout le chapitre est une exhortation à reconnaître aussitôt sa faute, lorsqu'on a mal agi : « Si tu t'es porté follement en t'élevant, et si tu as mal pensé, mets ta main sur la bouche; car comme la pression du lait produit du beurre, et la pression du nez produit du sang, ainsi celui qui provoque la colère produit la querelle. » Il se peut que l'on n'ait fait qu'ajouter au mal, en essayant d'y porter remède d'une façon inintelligente et charnelle.

Le chapitre XXXI est une instruction donnée au roi Lémuel par sa mère (comparez 2 Tim. I, 5), pour lui apprendre son devoir comme souverain, et ce que sa femme devrait être pour lui et pour sa maison. Cela divise le chapitre en deux parties, dont la seconde (depuis le verset 10) est alphabétique, c'est-à-dire que chaque verset commence avec une des lettres de l'alphabet hébreu dans leur ordre régulier. Ce der-

nier chapitre contient autant de versets qu'il y a de chapitres dans le livre entier des Proverbes ; et il y a un certain rapport entre chaque verset et le chapitre correspondant par le même chiffre. Par exemple la division, au verset 10, correspond exactement avec la division que nous avons indiquée au chapitre X du livre. L'espace limité dont nous disposons ne nous permet pas de poursuivre l'examen de ces coïncidences aussi remarquables qu'intéressantes.

Quant aux enseignements que renferme pour chacun de vous, chers lecteurs, cette précieuse portion de la parole, il y a d'abord (vers. 1-9) ce que le chrétien doit être devant le monde où il est appelé à marcher comme une sacrificature royale (1 Pierre II, 9) ; ensuite (vers. 10-29) ce que le chrétien doit être individuellement pour Christ, auquel il est uni et pour lequel il doit vivre (Rom. VII, 4 ; 2 Cor. V, 15).

— Les versets 1 à 9 présentent d'une manière saisissante les deux grands principes que nous avons signalés en parlant de la fin du chapitre XXIV, savoir l'abnégation de soi-même (dans les versets 2-5 de notre chapitre), et le dévouement aux intérêts d'autrui (versets 6-9).

— Les versets 10 à 29 se divisent en quatre séries de cinq versets chacune, où le caractère de cette noble femme est dépeint sous ses divers aspects.

Versets 10-14, *son caractère général* :

Elle est vertueuse (vers. 10).

On peut se fier à elle, parce qu'elle s'occupe toujours des intérêts de son mari (vers. 11).

Elle est persévérante (vers. 12).

Elle ne recule pas devant le travail (vers. 13).

Elle se donne de la peine pour offrir à son mari ce qu'il y a de meilleur (vers. 14).

Versets 15-19, *son caractère domestique*. Ici l'on peut remarquer :

Sa vigilance (vers. 15).

Son économie (vers. 16).

Son courage (vers. 17).

Son activité infatigable (vers. 18).

Son ardeur (vers. 19).

Versets 20-24, *son caractère social*. Elle se distingue par :

Sa bonté envers les affligés (vers. 20).

Sa considération pour les gens de sa maison (vers. 21).

Sa dignité personnelle (vers. 22).

La renommée de son mari est due en partie au résultat du travail de ses mains (vers. 23).

Son ouvrage se recommande lui-même (vers. 24).

Versets 25-29, *son caractère moral* :

Elle jouit maintenant de l'honneur, et son avenir ne fera que combler sa joie (vers. 25).

Elle parle avec sagesse et bonté (vers. 26).

Elle veille sur les mœurs de sa maison (vers. 27).

Elle est révérée et bénie de ses enfants (vers. 28).

Elle est chérie et honorée par son mari (vers. 29).

La conclusion (versets 30, 31) rappelle à notre attention que ce n'est pas l'apparence extérieure qui doit décider nos jugements ; la seule chose digne d'être remarquée c'est la crainte de l'Éternel régnant dans le cœur. — Le Seigneur n'oublie rien de ce qui est fait pour Lui, c'est pourquoi l'Esprit ajoute ici : « Donnez-lui des fruits de ses mains, et que ses œu-

vres la louent aux portes, » — là où son mari se tient assis (vers. 23).

A la fin de sa carrière, l'apôtre Paul, passant en revue sa vie chrétienne, pouvait dire avec une bonne conscience : « J'ai combattu le bon combat, j'ai achevé la course, j'ai gardé la foi ; » et son cœur se reposait dans la satisfaction de son Seigneur et Maître. Que Dieu nous accorde à tous la grâce d'être ainsi dévoués à Christ qui s'est livré pour nous, et cela de telle manière que nous puissions dire avec l'apôtre : « Désormais m'est réservée la couronne de justice que le Seigneur, juste juge, me donnera dans ce jour-là ; et non-seulement à moi, mais aussi à tous ceux qui aiment son apparition » (2 Tim. IV, 8).



Lettre

aux lecteurs de la Bonne Nouvelle.

Mes jeunes amis,

Depuis quelque temps le désir de m'entretenir de nouveau avec vous s'est élevé dans mon cœur. C'est donc pour le satisfaire que je me mets à vous écrire, en vous entretenant d'un sujet sur lequel j'aimerais, de tout mon cœur, fixer votre sérieuse attention.

Quel est ce sujet ? me demanderez-vous. Ce sujet, le voici : QU'EST-CE QUE L'ENFER, ou que doit-on entendre par ce mot ?

Cette expression ne vous est certainement pas inconnue ; vous en avez souvent entendu parler ; vous l'avez aussi rencontrée parfois en lisant la Bonne Nouvelle ; vous savez donc, sans autres détails, que c'est un lieu de tourments qu'il faut éviter, — que c'est un endroit réservé à ceux qui ne croient pas la parole de Dieu. Je me demande si cela est suffisant pour éclairer vos jeunes intelligences, de manière à ce que vous puissiez vous rendre compte de l'importance d'un sujet sur lequel, du reste, la parole de Dieu revient fréquemment. Je ne le pense pas.

Mon but, donc, est de compléter, avec l'assistance miséricordieuse du Seigneur, ce qui vous a déjà été dit occasionnellement là-dessus. Avant d'entrer en matière, je pose une condition : c'est que vous vouliez bien prendre chacun votre Nouveau Testament, et lire attentivement les passages que j'indiquerai. Cela est d'autant plus important que le sujet que je vous propose n'appartient pas au monde visible, à ce que vos yeux peuvent contempler ; mais à un monde *invisible*, que vous ne voyez pas, duquel nous ne saurions *absolument rien* si Dieu lui-même ne nous en parlait dans les Saintes Écritures.

Nous examinerons donc successivement, les uns après les autres, les principaux passages où il est fait mention de l'*Enfer*, dans le Nouveau Testament. Or, comme il se pourrait que vous n'avez pas tous la même traduction du texte inspiré, je vous ferai observer que dans les versions de Martin et d'Ostervald vous trouverez le mot *Enfer*, tandis que dans la Version nouvelle on a employé le mot *Hadès*. Dans l'un et l'autre cas, l'idée est la même : c'est un lieu *invisible*, un

abîme sans fond. La différence dans chaque version ne sera donc pas une difficulté pour votre esprit. Ce qu'il faut cependant vous rappeler, c'est que l'Écriture nous apprend que ce lieu-là est un lieu de *tourments*. Mais nous reviendrons sur ce point un peu plus tard.

Le premier passage sur lequel je désire attirer votre attention est en Matthieu XVI, 18. Là, le Seigneur Jésus, au sujet de la confession que Pierre venait de faire de Lui, savoir qu'il était « le Christ, le Fils du Dieu vivant, » exprime une remarquable promesse concernant son Église. Il dit à Pierre : « Tu es Pierre ; et, sur cette pierre je bâtirai mon Église, et les portes de l'Enfer ne prévaudront point contre elle. » — Remarquez les mots : *portes de l'Enfer* ! Cette expression nous donne l'idée d'une puissance *mystérieuse* et *satanique* qui, malgré son activité, ne pourra rien contre l'existence de l'Église du Fils du Dieu vivant, si même plusieurs de ses membres doivent passer par la mort. Or, cette parole du Seigneur donne à entendre que l'Enfer est tout à la fois un lieu *invisible* et une puissance *invisible*. Ces deux idées sont alternativement présentées dans d'autres portions dont nous aurons à nous occuper. Une comparaison vous fera peut-être comprendre la liaison de ces deux idées. Figurez-vous, mes jeunes amis, une prison et son geôlier. Vous pourrez vous faire un idée suffisamment claire de la chose, surtout si vous vous représentez ce geôlier comme puissant, et comme devant être employé activement de Dieu dans l'accomplissement, en jugement, de ses voies sur la terre. Voyez à ce sujet dans le livre de l'Apocalypse, VI, 8. Là nous voyons apparaître, à l'ouverture du quatrième sceau, un cheval ; le cavalier qui le mon-

tail se nommait la *Mort*, autre puissance mystérieuse et invisible, mais réelle (voyez 1 Cor. XV, 26); puis l'*Enfer* (non le sépulcre) venait après lui.

Ici pourquoi l'enfer suit-il la mort? Pour retenir tous ceux qui auront été atteints par le jugement de Dieu. Ceux-là, après leur mort, vont en enfer, qui les retiendra jusqu'au moment où il les rendra afin qu'ils comparaissent devant le grand trône blanc (Apoc. XX, 13), là où ils doivent tous être jugés. Les méchants, les incrédules, sont donc retenus dans ce lieu de tourments, comme un prisonnier l'est dans la prison en attendant qu'il compare devant le tribunal où il doit être jugé. L'apôtre Pierre en parle dans ce sens, lorsqu'il dit que ceux qui ont été rebelles au témoignage de Dieu rendu par Noé, sont retenus en prison, ainsi que les anges déchus, pour le jugement du grand jour (1 Pierre III, 19, 20; Jude 6). — Ces deux passages nous présentent le lieu invisible dont nous parlons, comme une *prison* dans laquelle anges et hommes rebelles sont gardés pour le jugement. Cette détention *préventive* peut durer des milliers d'années, comme c'est le cas des anges et de ceux qui furent rebelles au temps où Noé annonçait le jugement, qui allait détruire par le déluge tout ce qui avait respiration de vie sur la terre.

Il y a encore, mes jeunes lecteurs, dans la Parole, une autre portion qui traite le même sujet; elle est d'une très grande importance, parce qu'elle nous fournit des détails qui jettent une grande lumière sur ce qui nous occupe en ce moment.

Prenons Luc XVI, et lisons depuis le verset 19 jus-

qu'à la fin du chapitre. Dans cette parabole, le Seigneur lève le voile sur le sort réservé aux hommes après la mort, — dans l'autre monde. Il nous révèle que, quant aux méchants, à ceux qui, sous quelque économie que ce soit, ont rejeté sa parole, leur *terrible sort* est d'aller en enfer ! L'homme riche de cette parabole avait eu des biens dans sa vie : il en avait joui largement ; seulement, quoique pécheur, il l'avait fait sans tenir compte de la position où le péché avait placé l'homme, c'est-à-dire loin de Dieu. Dieu était bien intervenu en faveur de l'homme pour le ramener à Lui ; Christ présent au milieu des hommes ici-bas, en était la preuve certaine, « mais le monde ne l'a point connu. » Les principaux de la nation juive, les docteurs de la loi, les scribes et les pharisiens montrèrent une incrédulité obstinée à l'égard du Seigneur Jésus et de son témoignage ; en sorte que la parabole de Lazare représente exactement le triste, mais juste sort au devant duquel ils marchaient dans leur incrédulité.

L'autre partie de la nation est représentée par les péagers et les gens de mauvaise vie ; en ceux-ci on trouve à l'égard du témoignage que rendait le Seigneur Jésus, des dispositions bien plus heureuses, comme cela se voit dans le chapitre précédent (XV, 1 et 2) : « Et tous les publicains et les pécheurs s'approchaient de lui pour l'entendre ; » mais « les pharisiens et les scribes murmuraient. » Ailleurs, le Seigneur dit aux pharisiens et à tous les conducteurs du peuple (Matth. XXI, 23 et 31) : « En vérité, je vous dis que les publicains et les prostituées vous devancent au royaume de Dieu. » Ces gens, élevés au-dessus du

peuple, étaient sous le jugement de Dieu. L'opposition de leur cœur et de leur volonté les excluait de la bénédiction, tandis que les misérables de la nation étaient déjà introduits par la foi. Telle était la position du pauvre Lazare ; méconnu, méprisé, il avait cherché ailleurs que dans l'abondance du riche la consolation dont il fut appelé à jouir *après* sa mort. La parabole nous le montre *dans le sein* d'Abraham, ce père des *croyants* : là, heureux et consolé, il pouvait abondamment jouir du bonheur qui appartient à la foi.

Remarquez ici, chers lecteurs, le langage que la parabole prête au mauvais riche et à Abraham, comme pour faire ressortir la profondeur de l'abîme qui sépare les bienheureux d'avec ceux qui rejettent la parole de Dieu ; ce langage peut se résumer ainsi : *un tel abîme ne se traverse plus jamais !* Celui qui est dans les tourments y reste ; celui qui a été introduit dans le bonheur y demeure à toujours, également.

Revenons à notre sujet. La parabole que nous venons de lire nous montre le mauvais riche dans ce lieu invisible que l'on nomme *Enfer*^{*}, et qu'elle nous décrit ici comme un lieu de tourments, où vont *après* leur mort, les âmes des incrédules ! N'est-ce pas là, mes amis une chose terrible ? Ne convient-il pas

* Le juste avait été porté *dans le sein d'Abraham* ; le mauvais riche *en Hadès*, d'où, en élevant les yeux, il pouvait voir la félicité des justes. N'est-ce pas là, chers lecteurs, un des éléments des remords et des peines d'une vie éternelle, dans les ténèbres « du dehors » — en contraste avec la lumière du Royaume ?

d'y réfléchir sérieusement et sans aucun retard ? Oui, certainement ; car l'Écriture nous révèle, sur ce sujet, une chose plus terrible encore.

Je vous ai déjà dit, mais seulement en passant, que l'Enfer peut être envisagé comme une prison où les malheureux qui n'ont pas cru sont enfermés, mais seulement pour en sortir, à un moment donné, afin de comparaître devant le trône du jugement éternel. C'est bien là ce que la Parole nous enseigne ; poursuivez la lecture du verset 13^{mo} du chapitre XX de l'Apocalypse : « Et la mort et l'enfer (hadès) rendirent les morts qui étaient en eux ; et ils furent jugés chacun selon leurs œuvres. » Ici encore, comme au chapitre VI^{mo}, la mort et l'enfer sont liés ensemble comme deux puissances invisibles et infernales, qui ont joué leur rôle assigné ; mais quand la résurrection des méchants aura lieu, ces deux puissances subiront elles-mêmes le jugement éternel de Dieu : « Et la *mort* et l'*enfer* (le hadès) furent jetés dans l'étang de feu : c'est la seconde mort, l'étang de feu. » Ceux aussi qui, durant le temps de la patience de Dieu, n'auront pas cru pour être sauvés, subiront le solennel, l'éternel jugement de Dieu : « Et quiconque ne fut pas trouvé écrit dans le livre de vie, fut jeté dans l'étang de feu. »

Quelle fin terrible, n'est-ce pas, que celle de quiconque ferme l'oreille aux appels réitérés de la grâce du Seigneur ; fin malheureuse au-delà de toute expression, fin dont la réalité ne saurait être mise en doute sans se moquer du témoignage de notre Dieu. Prenez donc garde, mes chers jeunes amis, à la manière dont vous écoutez les appels de l'amour et de la

grâce de Dieu qui vous sont adressés, soit dans les réunions auxquelles la plupart d'entre vous ont le privilège d'assister, soit aussi dans les lectures que vous avez le bonheur de pouvoir faire vous-mêmes de la sainte Parole, soit enfin par les entretiens que des amis chrétiens peuvent avoir avec vous au sujet de la croix, de la mort et de la résurrection du Seigneur Jésus.

Vous connaissez maintenant le sort malheureux des méchants, et vous le connaissez par le témoignage des Écritures. Je me sens pressé de placer à présent sous vos yeux la part qui est réservée à quiconque reçoit, de bon cœur, le témoignage que ces mêmes Écritures rendent du Seigneur Jésus. La Parole seule peut nous renseigner sous ce double rapport, et c'est pour nous une bien grande grâce de pouvoir l'écouter.

En Luc XVI, la parabole qui termine ce chapitre établit clairement qu'après leur mort, le juste et le méchant ne vont pas dans le même lieu. L'apôtre Pierre, de son côté, rend témoignage que ceux qui ont été rebelles au temps de Noé, sont retenus en prison ; et, certes, ce n'est pas chose agréable. — Lazare, au contraire, est dans le sein d'Abraham, le père des fidèles bienheureux, ce qui indique un état de félicité.

Si, du haut, nous nous transportons au Calvaire, qu'y voyons-nous ? L'un des malfaiteurs crucifiés avec Jésus, tournant avec confiance son cœur vers le Sauveur et lui disant : « Seigneur ! souviens-toi de moi quand tu viendras en ton royaume. » À cette requête, qui exprimait toute la foi du malheureux luttant déjà contre la mort, le Seigneur répond :

« *En vérité, je te dis, qu'aujourd'hui tu seras avec moi dans le paradis* » (Luc XXIII, 43). Le pauvre malfaiteur pouvait-il entendre quelque chose de plus consolant dans ce moment suprême ? Non ; quoique la bénédiction dont les croyants jouiront avec Jésus ne soit point toute exprimée dans cette seule parole, celle-ci répondait divinement au besoin du moment. L'autre brigand n'eut pas une semblable consolation ; car, ayant persévéré dans l'endurcissement de son cœur, il expira en injuriant le Sauveur.

Le brigand converti a donc quitté ce monde et subi la mort corporelle, avec la pleine et parfaite assurance que, au lieu d'aller en Enfer, il entrerait dans le Paradis, *avec Jésus*. Il n'y entra sans doute pas avec son corps ; celui-ci fut mis en terre ; mais son esprit fut recueilli, avec celui du Seigneur, auprès du Père. Le Seigneur Jésus fut ressuscité le troisième jour ; non pas le brigand. L'esprit de ce dernier attend, quant à son *corps*, le matin de la résurrection, pour être alors glorifié, c'est-à-dire rendu conforme au corps glorieux de Jésus. Quoiqu'il en soit, en attendant cette résurrection, où voyons-nous le brigand converti ? AVEC JÉSUS ! — Jésus était avec lui sur le Calvaire ; lui est avec Jésus dans le ciel ! — Ailleurs, l'apôtre Paul, parlant de la décrépitude du corps humain, dit aux Corinthiens qui avaient cru au Sauveur : « Nous savons que si notre habitation terrestre de cette tente » (le corps) « est détruite, nous avons un édifice, » etc. Plus loin, dans le même chapitre, il ajoute : « Nous avons, dis-je, de la confiance ; et nous aimons mieux être absents de ce corps, et être avec le Seigneur » (2 Cor. V, 1 et 8). On est absent du

corps par le délogement de l'*âme vivante* qui l'habitait ; quant au chrétien , dès l'instant de ce délogement, son âme est *avec le Seigneur*. — Dans quel lieu ? — Dans le ciel ! Voilà de quoi le croyant est assuré. Le même apôtre l'affirme ailleurs, lorsque, en parlant aux Philipiens, il dit de lui-même : « Mon désir tend à déloger » (du corps) « pour être avec Christ, ce qui est beaucoup meilleur. » — Il était donc bien sûr que ni les chrétiens , ni lui , n'iraient dans le lieu de tourments , où nous venons de voir le mauvais riche.

Lorsque l'âme ou l'esprit d'un chrétien quitte le corps mortel qu'elle habitait, c'est pour aller vers le Seigneur, en attendant la résurrection du corps qu'elle a quitté pour un temps seulement. D'autres endroits des Écritures nous apprennent quand et comment cette glorieuse résurrection aura lieu.

Bien des gens disent et croient que l'on ne peut pas savoir ce que l'on devient après la mort ; l'Écriture affirme le contraire ; en sorte que si un croyant se soumet à son enseignement , il peut être parfaitement sûr qu'en quittant ce corps, son esprit sera avec son divin et glorieux Sauveur, en attendant d'être revêtu d'un corps à son image : il laisse en paix ce pauvre corps mortel, pour attendre auprès de Jésus le moment de Lui être rendu semblable, sans avoir à redouter les tourments de l'enfer , puisque ceux-ci sont réservés aux incrédules.

Chers jeunes lecteurs, mon ardent désir pour tous ceux d'entre vous qui n'avez pas cette certitude, est que votre part soit « AVEC LE SEIGNEUR. » Faites donc comme le brigand sur la croix. Tournez votre cœur

vers Jésus ; alors seulement vous serez assurés que ni l'enfer, ni la mort ne pourront vous séparer de *Celui qui a les clefs de l'enfer et de la mort*. Sachant ceci, vous ne pouvez plus avoir aucun sujet de crainte (Apoc. I, 18).

Que le Dieu de toute grâce rende vos cœurs attentifs à sa Parole, pendant qu'il en est encore temps.



Actions de grâce d'un enfant.

Pour tant de preuves de tendresse,
O mon Dieu, sois béni toujours !
Dans tous les temps, dans tous les jours,
Que mon cœur t'adore sans cesse :
De louer tes bienfaits, le matin et le soir,
De ma bouche c'est le devoir.



TABLE DES MATIÈRES.



	Pages.
L'an passé et le nouvel an	3
L'histoire de Minka.	17
Le son de la flûte et le chant des plaintes	25
Venez tels que vous êtes	41
Je viens, maman!	57, 68
Le dernier cantique.	73
Extraits d'une correspondance	88
Le petit Willie qui prie	91
Lettre à un enfant malade	98
Les livres chez les Anciens	100
Les habitations chez les Anciens	111, 124
Une famille de bossus.	116
Toujours prêt.	121
Le Salut	150
Les sacs trop lourds.	156
Une journée sans rien faire	158
Rabbi Akiba	161
Fragment	171
Le vaisseau du désert.	172
Ketty	175
Le médecin Juif.	179
Le cachot de fer de Lérída	183
Le berger et sa brebis	196

	Pages.
Une bible cuite dans une miche de pain	198
Quel temps fera-t-il?	199
Kajarnack, ou l'hameçon dans le cœur	201
En voiture ! c'est le moment !	217
Lettre aux lecteurs de la Bonne Nouvelle	228

ÉTUDES BIBLIQUES.

Job	11, 21, 49, 64
Les Proverbes de Salomon. 82, 104, 132, 143, 163, 190, 205, 221	

POÉSIES.

Viens à Jésus!	48
Le meilleur des désirs.	80
Courage ! pèlerins	81
Les souhaits d'une mère	101
La veuve de Naïn	160
Le brigand converti	180
Le sûr abri	200
Le bonheur des cieux	219
Actions de grâce d'un enfant	238
